







JACQUES PATRU.

Ouvrages de M. Jules A. David

LUCIEN SPALMA, 2 vol. in 8.

LA DUCHESSE DE PRESLES, 2 vol. in-8.

LA BANDE NOIRE, 2 vol. in-8

LE CLUB DES DESOEUVRÉS, 4 vol. in-8.

LE DERNIER MARQUIS, 2 vol. in-8.

SOUS PRESSE :

FRÉDÉRIC LE LION, 2 vol. in-8.

LA DOUBLE EXISTENCE, 2 vol. in-8.

Paris. — Imp. de P. Baudouin, rue Mignon, 2.

JACQUES PATRU,

PAR

JULES A. DAVID.

II.

PARIS.

J.-B. WERDET ET Cie, ÉDITEURS,

10, Rue Christine.

1840.

LA GUERISON.

XII

Jacques, resté seul, contempla avec une attention religieuse tous les détails de la chambre où il se trouvait; cette représentation extérieure d'une vie calme, recueillie, bourgeoise et modeste, s'harmoniait merveilleusement avec ses idées. Autrefois, quand il était

jeune et que la passion musicale l'avait pris, il s'était fait un extérieur pareil à celui-là ; il avait imaginé une existence toute entière passée dans la paix, dans la recherche de l'idéal, dans la possession du beau. C'était bien là ce qu'il rêvait : une petite chambre pas trop éclairée, des meubles simples, une glace, des tasses en porcelaine de Saxe, et le rameau de buis, symbole de cette divinité douce et fleurie que les artistes rêvent et invoquent tous. Il avait lu dans un vieux livre la vie des musiciens allemands, et s'était familiarisé avec eux ; il les connaissait comme un frère connaît ses frères. Ce bonheur tranquille d'une existence régulière et rangée, pauvre mais sans tiraillement, pleine et sans secousses, il en avait joui par intention, et se l'était incorporé. Que de fois il avait porté des regards d'envie vers cette bienheureuse Allemagne, qui, vouée au culte de l'idéal sans orgueil et sans bavardage, se partage entre les joies de la famille et les joies de l'art ; que de fois il s'était représenté lui-

même, organiste dans une petite ville, portant une houppelande grise, et écrivant de simples et célestes symphonies pour les paroissiens; Mozart, Weber et Bethooven composaient pour lui une trinité artistique non moins sainte que la trinité divine; or, il se les représentait toujours, ainsi qu'ils avaient vécu réellement, pauvres, recueillis, sans envie, sans préoccupation étrangère, souriants et candides.

Dans l'enivrement de son esprit, il toucha les meubles un à un, colla son visage à un carreau de la fenêtre, et recueillit avec amour le rayon de soleil qui se jouait dans ses cheveux; il s'assit sur le canapé, se mira dans la glace, frotta avec le revers de ses manches les tasses en porcelaine, et s'inclina devant le rameau de buis; puis il s'approcha avec une lenteur toute religieuse du vieux clavecin dont nous avons parlé, s'assit auprès, et se mit à frapper légèrement sur le bois, qui rendit un son faible et sourd; alors il découvrit le clavier, et là, la tête penchée, les yeux baignés de lar-

mes, contempla toutes les touches une à une, y appuyant doucement l'index, avec la satisfaction d'un enfant qui essaye un jouet nouveau, et le respecte avec toute l'ardeur de la possession récente. Peu à peu ses joues se colorèrent, ses doigts s'agitèrent, et il reproduisit une de ces mille impressions musicales qui pour devenir des idées n'attendaient qu'un jour de calme et de bonheur. D'abord ce fut une espèce de mélodie étouffée, une sorte de basse continue; par degré la basse s'effaça, le trait aigu prit le dessus, et enfin le chant se dessina large et sévère, profond et mélancolique. Au souffle de l'harmonie croissante les traits de l'artiste s'animèrent et se colorèrent, son front s'illumina, les effets, les contrastes se pressèrent sous ses doigts, les notes se heurtèrent, tantôt violentes comme des flots en fureur, tantôt douces comme des brises dans les blés.

Jacques s'arrêta, les mains toujours placées sur le clavecin; ses yeux avaient perdu leur

expression de fixité inerte, leur désespérante immobilité; il avait dans le regard ce fluide particulier qui atteste dans l'homme l'intelligence et la mémoire, on eût dit que son cerveau avait recouvré la vie, qu'il sentait, qu'il se souvenait. Ses doigts alors confièrent à l'instrument une espèce de murmure insaisissable, mais singulièrement pénétrant, qui exprimait quelque chose de moins que la douleur, et pourtant y participait, qui tenait le milieu entre la joie et la tristesse, et ressemblait assez à ce qu'Homère dans son sublime langage nomme un *sourire mouillé*. Cette impression voilée qui résultait des sons mitigés du clavecin, Jacques en ressentait l'influence, et à la fin elle éclata par cette exclamation entrecoupée de sanglots : — Elle ! elle !....

L'idée musicale, en s'épanchant, avait réveillé son idée-sœur, l'harmonie avait rappelé l'amour; en se retrouvant artiste, Jacques se retrouvait amoureux; l'image de madame de Vas Concellos s'était de nouveau présentée à

ses yeux sous la forme ailée d'une mélodie incomplète. Explique qui pourra ce phénomène de dualité dans la pensée, ces rapports secrets et indissolubles entre deux préoccupations distinctes, cette vibration complexe qui faisait résonner à la fois deux cordes différentes; ceux qui ne l'expliqueront pas, la comprendront du moins, si pourtant, pendant le cours de ce récit, nous sommes parvenus à reproduire clairement ce principe de sensation double qui au fond est le pivot unique de cette étude physiologique.

En ce moment une porte de communication extérieure s'ouvrit, une femme entra doucement dans la chambre, et vint doucement se placer derrière Jacques qui sanglottait toujours; elle était vêtue comme une ouvrière, mais comme une de celles qui savent à force d'instinct et d'intelligence suppléer aux ressources matérielles qui leur manquent. Elle avait sur la tête un madras à carreaux rouges nclinés de côté, et laissant voir une magnifi

que boucle de cheveux noirs arrondie en cercle, et effleurant voluptueusement l'extrémité des sourcils. Une robe de simple indienne dessinait avec une exactitude scrupuleuse tous les trésors d'une taille riche, merveilleusement modelée et majestueusement gracieuse. Ses pieds étaient chaussés de souliers noirs retenus par des rubans de soie un peu au-dessus de la cheville, et le bas blanc sacramentel faisait ressortir la divine perfection de la jambe.

Elle resta immobile derrière Jacques, et sans dire un mot, quoique peut-être elle eût au fond du cœur l'intention de parler; mais Jacques pleurait, et elle ne voulait pas lui ravir une partie de ses larmes. Comme dans ces entretiens muets où le regard parle au regard, où la physionomie répond à la physionomie qui l'interroge, entretiens profonds et intimes dont les belles âmes comprennent si bien le langage, toute la première partie de cette scène devait être silencieuse; un souffle de l'inconnue glissant entre les cheveux de

Jacques fut le seul signe de sa présence; celui-ci se retourna, se leva et se tut aussi : seulement il contempla avec une sorte d'agitation contenue cette femme qu'il ne reconnaissait pas, et qui pourtant ne lui semblait pas tout-à-fait étrangère; il n'était pas encore assez maître de sa raison, son rayon visuel n'avait pas encore assez recouvré de lucidité pour qu'il pût au premier coup-d'œil appliquer un nom à cette éblouissante image, qui comme par enchantement se trouvait en face de lui :

— Qui êtes-vous? lui demanda-t-il d'une voix douce.

— Je me nomme Claudine, dit madame de Vas Concellos.

Jacques Patru la contempla avec une indicible expression de bonheur, et dit :

— Votre vue me fait du bien ; mais pourquoi suis-je ici? pourquoi avec vous? que se passe-t-il dans ma tête?

Madame de Vas Concellos, sans répondre, lui prit le bras et l'emmena avec elle dans la

chambre voisine d'où elle était sortie. Jacques trouva dans cette chambre le même esprit d'ordre, le même sentiment de calme extérieur et d'aisance modeste qui l'avaient déjà tant frappé dans l'autre. Au milieu de la chambre était dressée une petite table ronde couverte d'une nappe blanche, et garnie de deux couverts complets; au milieu s'étalaient deux ou trois plats remplis de ces riens qui forment le prélude d'un déjeûner; le tout préparé avec un soin minutieux, avec la patience orgueilleuse d'une fermière du Vexin qui tient à se faire honneur de ses qualités de ménagère.

— Voulez-vous que nous déjeûnions? dit madame de Vas Concellos.

Jacques conservait toujours la même expression d'indécision et de docilité; il prit la chaise que son hôtesse lui présenta, s'assit en silence, mais ne mangea pas d'abord.

— Eh bien, dit madame de Vas Concellos, n'avez-vous pas faim? ne voulez-vous pas faire honneur à mon déjeûner? Savez-vous que

c'est mal, et je serai très fâchée si vous persistez? Tout ce que j'ai pu faire de mieux pour vous je l'ai fait, j'ai dépensé en emplettes toutes mes économies, j'ai vidé pour vous faire plaisir le fond de ma bourse; il faut que votre appétit acquitte la dette de la reconnaissance, je l'entends ainsi.

Jacques se mit alors à manger en regardant madame de Vas Concellos. Pendant le déjeûner celle-ci déploya toutes les grâces simples et faciles d'un esprit souple ; en disant des choses engageantes, elle sut les rendre délicieuses par l'accent qu'elle leur donna ; elle était pour son convive toute attention, elle l'accablait de petits soins, elle le traitait en enfant gâté; elle imagina toutes les mignardises qu'une pensionnaire peut dire à son cousin, toutes les provocations innocentes et naïves qu'une fille de seize ans peut adresser à son amoureux, en y joignant la prévenance grave et discrète d'une mère pour son enfant malade.

— Je vous ai ménagé une surprise pour le dessert, lui répéta-t-elle plusieurs fois, vous verrez.

Au dessert, en effet, elle se leva avec toute la solennité possible, alla au fond de la chambre, ouvrit une armoire et en tira une bouteille bien lavée, bien luisante, car les femmes n'ont pas encore ce goût des buveurs pour les vieilles bouteilles encrassées, et la posa délicatement sur la table.

— Est-ce là votre surprise? demanda Jacques.

— Oui, du Champagne, monsieur, et vous en boirez, n'est-il pas vrai, pour trinquer avec moi?

Jacques se laissa remplir son verre, et but deux ou trois gorgées de vin de Champagne.

Madame de Vas Concellos prit alors la parole.

— Que diriez-vous d'une semblable vie tous les jours? le matin un petit déjeûner frugal, mais suffisant; non pas du Champagne tous

les jours, mais la propreté, l'aisance, et par-dessus tout le calme du cœur, le repos de la conscience, et l'appétit. Dans la journée la promenade au soleil, vous avec moi, bras dessus bras dessous, vous me regardant comme vous le faites en ce moment, moi ne parlant pas trop, afin de vous laisser le temps de penser. A cinq heures le dîner, et le soir le tête-à-tête au coin du feu, le *Far niente*, la conversation de l'âme, ou bien l'air frais d'un bois, les courses à travers les grands arbres, et toujours la bonne humeur, les petits soins, les prévenances, l'amour. Supposez que vous êtes à moi, et que je suis à vous, voulez-vous supposer cela? Oh! comme j'aurais de génie pour deviner vos désirs, pour ménager vos susceptibilités, pour fermer les plaies du cœur que le passé vous a faites, pour bannir de votre mémoire tous les chagrins, toutes les amertumes. Si je voyais un pli sur votre front, je l'effacerais par un baiser, je m'interposerais entre vous et la tristesse, je vous ferais un

rempart de ma personne. Quand vous seriez heureux, vous me diriez : Prends, voilà ta part de ma joie, et je la prendrais pour vous la renvoyer doublée par la mienne. Quand vous seriez malheureux, je vous dirais : Donne, je veux ma part de ton chagrin, je veux tout ton chagrin, et je le supporterais en entier, je prendrais votre fardeau sur mes épaules, ou plutôt nous le porterions à nous deux, et il nous semblerait léger. Vous travailleriez, mais pas trop, et ce travail serait votre plus grand bonheur. Assis à votre clavecin, comme les idées vous viendraient faciles et riantes! Quand je serais là à vos côtés me mettant de moitié dans vos émotions, comme l'harmonie s'échapperait à flots de vos doigts, comme votre cœur gonflé traduirait son ivresse en douces mélodies! Et moi, à chaque trait, à chaque note, comme je vous encouragerais, sans mot dire, sans vous troubler, j'attendrais la ritournelle pour vous embrasser. Ne seriez-vous pas heureux ainsi? dites, me comprenez-vous?

Elle avait prononcé ces derniers mots avec hésitation, car Jacques trahissait sur son visage une émotion confiante, mais peu distincte, il écoutait cette voix qui lui murmurait de si douces paroles, comme on écoute le soupir du vent dans les feuilles; il se sentait rafraîchi, mais un nuage couvrait encore ses yeux et sa raison; il ne reconnaissait pas encore cette adorable femme qui pour le guérir employait toutes les séductions de son esprit, tous les entraînements de sa beauté, toutes les mélodies de sa voix. Jamais madame de Vas Concellos n'avait été belle de cette façon, car la beauté est non-seulement une affaire de goût, mais une affaire de temps; il y a telle femme qui n'est belle qu'une heure en toute sa vie, mais qui pendant cette heure là atteint les derniers degrés de la perfection; en ce moment madame de Vas Concellos était plus belle qu'elle n'avait jamais été; ses yeux avaient une mollesse, une fluidité caressante et mobile qui enveloppait Jacques comme d'une bienveillante

vapeur, sa bouche entr'ouverte, et appelant le baiser, communiquait à chacune de ses paroles une indéfinissable expression de volupté chaste à force d'être franche; il y avait de la foi dans son manège : ce n'était pas une coquette séduisant un jeune homme, c'était un apôtre de l'amour, ouvrant les bras et disant aux incrédules : Venez à moi, et je vous convertirai, et je vous sauverai malgré vous-mêmes.

Quand elle eut cessé de parler, la figure de Jacques se contracta, il redevint triste et retomba dans l'abattement, comme un enfant débile privé de l'appui qui le soutenait.

— Oh ! parlez encore, dit-il.

— Ne vous rappelez-vous pas, reprit madame de Vas Concellos, avoir fait un rêve semblable à celui que je viens de vous retracer? le bonheur pour vous ne consistait-il pas dans l'amour sincère, dévoué, attentif d'une femme aimée? dans vos moments d'amertume ne portiez-vous pas vos regards vers une consolatrice espérée et qui ne venait pas?

Jacques l'arrêta du geste, et s'écria :

— Comment vous nommez-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit, Claudine.

— C'est dommage, murmura Jacques à part-lui, j'aurais voulu un autre nom.

— Et lequel ? demanda madame de Vas Concellos palpitante de crainte et d'intérêt.

Jacques réfléchit quelques instants, sembla chercher dans sa mémoire un souvenir effacé, et répondit :

— Je ne me souviens pas.

Puis il se leva d'un air joyeux et ajouta :

— Attendez-moi, j'ai un moyen sûr de le retrouver.

Il passa alors dans la première chambre, et madame de Vas Concellos entendit résonner sur le clavecin une mélodie confuse, interrompue par instant ; on eût dit que Jacques cherchait à rassembler les fragments épars d'un thême oublié ; tout-à-coup la mélodie devint nette et saisissable, la formule éclata dans sa pureté logique :

— Je sais son nom, dit alors Jacques en rentrant, je le sais, je l'ai retrouvé, je vais vous l'apprendre; mais vous ne le direz à personne au moins.

Et se penchant à l'oreille de madame de Vas Concellos, il lui glissa doucement ce nom:

— Emilie!...

Madame de Vas Concellos étouffa entre ses dents un cri de joie; Jacques était sur la trace de ses souvenirs, la mémoire lui revenait; et la mémoire n'est-elle pas le commencement de la raison?

— C'est dommage, dit Jacques, que vous ne vous nommiez pas Emilie.

Madame de Vas Concellos comprit que c'était à son tour de se taire.

— Vous lui ressemblez tant! ajouta Jacques; seulement vous avez l'air plus doux qu'elle; vous avez un meilleur cœur. Ce n'est pas vous qui chasseriez un malheureux jeune homme, parce qu'il n'aurait pas assez d'or à vous jeter; ce n'est pas vous qui accueilleriez ses prières

avec mépris. Vous savez ce que c'est que l'amour, vous en parlez si bien ! (Il s'interrompit) Mais pourquoi lui ressemblez-vous ainsi ? Il me vient une idée ; je vais aller chez un marchand, j'achèterai la robe la plus magnifique qu'il aura dans son établissement, une robe de velours avec des festons d'or ; j'achèterai des colliers de diamants, des bagues, des fleurs ; et vous vous parerez de tout cela, vous mettrez les diamants à votre col, sur votre poitrine, sur vos épaules, vous mettrez les bagues à vos doigts, les fleurs dans vos cheveux, vous prendrez un air de reine, et alors je me jetterai à vos genoux, je vous dirai que je vous aime, et vous ne me repousserez pas, vous me répondrez d'une voix douce que vous m'aimez aussi, et dans mon illusion je vous prendrai pour elle, et je serai heureux. Voulez-vous ? dites, voulez-vous ?

Un moment madame de Vas Concellos eut l'idée d'exécuter cette proposition faite avec la naïveté d'un enfant ; mais il y avait impossibi-

lité matérielle, elle n'avait plus sa garde-robe d'autrefois, son luxe était passé aux mains de ses créanciers et des gens d'affaires. Comment trouver ces diamants, ces fleurs, ces joyaux que Jacques puisait à pleines mains dans son imagination inépuisable comme l'imagination de tous les fous ?

— Vite, vite, continua Jacques en tournant autour d'elle comme un maître des cérémonies qui prépare les accessoires d'une fête, ôtez ce mouchoir qui couvre vos cheveux, parez-vous, faites-vous belle, vous ne vous nommez plus Claudine, mais Emilie, vous êtes une grande dame.

— La grande dame n'existe plus, dit madame de Vas Concellos.

— Emilie est morte ! dit Jacques avec un son de voix terrible.

— Non, répondit-elle, mais tout son luxe s'est évanoui, elle n'a plus ni robes de velours, ni fleurs, ni diamants ; c'est maintenant une pauvre fille comme moi, qui porte une robe

d'indienne comme moi, (elle prenait entre ses doigts un des plis de sa robe) un mouchoir sur la tête comme moi (et elle montrait son madras à Jacques).

— Ah ! dit celui-ci, elle doit être bien malheureuse !

Il fit une pause, se rassit, tourna quelque temps ses doigts les uns sur les autres d'un air indécis et égaré. Il y avait halte dans son esprit ; un moment éveillée, sa mémoire s'endormait de nouveau. Madame de Vas Concellos leva les épaules en frissonnant avec une inexprimable impression de désespoir, ses efforts se brisaient devant une barrière infranchissable: la folie. Elle prit dans ses mains la main de Jacques, et la caressa doucement comme si elle eût espéré le réveiller de son assoupissement cérébral, à l'aide d'un courant électrique. Nous ne sommes pas assez sûr de nous pour affirmer qu'elle réussit, mais toujours est-il que Jacques Patru frémit brusquement, tic qui lui était habituel lorsque ses idées changeaient de

cours, ou que la toile de son cerveau répercutait une image un peu vive.

— Comment savez-vous cela ? demanda-t-il, vous la connaissez donc ?

— Je la connais, dit madame de Vas Concellos, et si je vous ai fait amener ici c'était pour vous parler d'elle.

— Me parler d'elle ! dit Jacques qui décidément paraissait obéir au mouvement en avant que madame de Vas Concellos s'efforçait d'imprimer à son esprit : parlez-m'en longtemps, toujours.

Il approcha sa chaise de celle de madame de Vas Concellos, et posa ses deux pieds sur le premier bâton, dans l'attitude d'un enfant qui s'apprête à écouter une histoire merveilleuse.

— Causons donc, dit madame de Vas Concellos, en se plaçant directement en face de Jacques pour étudier dans ses yeux l'effet qu'allaient produire ses paroles. J'ai connu comme vous une femme fière, dédaigneuse, impassible dans

son orgueil, belle, on le disait, et amoureuse de sa beauté comme d'un trésor, on la nommait Emilie; cette femme-là n'existe plus; (mouvement de Jacques.) C'est-à-dire qu'elle est métamorphosée; de riche qu'elle paraissait être, elle est devenue pauvre, de cruelle elle est devenue bonne. Un jeune homme, un artiste l'aimait, et comme on lui avait dit que cette femme était insensible, et que pour avoir un quart-d'heure de son amour, il fallait le payer au prix de l'or, pendant une année entière il se condamna à la misère, aux privations, afin de pouvoir dire au bout de l'année à celle qu'il aimait : Voilà quatre mille francs, fruit de mes sueurs, de mes fatigues, de mon sang; donnez-moi un de vos jours. Malheureusement cette femme fut trompée, on lui présenta cet incroyable dévouement comme un piège tendu à sa crédulité, comme un misérable et honteux marché, elle chassa le jeune homme en lui disant : Je ne suis pas à louer. Le jeune homme devint fou, fou, entendez-

vous, Jacques? Vous êtes raisonnable, vous, vous me comprenez.

Jacques hocha la tête d'un air de doute, ainsi qu'un écolier qui n'est pas bien sûr de comprendre le sens de sa leçon; madame de Vas Concellos continua :

— Emilie fut désabusée, elle apprit la vérité, elle aima le jeune homme de toute sa force; elle l'aime encore, et elle serait bien heureuse si elle pouvait lire dans ses yeux la certitude qu'elle en est entendue, qu'elle en est aimée.

— Je connais cette histoire, dit gravement Jacques. Emilie aime ce jeune homme?

— Ne le connaissez-vous pas, vous, ce jeune homme? ne pouvez-vous pas lui transmettre l'assurance que je viens de vous donner?

— Attendez donc, dit Jacques en se tâtant comme pour s'assurer de la nature d'un objet douteux; mais qui suis-je? attendez : — Je me nomme Jacques Patru.......... J'ai donc été fou! Cette histoire que vous venez de raconter est la mienne : ah! je me retrouve.

Il prononça ces derniers mots en respirant fortement, sa poitrine était dégagée d'un fardeau, son cœur bondissait à l'aise :

— Emilie m'aime, continua-t-il avec éclat, où est-elle ? conduisez-moi vers elle.

Madame de Vas Concellos le retint, et accentuant chacun de ses mots d'une voix incisive comme pour les faire pénétrer jusqu'au cœur de Jacques à travers les parois encore rebelles de son cerveau :

— Ne me reconnaissez-vous donc pas ? dit-elle.

Et par un de ces mouvements de la passion long-temps contenue, qui déborde et éclate sans ménagement et sans frein, elle se précipita dans les bras de Jacques. Elle passait la main dans ses cheveux, et elle lui disait : N'est-ce pas que tu m'aimes aussi ? Elle l'embrassait au front, et elle lui disait : N'est-ce pas que tu m'aimes ? Elle mettait la main de Jacques sur sa poitrine, et elle lui disait : N'est-ce pas que tu m'aimes ? Sublime refrain, élixir souverain

qui tombait goutte à goutte sur le cœur de Jacques, et le guérissait de ses blessures.

Pour Jacques, il fut d'abord comme pétrifié par tant de bonheur, les mots expiraient sur sa bouche, et sa joie éclatait en exclamations.

— Quoi ! c'est vous ! c'est bien vous, est-ce possible ? mon Dieu, mon Dieu !..... Emilie ! Emilie !

Puis avec la frénésie d'un fou, mais d'un fou d'amour, il la serra entre ses bras à la briser, et la couvrit de baisers.

Dans un moment plus calme, madame de Vas Concellos assise sur ses genoux lui dit d'une voix éteinte :

— Ami, vous ne me demandiez qu'un de mes jours, je vous donne toute ma vie.

— Merci ! dit Jacques qui dans ce seul mot déposa tout son bonheur et toute cette grâce naïve des hommes supérieurs que les hommes médiocres ne comprennent même pas.

Le soir le docteur revint, Jacques lui pressa

la main, et madame de Vas Concellos lui dit :

— Je garde votre malade.

Le docteur comprit que sa présence ne pouvait être qu'embarrassante sinon importune ; il se retira presque aussitôt.

— Vous l'avez sauvé ? demanda-t-il à madame de Vas Concellos qui avait voulu le reconduire jusqu'au bas de l'escalier.

— Oui, dit celle-ci, vous voyez bien que vous aviez tort de douter de ma puissance.

— Mais alors, ajouta le docteur, vous avez employé des moyens que la médecine ne connaît pas.

— Il le fallait bien, dit madame de Vas Concellos en rougissant avec l'embarras d'une femme qui avoue sa dernière faiblesse, et la naïveté sublime d'une héroïne qui s'appuye sur son dévouement.

LE VA-LE-TOUT.

XIII

Madame de Vas Concellos régénérée, et Jacques rendu en même temps à la raison et au bonheur, passèrent ensemble un mois de délices. Du naufrage de sa fortune Emilie avait sauvé quelques débris qui leur assuraient l'aisance à tous deux, au moins pour quelque

temps. Ils vécurent dans cette ivresse du premier amour, dans ce calme et cet oubli profond de toutes choses qui constituent le bonheur de la jeunesse. Emilie trouvait dans sa passion des ressources, des trésors qu'elle n'avait même pas soupçonnés ; chacune de ses paroles était pour Jacques un délicieux breuvage qu'il buvait à petites gorgées, il ressussitait à son souffle et s'épanouissait. Le matin la petite table était toujours dressée couverte d'un linge blanc, et madame de Vas Concellos savait rendre ces petits déjeûners à deux toujours charmants et nouveaux ; elle combinait avec une intelligence merveilleuse les plaisirs d'un matérialisme exquis et spirituel avec les entraînements de la passion la plus pure et de l'idéalisme le plus éthéré ; elle répandait sur tous les accessoires de la vie ce charme poëtique, qui est le secret de certaines femmes admirablement partagées comme cette madame de Maintenon à qui son cuisinier venait dire : Madame le rôti manque, racontez une histoire

à vos convives; elle comblait toutes les lacunes, dorait tous les détails, accentuait pour ainsi dire chaque plat, et d'une tasse de thé composait une chose délicieuse, simple et enchanteresse comme certaines imaginations de Wordsworth. Après déjeûner elle prenait Jacques par la main, le conduisait à son clavecin, le faisait asseoir, et lui disait :

— Jouez-moi quelque chose, monsieur !

Et avec son ineffable sourire elle suivait ses mélodies, les encourageait, s'y mêlant elle-même, pour ainsi dire, au point que Jacques lui disait quelquefois :

— Va-t-en, Emilie, tu fais tort à ma musique ; auprès de toi mes chants ont l'air d'une coda de contredanse, car tu es la plus belle des mélodies.

Le soir ils allaient ensemble, soit se promener, soit au spectacle que Jacques aimait beaucoup ; ils se plaçaient tous deux dans une baignoire du rez-de-chaussée, fermaient la grille, et se sentaient heureux comme deux

enfants. Les refrains de vaudeville les plus insipides sur l'amour leur semblaient ravissants, ils les fredonnaient en se regardant comme deux jeunes mariés, qui au milieu de la foule semblent toujours avoir des secrets à se dire, et une langue particulière à se parler; en s'en retournant ils les fredonnaient encore; madame de Vas Concellos n'avait pas de voix, et même, ce qui est pis, elle avait la voix fausse; malgré cela Jacques voulait toujours la faire chanter, il éprouvait un plaisir infini à vaincre ses refus et à exiger d'elle le sacrifice de son amour-propre, et quand, avertie par la résonnance trop évidemment fausse d'une note difficile, elle s'arrêtait honteuse, Jacques l'embrassait en riant, et lui disait :

— Continue, tu chantes délicieusement faux!...

La toilette d'Emilie était très simple; avec l'imprudence des artistes qui voyent le but sans songer aux moyens, Jacques la gronda de cette simplicité. Madame de Vas Concellos

s'excusa sur leur peu de fortune, Jacques affirma qu'il était sûr de gagner de l'or à pleines mains quand il voudrait; et il finit par émettre une idée qui lui chatouillait doucement le cœur.

— Dimanche prochain, dit-il (on était au jeudi), je veux que tu te fasses belle comme tu étais autrefois, que tu reprennes ton air impérial et fier, et nous dînerons ensemble dans le meilleur restaurant de Paris.

Emilie refusa d'abord et puis céda, habituée qu'elle était à obéir aux caprices de Jacques et heureuse d'y obéir: le dimanche venu, elle revêtit une très belle robe de soie, décolletée, et qui laissait voir une poitrine admirable, elle chaussa des souliers de satin, et mit sur son cou un cachemire et sur sa tête un chapeau de paille de riz, surmonté d'une longue plume blanche souple et flottante. Tout cela lui coûtait fort cher, mais Jacques l'avait voulu. Vers cinq heures ils montèrent dans une voiture de louage que Jacques avait retenue, ils

se firent conduire au rocher de Cancale où ils demandèrent un petit salon.

Ce dîner fut charmant, Jacques fit mille extravagances, il appelait Emilie sa princesse, sa reine, et était tout étonné qu'une aussi grande dame voulût descendre jusqu'à lui. Avec le bonheur d'un écolier qui s'ébat pour la première fois dans le boudoir d'une femme élégante, il promenait ses yeux et sa main sur cette robe qui avait redonné à sa maîtresse toute sa splendeur d'autrefois. Jusque-là il avait été l'amant de Claudine, mais maintenant il était celui de madame de Vas Concellos. Celle-ci se prêta à toutes ses folies avec sa grâce ordinaire et son admirable instinct de laisser-aller, mais avec un sentiment de tristesse de plus au fond de l'âme : elle songeait que le caprice de Jacques lui avait arraché ses dernières ressources, que bientôt peut être il faudrait vendre pour vivre cette toilette dont la vue causait tant d'ivresse à l'insouciant et amoureux artiste.

Jacques était bien loin d'apercevoir ce nuage qui pointait à son horison : comme tous les hommes aux prises avec une passion naissante, il n'avait aucun souci des choses matérielles, et planait trop haut pour soupçonner de si loin les infinis détails de la vie positive. Il avait toujours vu madame de Vas Concellos à travers un voile doré, et comme une espèce de fée prodigue semant au hasard les perles et les rubis; la raison et l'origine de cette prodigalité, il ne se l'était jamais demandée. Il la voyait riche parce qu'elle était belle , comme il se voyait riche lui-même parce qu'il avait du génie; entre le génie, la beauté et la fortune, il supprimait tous les intermédiaires, l'une lui paraissait la conséquence immédiate et nécessaire des deux autres. Aussi cette journée fut-elle pour lui toute pleine de joies sans mélange.. Après le dîner ils allèrent à l'Opéra, et cette fois Jacques ne se plaignit pas de la musique : ce qu'il voulait c'était un trône pour Emilie, un piédestal pour cette belle idole qui s'était

faite pour lui presque petite fille; il n'existait plus par les oreilles, mais par les yeux. Il n'écouta pas la marche de la Juive, et se contenta de s'enivrer à loisir des regards qui de tous les points de la salle convergeaient vers ce centre de beauté qui lui appartenait, et dont l'admiration des autres décrivait à ses yeux la circonférence. Alfred de l'Estorade, par extraordinaire, n'était pas ce soir là à l'Opéra.

Après le spectacle, Jacques revint à pied avec Emilie, lui serrant le bras, et de temps en temps se penchant à son oreille avec l'enthousiasme d'un étudiant qui rentre un dimanche soir avec sa maîtresse en robe blanche, après une partie de campagne à Saint-Cloud, ou à Montmorency. Quand ils furent dans leur chambre, Jacques fit mille folies, il voulut détacher lui-même les épingles qui retenaient le châle de sa princesse, ainsi qu'il l'appelait, dénoua les rubans de son chapeau, détacha les agrafes de son corsage, et essaya avec une maladresse remarquable de la délacer. Cet épisode

de la toilette d'une femme, est entre les amoureux le sujet des scènes les plus bouffonnes, et par cela même les plus ravissantes. Oh! comme une femme qui se sent aimée pardonne facilement toutes les fautes, comme elle excuse la gaucherie! comme elle est indulgente! comme elle est heureuse! et les baisers qui effacent tous les péchés, et les rires qui interrompent les baisers! N'est-il pas curieux de voir un homme grave et sérieux, un penseur, un poëte se dépiter contre un fichu qui couvre quelqu'une de ces beautés particulières, dont l'amour se fait une idée fixe, beauté unique parmi les beautés divines! Dans cette scène que les écoliers rêvent avec ivresse, Jacques se montra bouffon et charmant; il fut éperduement maladroit, délicieusement grotesque, il commit mille inconvenances, et les répara par mille baisers; il cassa trois ou quatre œillets du corset de satin, se dépita contre l'attirail des femmes, s'empêtra avec la plus amusante bonne foi du monde; et madame

de Vas Concellos se prêta à toutes ces fantaisies avec une résignation souriante et douce, elle plaisanta Jacques, elle gourmanda sa lenteur, elle le gronda de ses fréquentes interruptions, elle fut ce qu'elle devait être. Elle comprenait admirablement ces merveilleux petits instincts sublimes, que l'amour donne, elle avait la réplique juste, serrée; elle sentait ce que Jacques devait vouloir qu'on répondit à ses extravagances. Cependant après les rires revint la gravité; Jacques prit dans ses mains la main d'Émilie, il avait besoin de causer doucement, comme on cause à minuit : ils causèrent. Jacques était heureux, il avait une foi merveilleuse en l'avenir, et lorsqu'après mille replis la conversation en vint à prendre un tour tout à fait sérieux, Jacques l'interrompit en disant avec une expression de conviction inébranlable :

— Bah ! je travaillerai !

Tous les jours, en effet, Jacques se mettait à son piano, et avec l'insouciance d'un prodigue,

il jetait au vent des trésors d'harmonie, et d'adorables mélodies : mais toutes les fois qu'il voulait fixer définitivement ses inspirations, et faire une œuvre complète de ces fragments magnifiques dans leur négligé, sa volonté faiblissait, ses idées se figeaient dans son cerveau, la symphonie en fusion se cristallisait avant l'heure ; il n'avait pas cette qualité essentielle qui complète le génie et exhausse la médiocrité elle-même, la patience; entre la pensée de son cœur et l'ouvrage de sa réflexion, il y avait toujours un abîme; sa conception avortait dans l'exécution, et ressemblait à un homme qui aurait des pieds de nain pour supporter une tête de géant. J'écris ces quelques lignes pour les artistes, et tous me comprendront, tous ont éprouvé le désespoir qui se pose entre la conception d'un œuvre et son achèvement; tous ont pleuré de ne pouvoir jamais reproduire entièrement, sur le papier ou sur la toile, les pensées de leur âme comme leur âme les avait rêvées; tous ont lutté contre

le sentiment du beau absolu, qui se brise, hélas! contre les impossibilités de la faiblesse humaine. Jacques représentait à son plus haut degré cette face de l'art mécontent de lui-même, se décourageant spontanément au milieu des encouragements unanimes; et quand les applaudissements éclatent de toutes parts, quand chacun crie : L'œuvre est complète, la pensée vit, l'idée est éclose, se disant encore : Ce n'est pas cela!

Un jour qu'il était à son piano comme à l'ordinaire, il aperçut en détournant la tête Emilie debout derrière lui, dans l'attitude d'une méditation douloureuse; son visage éclatant de beauté semblait terni comme au souffle d'un vent mauvais, ses yeux, secs à la surface, laissaient deviner les larmes qui les gonflaient en dedans. Jacques fut vivement ému à ce spectacle : dans une femme comme madame de Vas Concellos, l'abattement avait quelque chose d'effrayant. On peut voir sans surprise et presque en souriant les êtres faibles abîmés

dans leur douleur ; mais quand une créature fière et forte, ploie le col sous la nécessité qui l'écrase, et essaye encore par un dernier effort de résister, ou au moins de tomber dignement, alors on se sent touché au fond de ses entrailles, on s'étonne et on souffre, un pareil spectacle nous émeut comme les catastrophes de la tragédie : les malheurs du vulgaire nous touchent peu, les infortunes d'un roi nous accablent.

Jacques éprouvait ce que nous venons de dire, il regarda quelque temps madame de Vas Concellos en silence, puis lui prenant la main :

— Emilie, lui dit-il, qu'avez-vous ?

— Rien, dit celle-ci en relevant la tête, je n'ai rien, continuez.

— Emilie, pourquoi me tromper ? vous souffrez, je le vois ; ne voulez-vous pas m'avouer la cause de votre souffrance ?

Jacques s'était levé en disant ces mots ; il était si sérieusement compatissant, si tendre-

ment curieux qu'Émilie ne résista pas plus long-temps; par une sorte de mouvement nerveux plein de grâce et d'effroi, elle se jeta dans les bras de Jacques, comme un enfant frileux qui s'abrite dans le sein de sa mère, en prononçant d'une voix basse et troublée ce mot seul :

— La misère !...

Jacques la sentait trembler, il lui prit la tête entre ses deux mains et la souleva lentement; elle était pâle, épouvantée, alongeant son index, comme pour montrer le fantôme qu'elle apercevait devant elle.

— La misère, répéta-t-elle, voyez! Oh! j'ai peur de la misère!

Jacques répondit comme toujours :

— Je travaillerai.

Le fait est qu'il travailla plus assiduement que jamais; ces fragments épars qu'il avait livrés jour par jour aux touches de son piano, il les relia et en forma un tout qu'il appela symphonie, ne pouvant pas l'appeler d'un au-

tre nom ; c'était un incroyable pêle-mêle d'impressions heureuses ou touchantes, tantôt joyeuses comme la chanson d'un enfant qui fait l'école buissonnière, tantôt tristes et plaintives comme les soupirs d'un prisonnier. La symphonie achevée, qu'en faire ? il en est de certaines œuvres musicales de même que de certaines denrées coloniales qui n'ont plus cours sur la place ; on ne demande pas de la bonne musique seulement, mais de la musique étiquetée d'une certaine manière; on accepte un chant parce que c'est M. Rubini qui le représente, ou tel autre, un homme enfin ; mais allez dire à un public, et surtout à un public français, que c'est un violon qui parle et un violoncelle qui répond, que la clarinette dialogue avec la flûte, ou le hautbois avec le cor anglais, et le public haussera les épaules; on ne comprend pas le chant sans la grimace qui l'accompagne; pour que la symphonie pût s'implanter définitivement en France, il faudrait que le violon ouvrît une bouche comme

Lablache, que le violoncelle mît sa main sur sa poitrine comme M. Chollet, que le hautbois tortillât ses yeux et gonflât sa gorge à la manière de mademoiselle Jenny Colon. Nous ne sommes pas musiciens, voyez-vous, on l'a dit et je le répète, nous ne goûterons jamais la musique les yeux fermés.

Jacques resta donc avec sa symphonie ; il alla comme tous les artistes frapper à la porte des théâtres lyriques et demanda un libretto : mais d'un côté il n'avait ni la souplesse qui convient, ni l'opiniâtreté qui finit par triompher; il était raide dans son attitude, dans ses manières, dans son langage ; il ne s'insinuait pas, il s'imposait. Toutes les portes lui furent fermées. Lorsque Jacques rentrait le soir chez lui après des courses et des sollicitations inutiles, il avait l'air abattu, accablé, sa mauvaise humeur se trahissait même par des exclamations violentes, des apostrophes amères dont Emilie supportait le contre-coup avec une douceur angélique. Quand il déclamait contre l'injustice

des hommes, contre les difficultés qui hérissent le chemin des artistes, elle s'abattait doucement sur ses genoux ainsi qu'une colombe en son nid, elle l'embrassait en lui glissant les plus douces paroles. Jacques alors se déridait et prenait le change, mais parfois aussi ces caresses ne faisaient que tourner son découragement en mélancolie, et il disait tristement à madame de Vas Concellos :

— Et toi aussi, tu es malheureuse !

Froissé dans son orgueil, blessé dans ses illusions, Jacques se consumait en efforts impuissants et en déclamations stériles. Pour expliquer sa destinée, il retrouvait ces reproches justes ou injustes qu'on adresse depuis longtemps à la nation française; il niait le sentiment musical en France, il prétendait que pour comprendre la musique, nous avons trop d'esprit et pas assez de cœur, et qu'avec notre manie de tout soumettre à des règles d'appréciation invariable, à des procédés d'analyse rigoureusement logiques, nous avons glacé

toute inspiration indépendante, enchaîné toute spontanéité, étouffé tout génie libre. Les feuilletonistes, disait-il, tuent les musiciens. Un soir qu'il s'était emporté plus violemment que de coutume contre ce qu'il appelait l'incrédulité musicale, madame de Vas Concellos lui dit en l'embrassant :

— Tu as raison, Jacques, ces gens-là ne te comprennent pas, laisse-les, quittons Paris.

— Où irons-nous? demanda Jacques.

Madame de Vas Concellos haussa légèrement les épaules comme pour signifier : Qu'importe où nous irons? et elle ajouta :

— Nous partirons demain.

Le lendemain ils partirent en effet, et madame de Vas Concellos écrivit seulement ce billet d'adieu au docteur :

« Jacques et moi nous partons pour Saint-Pétersbourg ce soir. Si l'on vous demande de mes nouvelles, dites que vous n'en avez pas; si l'on vous parle de Jacques, dites qu'il est mort : nous voulons être oubliés de tous, ex-

cepté de vous. Adieu pour Jacques et pour moi. »

Il y avait un mois environ que Jacques et Emilie étaient à Saint-Pétersbourg, lorsqu'Alfred de l'Estorade et le comte de Terny y arrivèrent. Le lendemain du jour de leur arrivée, en se promenant enveloppés dans d'énormes fourrures, ils passèrent devant le théâtre et s'approchèrent pour lire l'affiche du spectacle; on annonçait pour le soir une symphonie d'un artiste français; cette annonce piqua leur curiosité, ils prirent deux billets et se rendirent au spectacle. La salle était pleine, à toutes les places brillaient les diamants et les fleurs. Dans une petite loge, assis à côté d'une femme modestement mise, Alfred de l'Estorade remarqua un homme en frac noir vers lequel se dirigeaient tous les regards; un de ses voisins lui dit : Cet homme est l'empereur. Sur un geste de celui-ci la toile se leva, et au milieu d'une centaine de musiciens les deux jeunes gens virent un autre homme, maigre, pâle, les yeux hagards,

les cheveux hérissés, qui balançait en sa main le bâton de chef d'orchestre, et Alfred de l'Estorade reconnut Jacques Patru. En le voyant il se mit à scruter du regard toutes les parties de la salle, et à la fin, dans l'enfoncement d'une baignoire obscure, il aperçut madame de Vas Concellos le col tendu, immobile, la figure fatiguée et horriblement agitée. Malgré la petitesse ordinaire de ses idées, Alfred comprit qu'en ce moment cet homme et cette femme, le grand artiste et la reine déchue, jouaient leur destinée sur un coup de dez, et il prêta attention.

La symphonie commença doucement, simplement, puis peu à peu l'intérêt vint, puis l'attendrissement, puis le délire. Quand le dernier coup d'archet eut cessé, l'empereur applaudit, et les applaudissements éclatèrent de toutes parts avec frénésie.

— Ils ont gagné! pensa Alfred.

Une heure après Alfred et le comte de Terny étaient accoudés à une table au café du

théâtre, lorsqu'ils virent avancer vers eux Jacques Patru donnant le bras à madame de Vas Concellos; leurs deux figures étaient rayonnantes.

— Mon cher, dit Jacques à Alfred, j'ai l'honneur de te présenter ma femme.

— Je te félicite deux fois, dit Alfred, mais en vérité je ne t'aurais jamais cru un aussi grand artiste.

— Je te l'avais dit, répondit Jacques en indiquant de l'œil avec une expression d'enivrement sa belle compagne : sans elle rien! avec elle tout! quand on est aimé on a du génie.

— Nous verrons cela à Paris.

L'envieuse prédiction contenue dans cette dernière phrase d'Alfred de l'Estorade ne s'est heureusement pas réalisée. Jacques Patru a eu encore, il est vrai, long-temps à lutter; il lui a fallu plusieurs succès à l'étranger pour être apprécié par ses compatriotes, il lui a fallu, comme à tant d'autres génies français, pour ren-

trer dans sa patrie, y revenir sur un char de triomphe. Mais enfin, de retour à Paris, les applaudissements l'ont accueilli, les couronnes lui sont venues. Il ne s'est pas, du reste, comme les esprits secondaires, laissé enivrer par la vogue; il n'a pas sacrifié à cette fausse déesse qu'on nomme la Mode. Intelligence supérieure, artiste austère, il a pris son art au sérieux. Professant un profond mépris pour cette facilité banale des auteurs modernes, il a toujours travaillé avec ardeur, se corrigeant, s'amendant, s'élevant de plus en plus. Retiré loin du monde, heureux dans son intérieur, il n'entasse point page sur page, partition sur partition; il s'applique, au contraire, à émouvoir le cœur plutôt qu'à jeter aux oreilles de vains sons; il produit peu, mais il produit bien.

Emilie, qui pourrait si justement s'attribuer la résurrection de Jacques Patru, n'a pas l'orgueil de s'en vanter; soumise au contraire, tendre, dévouée, pleine d'abnégation personnelle, cette femme, si belle, si spirituelle,

si bien faite pour vivre au milieu du monde et pour y trôner, cette reine a abdiqué au profit de son mari bien aimé; elle a quitté à jamais cette société où tant d'hommages l'entouraient, où tant d'admirations l'attendaient encore, pour se confiner à la campagne avec un rêveur, dont elle ne comprend même pas toutes les rêveries. Ainsi, le sacrifice a été complet, l'orgueilleuse a foulé aux pieds son orgueil, la coquette ses parures, la reine ses courtisans; la palme d'amour qu'elle a obtenue ne vaut-elle pas le martyre qu'elle a subi!

Parmi les rares amis qui viennent de temps à autre interrompre ce sublime tête à tête entre cet homme de génie, qui doute de lui-même, et cette femme qui ne doutera jamais de l'amour qu'elle a conçu, le docteur est un des plus assidus. Jacques le revoit toujours avec plaisir, le consulte souvent, et a parfois avec lui de ces conversations savantes où ils analysent ensemble les facultés de l'intelligence. Le docteur est douteur et indulgent comme

la raison, Jacques Patru est enthousiaste et sévère comme le génie. Parce qu'à force de courage et de volonté il est parvenu à s'imposer au public, Jacques Patru croit qu'il est facile de vaincre ces obstacles sans cesse renaissants que rencontre tout débutant ; parce qu'il a toutes les qualités qui constituent la suprématie intellectuelle, il ne comprend pas qu'on puisse avoir les grandes sans avoir les petites. De là il tire cette conséquence qu'aucun génie ne meurt inconnu, qu'il est impossible que Dieu puisse douer un homme de facultés grandes et dominatrices, sans lui accorder en même temps le pouvoir de triompher des envieux, de faire agir les indifférents, d'exciter les sympathies de la foule. Le docteur le contredit toujours, mais jamais il ne le convainc.

Un jour, cependant, qu'ils étaient entrés très avant dans la question qui les occupait le plus habituellement, le docteur, sans avoir l'espoir de le persuader, voulut au moins lui

donner une preuve récente et palpable de la rectitude de son opinion. Il s'assit donc gravement sur un fauteuil, en face de Jacques Patru, et lui demandant pour quelque temps la parole, il lui raconta l'histoire suivante :

LA CONSCRIPTION.

XIV

Parmi les nouveaux soldats que la conscription de 18.... jeta dans les rangs du 8e régiment d'infanterie légère, se trouvait un jeune homme dont les manières timides et la complexion délicate ne permettaient pas de supposer en lui un goût bien prononcé pour la

carrière des armes. Le caractère efféminé de ses traits, la blancheur de son teint, la mollesse de ses mouvements, contrastaient péniblement avec la capote disgracieuse dont on l'avait couvert. Son front se courbait en cédant à la douloureuse pression du schako; ses bras avaient peine à soulever le fusil de munition qui leur avait été confié, et tout son corps fléchissait sous le poids des armes et du bagage. Peut-être avec un autre costume sa jolie figure aurait-elle fait des envieux; mais lorsque la beauté ne présente pas avec elle les apparences de la force, le peuple ne l'accueille presque jamais qu'avec un mélange de mépris et de pitié. Aussi notre conscrit fut-il tout d'abord honteux et embarrassé de lui-même au milieu de ses rudes camarades de chambrée. Parfois il cherchait à grossir sa voix, à donner à ses habitudes de corps un peu de ce mouvement et de cette brusquerie qui sied aux militaires; puis tout à coup il renonçait à ses efforts et retombait dans son apathie et son silence.

Dès le premier jour de son arrivée au régiment, le pauvre jeune homme avait commencé à porter la peine de sa mauvaise mine; je n'insisterai pas sur les épreuves humiliantes que lui firent subir, suivant l'usage, le chirurgien-major et les aides-majors; je ne vous décrirai pas la sollicitude barbare avec laquelle ils expérimentèrent la sonorité des côtes de leur patient, au moyen de l'auscultation et de quelques autres cérémonies; je ne reproduirai pas le feu roulant de saillies grossières et de lourdes plaisanteries auxquelles le conscrit servit de point de mire, tant que les loustics de la chambrée purent lui consacrer leurs joyeux loisirs. En définitive personne ne songea à révoquer en doute son aptitude à l'art de manier un fusil de trente livres, et ses camarades ne virent dans sa gaucherie et dans sa faiblesse qu'une occasion d'égayer de temps en temps leurs corvées.

Cependant il est juste de dire que pendant les premiers jours les misères du nouveau

soldat furent allégées autant que possible par le lieutenant de sa compagnie, brave homme qui n'aimait pas à voir pleurer les jeunes recrues, attendu que le désespoir pouvait bien les conduire au suicide ou à la désertion; mais l'effet de cette louable intervention dura peu de temps, et peut-être les craintes du lieutenant se fussent-elles réalisées si le hasard n'avait opéré dans la position de notre héros un changement notable.

Lorsque le colonel passa en revue pour la première fois les hommes de la nouvelle levée, il ne parut pas très satisfait de son contingent. On l'entendait grommeler à demi-voix une série de plaintes contre le ministre de la guerre, qui, disait-il, avait résolu de déshonorer le 8e régiment léger, en lui envoyant, pour compléter ses cadres, le rebut de toutes les classes; puis il accusait le sort d'exempter tout exprès des gaillards de cinq pieds six pouces pour tomber sur les êtres les plus chétifs et les plus misérables de la génération.

Enfin ne sachant plus à qui s'en prendre, il attaquait jusqu'aux pauvres conscrits, tout honteux et tremblants, qui osaient à peine balbutier un mot de réponse à ses rudes questions. Arrivé devant notre jeune homme, il ne put retenir un mouvement de colère.

« C'est se moquer du monde! » s'écria-t-il avec beaucoup plus d'énergie qu'il n'est permis d'en mettre sous presse. « C'est une infamie d'envoyer au huitième léger un pareil gibier d'hopital! Dis-moi, drôle, que crois-tu donc que je puisse faire de toi?

— » Si vous voulez faire pour le mieux, » dit le soldat sans trop s'émouvoir, « vous pouvez me réformer, par exemple.

— » Oui-dà! Si c'est là ton compte, ce n'est pas celui du ministre de la guerre, apparemment. Au fait, je commence à croire que les conseils de révision font comme les femmes à la mode et qu'ils prennent goût aux poitrinaires : c'est sentimental! »

Il était bien évident que la mauvaise hu-

meur du colonel prenait une autre direction : aussi l'état-major commença-t-il à se dérider un peu ; le capitaine d'habillement alla même jusqu'à rire aux éclats de la plaisanterie de son supérieur.

Mais celui-ci, reprenant sa première idée, saisit le jeune soldat par le bouton supérieur de son habit, et lui dit presque aussi durement que la première fois :

« Je veux que tu me dises à quoi tu es bon.

— » Puisque vous ne voulez pas me faire réformer, il faut croire que je suis bon à servir de gabion aux hommes du second rang.

— » Pour cela non, mon brave ; je ne veux pas faire aux balles autrichiennes l'injure de les amollir. Il faut pourtant que je te trouve un emploi. Sais-tu lire ?

— » Oui, monsieur.

— » Comment t'appelles-tu ?

— » Julien Gérard.

— Eh bien ! Julien Gérard, sors des rangs ; donne ton fusil au serre-file. Bien. Maintenant

va-t-en trouver de ma part le chef de musique du régiment, et dis-lui de te confier un triangle ou des cymbales, ce qu'il voudra enfin : les clarinettes de cinq pieds ne sont pas faites pour toi.

Et après un nouveau rire du capitaine d'habillement, le colonel termina sa revue sans trop de mauvaise humeur.

Voilà donc la vocation de Julien Gérard immuablement fixée. Désormais il est musicien. Fût-ce l'être le plus mal organisé de la création, n'eût-il ni la faculté d'apprécier un son ni celle de marquer une mesure, fût-il complètement privé de ce sentiment qui enchaîne l'un à l'autre les éléments fugitifs de la mélodie, fût-il même dénué de cette passivité nerveuse qui obéit machinalement à la cadence rhythmique, il est musicien pour huit ans, musicien le jour, musicien la nuit, musicien à toute heure, musicien en tous lieux; depuis le moment où l'on aura posé ses doigts sur les trous d'un basson ou sur les clefs d'une clari-

nette, jusqu'au jour où il obtiendra son congé, Julien Gérard est tenu de jouer juste et en mesure, sous peine de garder la salle de police. Que la pluie tombe à torrents, que la neige s'amoncelle sur les épaules et sur le schako du pauvre artiste, que la brise l'aveugle, que le froid raidisse les articulations de ses doigts, il n'importe! la grosse caisse a donné le signal, et déjà le chef de musique prélude; il va falloir suivre, sur un chiffon de papier sans cesse tourmenté par le vent, une partie concertante criblée de renvois, hérissée de bémols et de bécarres, étourdissante d'arpèges compliqués, éblouissantes de triples croches; ces doigts engourdis et douloureux vont attaquer avec vigueur ou délicatesse (glorieux effets de la discipline) les trilles, les martelés et les apogiatures; cette poitrine oppressée par la brise, haletante des fatigues de la marche, va maîtriser son souffle et moduler quelque suave cantilène, ou quelque doux accompagnement.

Encore n'est-ce que demi-mal quand la pluie et la neige, le froid et la fatigue sont les seuls ennemis de notre musicien en uniforme ; mais quelquefois aussi c'est au milieu de la fusillade qu'il se trouve appelé à déployer son talent; et alors, si autour de lui les boulets et les obus tombent à contre-temps, l'inflexible discipline est là qui lui défend de perdre la mesure et de se troubler devant un trait difficile. Entre le canon qui gronde sa pédale obstinée, le tambour qui roule la basse continue, et les balles qui sifflent à l'aigu, le rôle de notre musicien est de faire entendre l'harmonie intermédiaire, afin que dans ce bizarre concert, les cris mêmes des blessés, ces erreurs de la partie vocale, se trouvent enveloppés d'accords, et utilisés au profit de l'effet général.

On voit aisément que dans la position d'un musicien de régiment il y a quelque chose d'étrange et d'exceptionnel ; mais je ne sache pas qu'aucun observateur en ait encore tiré

parti ; il est donc convenable de vous rappeler qu'entre l'art terrible de tuer les gens et celui de les émouvoir, l'artiste en uniforme a pris sa place à l'extrême limite, c'est-à-dire aussi loin de Mozart que d'Alexandre. En sa qualité de soldat, il souffle dans son instrument comme ses camarades du centre présentent les armes et font la charge en douze temps ; en sa qualité d'artiste, il est paresseux, insouciant et passablement infatué de son mérite ; comme soldat, il fait le désespoir de ses chefs par son indocilité, son indiscipline et sa mauvaise tenue sous les armes ; comme artiste, il trouve dans les nécessités du service trop d'excuses à l'irrégularité de son talent pour travailler d'une manière sérieuse à devenir véritablement musicien.

Peut-être encore se prendra-t-il de goûts belliqueux ; alors, sa force en matière d'escrime et sa position de non combattant en feront une sorte de parodie du célèbre Benvenuto Cellini ; mais enfin, quand les années

de service se seront écoulées pour lui dans la salle de police et dans la salle d'armes; quand il aura gagné quelques chevrons à remplacer des conscrits; en un mot, quand une dernière feuille de route et un congé en bonne forme l'auront rendu à la liberté de la vie civile, nous le retrouverons d'abord, avec ses allures militaires et son pantalon d'uniforme, dans les orchestres de barrière et dans les guinguettes nomades de la banlieue; puis, vieillissant, sur les tréteaux de Bobèche et de Paillasse, et enfin, usant son dernier souffle dans une mauvaise clarinette, à exploiter les oreilles et la pitié des passants.

Tel eût été probablement l'avenir réservé à mon héros si, par un hasard que son colonel n'avait certainement pas prévu, Julien Gérard ne s'était trouvé doué d'une organisation musicale à peu près complète, et ne s'était bientôt épris d'une véritable passion pour son art. Il avait tout à la fois le sentiment le plus sûr de la mesure, l'appréciation la plus

exquise de la justesse, l'intuition des accords et de leur enchaînement, et la faculté native de reconnaître la tonalité. A la vérité, ces qualités lui causèrent, pendant le cours de sa carrière musicale, plus de peines et de douleurs que de jouissance. Les musiques de régiment ne brillent pas toujours, en général, par la justesse et la précision, et à l'époque où Julien Gérard servait dans les armées françaises, on avait bien d'autres choses en tête que de réformer des abus d'harmonie.

Aussi je laisse à penser tout ce que le pauvre jeune homme, trop bien organisé pour son malheur, dût souffrir au milieu des intrépides routiniers qu'il avait pour camarades. En fait de musique, ceux-ci ne connaissaient guère que la *Mârseillaise* et deux ou trois airs impériaux en pas redoublé; encore faut-il leur rendre cette justice qu'ils les jouaient avec beaucoup plus de patriotisme que d'ensemble. Pour comble de malheur, il se trouva que le chef de musique du 8e léger avait la préten-

tion de composer des marches nouvelles et la cruauté de les faire répéter tous les jours aux artistes placés sous ses ordres, sans parvenir toutefois à les faire exécuter d'une façon à peu près intelligible, soit que la partition ne le fût pas, soit que le talent des exécutants ne pût s'élever à la hauteur de ces œuvres. Chacune de ces répétitions était, comme on peut bien le croire, un supplice horrible pour Julien Gérard. Les secondes clarinettes jouaient trop bas, la petite flûte jouait trop haut, les instruments en cuivre n'avaient jamais été d'accord, et la trompette surtout dépassait les limites connues de toute fausseté. Julien Gérard tressaillait alors malgré lui, et ses nerfs, incapables de supporter de pareils tiraillements, trahissaient toujours par une grimace terrible les souffrances qu'il éprouvait. Souvent même, emporté par la douleur, il se laissait aller à des mouvements de colère et d'impatience qui lui valurent plus d'un coup d'épée de la main de ses camarades.

Cependant il était incorrigible, et on se lassa de lui chercher querelle, avant que la raison ou l'habitude ne l'eussent endurci contre les fausses notes.

Mais si son organisation musicale était complète sous le rapport des perceptions, il faut avouer, pour être juste, que ses facultés mécaniques n'étaient pas portées à un si haut degré. Il jouait de tous les instruments, mais il n'était habile sur aucun, et ne possédait même pas cette adresse à escamoter la note, cet aplomb de mal faire qui tient lieu de talent au régiment, et ailleurs aussi. Bref, il jouait timidement, et semblait avoir peur de lui-même. Cependant, lorsque la chose musicale était en péril, notre homme devenait un héros et puisait dans la situation une force et une énergie incroyables. Dans ces moments d'hésitation où les concertants perdent à la fois le ton et la mesure, où chacun tire à soi quelque lambeau de mélodie, où les basses guettent au passage quelque transition harmonique,

où les parties intermédiaires s'arrêtent de désespoir, en s'évertuant à reconnaître dans les portées voisines quelque bienheureux signe de ralliement; dans ces cruels moments, dis-je, on entendit toujours Julien Gérard dominer de son souffle devenu puissant, le discordant *tutti* d'erreurs qui tourbillonnaient à son oreille, et rétablir l'ordre symphonique si vivement menacé. C'est ainsi qu'au milieu d'un escadron *ramené*, un soldat intrépide rappelle à lui ses camarades, les rassemble, les rallie, rassure les plus timides, excite les plus courageux; puis, quand il a rétabli la ligne de bataille, rentre lui-même dans les rangs et retourne à la charge avec ceux qu'ils a sauvés de la honte.

Pendant les premières années de sa carrière militaire, mon héros dut se contenter d'exploits purement symphoniques. Le régiment dont il faisait partie revenait d'Espagne et avait besoin de se refaire. En conséquence on ne l'employait plus, jusqu'à nouvel ordre,

qu'à un service de garnison. Julien Gérard utilisa ses loisirs en apprenant la composition, en lisant les partitions d'Haydn et de Mozart, et celles des opéras nouveaux de Lesueur et de Chérubini, heureux s'il se fût contenté de jouir en paix des chefs-d'œuvre de ces grands maîtres, si le démon de l'art ne l'eût poussé sur leurs traces et n'en eût fait un compositeur! Mais un jour, il se sentit au cerveau je ne sais quelle surexcitation nerveuse, l'horizon s'était agrandi à ses yeux, les objets s'étaient colorés pour lui de reflets roses et dorés; il lui semblait bon de vivre, et le bien-être inouï qu'il ressentait lui permettait de se livrer sans arrière-pensée à une sorte d'admiration naïve de son chétif individu. Pour la première fois, peut-être, Julien Gérard s'aimait et se laissait aller aux douces illusions de l'orgueil: personne au monde ne lui faisait plus envie; il laissait sans regret au colonel ses épaulettes d'or, au tambour-major sa taille herculéenne, aux moins habiles de

ses compagons leurs doigts hardis et leurs brillants tour de force, lui seul était puissant, lui seul était grand et fort, lui seul était habile, il venait d'enfanter un chef-d'œuvre.

Au moins demeura-t-il tout un jour dans cette heureuse croyance, et Dieu sait avec quel amour il fredonna sans relâche le motif favori du morceau qu'il méditait! avec quel soin il le nota, de peur qu'un caprice de mémoire ne lui fît perdre son trésor mélodique! Restait une question embarrassante, celle de savoir comment il taillerait ce diamant brut, comment il l'enchâsserait, comment il le produirait au monde. Que faire de cette délicieuse cantilène? La scandera-t-il à trois temps, à deux temps, à six huit? Sera-ce une valse, une marche, une polaca? Le bloc de marbre sera-t-il dieu, table ou cuvette? Question cent fois agitée, cent fois résolue, cent fois remise en discussion; question complexe et délicate, question terrible, qui fit passer à notre héros une journée bien pleine et une bien mauvaise

nuit. Hélas! le lendemain, Julien Gérard, complètement dégrisé, reconnut avec douleur que sa délicieuse cantilène n'était qu'une plate réminiscence et ne valait pas la peine qu'il avait prise de la noter au crayon.

Cependant ce premier échec ne découragea pas absolument notre compositeur; son premier essai fut suivi d'autres essais moins malheureux, et je ne vous étonnerai pas sans doute en disant qu'au bout de quelques mois d'études il avait déjà fourni à l'armée ses meilleures fanfares et ses pas redoublés les plus entraînants, enfin qu'il avait conquis le grade de chef de musique. Quelques valses habilement dédiées à ceux de ses supérieurs qui se piquaient d'être connaisseurs en matière musicale, avaient suffi pour le mettre en faveur, et le colonel lui-même, revenu de ses premières préventions, n'était pas insensible à la petite gloriole de posséder à la tête de son régiment le meilleur corps de musique de l'armée.

C'est qu'en effet, depuis qu'il était devenu

le chef de ses camarades, Julien Gérard avait opéré dans l'organisation du corps de notables améliorations. Une attention continuelle, une expérience de tous les jours, et plus encore un goût sûr et un tact exquis l'avaient bientôt mis à même de connaître et d'apprécier les ressources instrumentales dont il pouvait disposer. Quoique ces ressources fussent assez bornées, il parvenait, par une grande habileté de détails, à tirer un certain parti de son orchestre incomplet. Il faut dire aussi que le caractère âpre et mélancolique de ses compositions s'accommodait volontiers de ces moyens d'exécution, et que l'énergique simplicité de sa musique convenait merveilleusement aux timbres cuivrés et souvent un peu rauques des instruments militaires.

Or, en somme, les résultats étaient satisfaisants, et le colonel paraissait très glorieux d'avoir créé d'un mot un pareil artiste. Il semblait donc qu'une ère de bonheur et de prospérité s'ouvrît devant notre héros, désormais

connu et admiré. Il ne lui manquait plus qu'un libretto et un théâtre pour prendre place au rang des musiciens célèbres de l'époque, et, en attendant que la fortune lui envoyât l'occasion de devenir un grand homme, il se préparait par des études sérieuses et ardentes à profiter de cette occasion. Son esprit actif et pénétrant n'avait pas reculé devant les parties les plus arides de la science ni devant la dissection technique de l'art : la fugue la plus compliquée, le contre-point le plus sévère, n'étaient plus qu'un jeu d'enfant pour lui. En un mot, il possédait parfaitement ce qu'on appelle le métier, et dominait de toute sa hauteur les difficultés mystérieuses qui défendent aux profanes les abords de la science. Dès lors il pouvait, sans trop de présomption, demander au ciel ou à la terre quelque poème d'opéra. Vous verrez comment l'accomplissement de ce désir, bien excusable sans doute, entraîna bientôt la perte du jeune artiste.

UNE PRIMA-DONNA.

XV

La petite ville de Béfort, où le 8e léger tenait garnison, possédait une salle de spectacle assez enfumée et une collection fort curieuse de comédiens amateurs. Le receveur des contributions, le pharmacien de l'endroit, un ancien chef de ballets, et quelques autres

personnages non moins importants ne dédaignaient pas de gratifier leurs amis de la représentation des pièces les plus à la mode : les rôles de femmes étaient remplis par les dames les plus huppées de la ville, et la citadelle fournissait toujours un honnête contingent de jeunes premiers. On avait commencé par jouer des proverbes, puis on avait joué des vaudevilles, puis des opéras-comiques, et enfin, comme l'influence de l'Allemagne se faisait déjà sentir de ce côté de la France, on avait résolu de jouer quelque grand opéra de Mozart. A ceux qui blâmaient tant d'audace chez une troupe d'amateurs, Julien Gérard, qui remplissait les fonctions de chef d'orchestre, répondait par des arguments au moins spécieux. Les amateurs, disait-il, ne doutent de rien, et c'est déjà une garantie de succès; ajoutons que les amateurs ont moins besoin que les artistes d'études préalables et de répétitions, attendu qu'après vingt essais la chose musicale ne va pas mieux qu'après le quatrième;

quatre répétitions doivent donc suffire, et au-delà. Il y a donc économie de temps et de peines. C'est ainsi que Julien Gérard encourageait ses chanteurs et leur dissimulait les difficultés de l'entreprise, en attendant l'occasion de la réaliser.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter, une éclatante victoire vint mettre à l'ordre du jour les réjouissances de toute espèce, et les officiers du 8e léger durent se consoler en célébrant le triomphe de nos armes, de ne pas avoir pris part à la bataille. Les talents bourgeois et militaires se réunirent donc et se mirent à l'œuvre pour donner une représentation brillante de *Don Juan*, qu'on apprenait patiemment depuis trois mois. On rafraîchit les décorations nécessaires, on se mit en frais de costumes, on repassa les rôles avec ardeur, et chacun chercha à figurer convenablement dans cette solennité musicale. Grâce aux soins de Julien Gérard, la troupe chantante était devenue fort passable. Le person-

nage de Zerline et celui de dona Elvire devaient être remplis par de très jolies personnes, ce qui ne les empêchait pas d'être assez bonnes musiciennes; un certain major de cavalerie, joyeux garçon et grand croque-note de garnison, s'était chargé du rôle de Leporello. L'organiste de l'endroit devait représenter don Juan, et, à l'exception de don Octave, qui était peut-être un peu cassé pour servir de cavalier et de vengeur à la fière dona Anna, jamais troupe d'amateurs moins indignes de Mozart n'entreprit la noble tâche de mettre à la scène la terrible partition de don Juan. En somme, tout le monde était *musicien*, chacun était plein de bonne volonté, et le chef d'orchestre voyait arriver sans trop d'effroi le moment fatal.

Enfin ce moment était arrivé. La ville entière de Béfort, inquiète, émue comme à l'approche d'un grand événement, attendait l'heure du spectacle avec impatience. Les envieux et les malveillants (et Dieu sait s'il en

manque dans une ville de province pour tout ce qui met en évidence quelques personnes de la société!) employaient de leur mieux la journée qui leur restait en médisances et en fâcheuses prédictions. D'un autre côté, la faction amie se préparait au triomphe des siens, et affirmait, non sans quelque crainte mal déguisée, que tout était pour le mieux et que le succès ne serait pas douteux un seul instant. Tout à coup un bruit alarmant courut par la ville de porte en porte, de maison en maison, de café en café; l'hôtel de la mairie s'en émut, et la citadelle elle-même parut s'en ressentir.

Tout cela parce que dona Anna, ou pour mieux dire, la belle dame qui devait en remplir le personnage, se trouvait prise de l'enrouement le plus absolu et condamnée par tous les docteurs de Béfort à garder la chambre. La stupéfaction et le désappointement succédèrent dans tous les esprits à cette fièvre de curiosité qui agitait les commères et les merveilleux de Béfort. Quant aux personnes

les plus intéressées, je veux dire le reste de la troupe, acteurs, directeur, régisseur, souffleur et musiciens, chacun se plaignit à sa guise et querella le destin selon sa fantaisie. Elvire oubliait sa longanimité, sa douceur et sa patience inépuisable, pour frapper du pied en jetant un regard sur sa toilette inutile; Leporello jurait à faire trembler un régiment de dragons; don Octave soupirait sa déconvenue dans tous les tons et dans les modes les plus inouis; mais rien ne pouvait changer l'état des choses, ni rendre la voix à la prima donna. On n'avait pas, comme dans un théâtre monté, la triste, mais précieuse ressource d'une doublure; il fallait donc ajourner indéfiniment la représentation, attendre une autre victoire à célébrer, et, pour aviser au plus pressé, contremander les invitations. A cet effet, le régisseur du théâtre, jeune avocat de la plus belle espérance, rédigea en fort bons termes la désolante circulaire, et l'on chargea Julien Gérard de la faire imprimer au plus vite.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien celui-ci souffrait de ce fâcheux contre-temps. Si les acteurs et les musiciens de l'orchestre avaient perdu leur peine, Julien Gérard se trouvait, lui, avoir perdu la peine de tout le monde. Ce fut sans doute l'influence de ces tristes pensées qui conduisit le malheureux chef d'orchestre dans le premier café qu'il rencontra sur la route de l'imprimerie, et qui lui fit demander un bol de punch en manière de consolation. Les circulaires pouvaient bien attendre un peu, les mauvaises nouvelles parviennent toujours assez tôt. Julien Gérard s'établit donc dans un coin, alluma sa pipe avec mélancolie, et après avoir vidé un premier verre, appuya dans ses deux mains son front chargé de soucis. Bientôt un nuage de fumée s'épaissit entre lui et le monde des indifférents, et à l'abri de cette barrière vaporeuse, il se livra pendant un quart-d'heure aux plus sombres méditations.

En ce moment un grand bruit de chevaux,

de voitures et de postillons se fit entendre à la porte du café, qui n'était qu'une dépendance du principal hôtel de Béfort. Les habitués se mirent curieusement aux fenêtres, et Julien Gérard, trop heureux de rencontrer une distraction, fit comme tout le monde et s'avança sur le seuil pour voir ce dont il s'agissait. Deux élégantes calèches de voyage, surchargées de malles et de cartons, venaient d'entrer dans la cour avec ce fracas maçonique par lequel les postillons s'avertissent mutuellement que les guides sont bien et richement payés. Le maître et la maîtresse de l'hôtel s'étaient précipités aux portières et recevaient avec courtoisie deux dames, vêtues avec tout le confort imaginable, qui descendaient de la première voiture. L'autre calèche paraissait occupée par les femmes de chambre et complétait, au dire des curieux, un train digne d'une princesse ou de la femme d'un munitionnaire général. Lorsque les fumeurs et les buveurs de bière qui se tenaient dans le café purent distin-

guer les traits de ces deux dames, il y eut un murmure général de surprise et d'admiration bien flatteur pour celle qui en était l'objet.

A la vérité, l'une des étrangères n'était plus d'âge à exciter une telle émotion dans une troupe de désœuvrés; mais l'autre était si légère et si gracieuse dans ses habits de voyage, elle avait tant de vivacité dans le regard, tant de douceur dans la voix; ses traits fins et délicats se détachaient d'une façon si harmonieuse dans le nuage de gaze verte qui se jouait autour d'un élégant chapeau de paille; elle était si jolie, en un mot, que les curieux négligèrent un instant le billard et la partie de piquet, et que Julien Gérard oublia, en la regardant, sa déconvenue dramatique. Mais lorsque les deux voyageuses furent descendues de leur voiture, il y eut parmi les serviteurs empressés de l'hôtel un mouvement d'hésitation et de reflux qui ne pouvait échapper à Julien Gérard. L'hôte et l'hôtesse paraissaient embarrassés, les garçons les plus alertes de-

meuraient frappés de stupéfaction. On entendait un concert confus de mots allemands, français et anglais qui semblaient résonner dans le vide : c'était un feu croisé de questions qui retombaient sans réponses, de phrases qui ne pouvaient trouver un écho, de mots sans suite jetés au hasard, et qui eussent figuré fort convenablement dans un chœur d'ouvriers de la tour de Babel. Tout cela fut terminé par un éclat de rire de la jolie voyageuse au voile vert, laquelle paraissait prendre plaisir à l'étrangeté de sa position.

Le fait est que pas une seule de ses compagnes, non plus qu'elle-même, ne savait un seul mot de français ni d'allemand, et que, de leur côté, les habitants de l'hôtel ayant récemment renvoyé le seul garçon qui pût répondre dans leur langue aux voyayeurs anglais, se trouvaient dans l'impossibilité de communiquer avec les étrangers autrement que par signes. Enfin, la dame au voile vert voulut tenter une dernière épreuve, et demanda si

quelqu'un des assistants entendît l'italien. Personne ne répondait, et déjà les deux dames se dirigeaient avec découragement vers l'escalier que l'hôte leur désignait de son mieux, lorsque Julien Gérard, qui avait pris le temps d'éteindre sa pipe, s'avança vers le groupe interdit, et se présenta comme interprète. La belle dame accueillit ses services avec la plus gracieuse reconnaissance, et, par cet intermédiaire, donna ses ordres comme il lui plut.

Cependant Julien Gérard, tout fier d'être utile à une si charmante personne, oubliait les fatales circulaires dont il était chargé. Comment aurait-il pu y songer lorsque les paroles si douces de la jeune femme étaient toutes pour lui seul, et ses sourires tous pour lui seul, et ses regards toujours pour lui seul. Pas une volonté dont il ne fût l'interprète, pas un désir dont il ne fût le confident; c'était une continuelle communauté de sentiments et d'actions, d'idées et de paroles, semblable à celle qui existe entre l'âme et le corps. Gérard était

heureux de voir qu'on ne pouvait se passer de lui. Peu à peu la causerie était devenue plus animée, et après avoir fait le service de cavalier servant, Gérard en exerçait le privilége, en assistant aux préparatifs de séjour que faisaient les étrangères. Bref, il ne songeait pas plus à se retirer que s'il eût été le compagnon de voyage de ces aimables dames, lesquelles, à vrai dire, ne pensaient nullement à le renvoyer. Outre qu'il leur était utile comme interprète, Gérard causait bien et n'interrogeait qu'avec discrétion. Son uniforme laissait deviner un officier, et son langage dénotait un homme bien élevé.

On lui fit les questions d'usage sur la ville, sur les habitants, sur les moyens de distraction qu'on pourrait y employer. Le développement de ce dernier chapitre amenait tout naturellement notre musicien à raconter comme quoi tout le monde à Béfort allait être fort désappointé à l'occasion d'un enrouement intempestif et d'une représentation manquée.

Comme la dame au voile vert paraissait prendre grand intérêt à cette mésaventure, Gérard entra dans les détails les plus circonstanciés et les plus douloureux, dépeignit le désespoir des acteurs et des actrices, la désolation de toutes les mères de famille qui avaient préparé pour leurs filles les plus charmantes toilettes, le chagrin des autorités réduites, pour célébrer une victoire, au programme le plus mesquin; enfin il exprima ses propres regrets en se faisant connaître pour ce qu'il était et en déclinant ses qualités de chef de musique du régiment en garnison, et de chef d'orchestre du théâtre de la ville.

Julien Gérard avait tout dit, et songeait enfin à se retirer lorsque la dame au voile vert l'arrêta, et, après quelques paroles échangées en anglais avec sa compagne de voyage, lui dit avec simplicité que la ville de Béfort pouvait être tranquille; que les autorités pouvaient calmer leurs douleurs et les jeunes filles préparer leurs toilettes; que, pour lui, Julien

Gérard, et pour le remercier de sa complaisance, elle se chargerait du rôle de dona Anna, et ferait de son mieux. L'étonnement de notre chef de musique ne saurait se décrire : il chancela, balbutia, rougit, pâlit, et finit par s'écrier:

— Vous êtes donc un ange !

— Non, vraiment, dit la jeune dame ; mais je connais assez bien la partition de *Don Juan* pour espérer que mon rôle ne sera pas le plus mal rempli.

Et à ces mots, elle tira d'une de ses malles un volume magnifiquement relié, qu'elle présenta à Julien Gérard.

Si vous doutez de moi, dit-elle, faites-moi répéter à votre guise.

Gérard prit la partition; mais aussitôt, se courbant d'une façon toute chevaleresque devant la belle étrangère, il lui rendit le volume. C'est que, parmi les riches arabesques qui en décoraient la couverture, l'humble musicien de régiment venait de lire, imprimé en lettres d'or, un nom bien connu alors dans le monde

musical, celui de Carlina B***. A ce nom, que ceux de Sontag et de Malibran n'ont pu faire oublier, Gérard se sentit pénétré de respect ; une fois en sa vie il avait parlé à Napoléon sans éprouver la moindre émotion, mais le pauvre homme ne savait plus comment se conduire en présence de cette femme, qui était regardée comme la plus parfaite cantatrice et la plus glorieuse artiste de ce temps-là. Peut-être aussi le maestro tremblait-il devant la nouvelle responsabilité dont il allait se trouver chargé. Son orchestre serait-il assez docile, assez sûr de l'exécution? Les chanteurs sauraient-ils leurs rôles? Ne seraient-ils pas écrasés par la comparaison? Gérard faillit devenir fou de bonheur et d'inquiétude. Cependant, lorsqu'il fut un peu remis, il prit congé tant bien que mal de la célèbre voyageuse, et s'empressa d'apprendre au reste de la troupe qu'il avait trouvé une doublure pour remplir le rôle de dona Anna, car, suivant le désir de Carlina, il garda pour elle l'incognito.

A l'heure dite, chacun fut à son poste, et la représentation commença. Les premiers accords de l'introduction furent écoutés avec une attention un peu hostile chez quelques-uns, religieuse chez les autres ; mais bientôt la puissance de la musique domina tous les sentiments qui pouvaient distraire l'assemblée, et le génie de Mozart éclata de manière à faire oublier les exécutants. L'orchestre, habilement soutenu par son chef, animé par ce génie dont il reproduisait les accents, surmonta avec bonheur les difficultés de l'ouverture. Puis vint Leporello, qui recueillit sa part d'applaudissements ; mais lorsque dona Anna parut, furieuse, échevelée, et que la petite ville de Béfort retentit de ses cris de désespoir, les spectateurs frissonnèrent, Julien Gérard pâlit, et l'orchestre hésita un moment : bientôt cependant, comme un cheval généreux qui sent l'éperon, l'accompagnement se releva plus net, plus précis que jamais, et tous les exécutants, entraînés par l'admirable cantatrice, la

suivirent dans une région musicale dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

Il fallait que l'émotion fût bien grande, car personne ne s'aperçut que dona Anna chantait en italien, pendant que Leporello et don Juan parlaient allemand. Mais quand on fut revenu de la première surprise, nul ne songea à se plaindre de cette bizarrerie. On se demandait vainement quelle était cette cantatrice inconnue, cette actrice si belle, si passionnée. Dans l'orchestre, dans la salle, dans les coulisses, c'était un enthousiasme inouï, comme si ce peuple, moitié allemand moitié français, eût éprouvé tout à coup un accès de cette frénésie italienne qui envahit tout, comme les laves du Vésuve.

Quant à Julien Gérard, il essayait de reprendre son sang-froid et de dompter les battements de son cœur; mais ses yeux rencontraient trop souvent ceux de la cantatrice pour qu'il lui fût possible de redevenir maître de lui-même. Tant que dona Anna

fut en scène, le maestro ne fut jamais que l'instrument passif d'une volonté plus forte que la sienne ; il conduisait l'orchestre, mais il était lui-même entraîné par ces accents si énergiques et si puissants ; jamais Carlina n'avait rencontré un chef d'orchestre aussi docile, aussi habile à deviner ses intentions, à saisir ses caprices. Que dire maintenant du reste de la représentation ? Ce fut un enchantement continuel. Les dames jetaient leurs bouquets aux pieds de l'inconnue, les hommes s'y fussent volontiers jetés eux-mêmes. Enfin la pièce finit au milieu du plus grand enthousiasme, et chacun s'en alla bien décidé à savoir le véritable nom de cette mystérieuse dona Anna.

Mais, le lendemain, Carlina avait quitté la ville au grand désappointement de ses admirateurs les plus passionnés. Il ne restait plus d'elle à Béfort que la partition de *Don Juan*, dont elle faisait hommage à Julien Gérard, et un petit billet à l'adresse du

maestro, pour lui faire accepter ce souvenir et lui apprendre qu'elle s'était engagée pour deux ans au théâtre de Dresde.

Alors seulement Gérard reconnut qu'il aimait Carlina.

LA DÉSERTION.

XVI

Soumis à l'influence de ce sentiment qu'il ne connaissait pas encore, Gérard devait considérer le monde sous un aspect nouveau. Mais cette phase de la vie, si belle et si brillante pour quelques-uns, se présentait à lui avec des circonstances funestes, et ce qu'on appelle le

prisme de l'amour ne faisait rayonner à ses yeux que des teintes mélancoliques et sombres. C'est que les destinées de l'artiste s'avançaient, et que le dernier âge de son cœur était arrivé. Jamais, du reste, passion plus désintéressée n'avait fait battre le cœur d'un homme. Gérard aimait sans espoir et sans égoïsme; seul il connaissait le secret de son amour. C'était une sorte d'admiration mystique, un souvenir triste, un dévoûment absolu et muet. Chacune de ses pensées évoquait l'image gracieuse de Carlina; mais ce léger fantôme n'était plus la riante voyageuse au voile vert, ni la sublime dona Anna : c'était une pâle et douce figure que semblait animer un sourire de compassion.

Depuis le jour où il avait entrevu la brillante cantatrice, le chef de musique avait pris en singulière aversion le genre de vie auquel il était astreint par la discipline militaire. Son âme était à Dresde, son cœur était auprès de Carlina. Sa pensée la suivait partout, et cepen-

dant il lui fallait chaque jour retomber prosaïquement dans les nécessités du service, et quitter pour une ennuyeuse parade ou une répétition pénible les tristes et douces rêveries auxquelles il aimait à s'abandonner. La musique du régiment commençait à se ressentir des distractions de son chef. Peu à peu les anciennes habitudes reprenaient le dessus, l'exécution devenait molle et indécise, les instruments semblaient se désaccorder comme un vieux piano, et Julien Gérard ne disait rien; autour de lui la mesure manquait, et il restait impassible; le cuivre sonnait faux, et rien ne trahissait en lui la moindre émotion; les clarinettes escamotaient les notes, et Julien Gérard laissait faire : il se souciait bien, vraiment, de marches et de pas redoublés! à peine savait-il ce qu'on jouait à ses oreilles, à peine daignait-il donner le signal à ses subordonnés: la chose musicale allait comme elle pouvait, tant bien que mal, sans que personne s'en inquiétât le moins du monde.

Un changement si notable dans les habitudes et le caractère de Gérard ne pouvait pas échapper long-temps à la perspicacité de ses camarades. A le voir, toujours triste et morose, rechercher la solitude et le silence, les malins du régiment devinèrent tout de suite qu'il composait un opéra. Il faut bien vous avouer à la honte ou à la gloire de mon héros que la supposition de ces messieurs était juste. Je laisse à de plus habiles le soin d'expliquer comment, chez un grand nombre d'individus, la passion comprimée tend à s'échapper sous une forme artistique ou littéraire ; comment l'amour a inspiré quelques chefs-d'œuvre et une innombrable quantité de niaiseries ; comment les vers, la prose, la statuaire, la peinture, la musique, sont autant d'éruptions de l'intelligence humaine causées par une passion comprimée. Toujours est-il vrai que Gérard avait subi, comme tant d'autres, cette fatale influence ; comme tant d'autres, il faisait son chef-d'œuvre faute de pouvoir mieux

employer son temps. Je m'en rapporte à l'imagination de tous les amoureux pour le soin de fixer la dose de mélancolie, de grâce, d'énergie, de passion, qui dut entrer dans la composition de cet opéra. Je ne l'ai jamais entendu : mais vous verrez plus tard ce que pouvait être la musique de Gérard, en la jugeant d'après le seul morceau qui nous en reste, et en procédant, suivant un usage fort respectable, par induction du connu à l'inconnu.

Chargé du double fardeau d'un opéra inédit et d'une passion secrète, Gérard pâlissait et maigrissait à vue d'œil ; et déjà ceux de ses camarades qui lui portaient intérêt s'inquiétaient de sa santé, lorsque tout à coup les couleurs reparurent sur ses joues et la gaîté dans ses yeux. Ce ne fut qu'un éclair ; mais quelle maladie invétérée n'aurait pas cédé un instant au bonheur qui arrivait à notre héros? Il avait osé écrire à Carlina, et elle venait de lui répondre. Il avait réclamé son avis

sur quelques fragments de son opéra, et elle les trouvait bien. Il demandait humblement la permission de lui dédier son œuvre, et non-seulement elle acceptait, mais elle voulait la faire jouer à Dresde et y chanter le principal rôle. Gérard se sentit renaître ; il se mit à travailler avec une ardeur inouïe, et ne négligea pas, comme on le pense bien, de continuer sa correspondance ; Carlina était toujours bonne et aimable, Gérard plus épris que jamais, et ce bonheur épistolaire dura deux mois.

Mais, au bout de ce temps, les choses changèrent de face. La guerre continentale, un moment interrompue, venait d'éclater avec plus de fureur que jamais, et le ministre, peu soucieux de déranger l'existence artistique du pauvre Gérard, envoyait en campagne le régiment dont il faisait partie. Un beau matin, tout le monde se mit en route, avec armes, bagage et musique, aux cris de : Vive l'empereur! et au bruit du canon des forts. Le 8e

léger était embrigadé dans l'avant-garde de cette grande armée qui devait aller jusqu'à Moscou et s'y briser. Mais dans le moment du départ, le soldat ne prévoit jamais que des chances favorables, et croit sentir dans sa giberne le poids du fameux bâton de maréchal. Gérard fut seul peut-être à regretter la vie paisible de garnison, le seul qui ne fit pas, en quittant Béfort, quelque rêve ambitieux de gloire et d'épaulettes. Décidément c'était un mauvais soldat. Il ne prévit qu'une chose, c'est que les marches et contre-marches sont très fatigantes, et qu'une fois en campagne il lui serait bien difficile de terminer son opéra, et impossible de continuer sa correspondance avec Carlina. Toutefois, au milieu de ces fâcheuses considérations, une douce pensée soutenait son courage : il espérait que, l'armée française allant en Allemagne, les hasards de la guerre pourraient le pousser jusqu'à Dresde.

Il serait inutile de suivre pas à pas la for-

tune de notre héros pendant le cours de cette campagne. Comme il ne professait aucun enthousiasme pour le métier de soldat, on conçoit que les peines de la guerre n'avaient pour lui aucune compensation. Il n'est pas gai, après tout, de faire quatre ou cinq cents lieues à travers les balles et les obus, avec une clarinette à la main. Le soldat du centre court les mêmes dangers, il est vrai; souvent même, livré en pâture aux batteries dévorantes, sacrifié, comme un rempart de chair et d'os, pour amortir l'effet d'une charge de cavalerie, placé comme un plastron entre les coups de l'ennemi et le cœur de l'armée, il se dévoue passivement à la mort et l'attend sans espoir de salut; mais au moins est-il armé d'un fusil, au moins peut-il, en tombant, se venger par un dernier coup de feu; ou, si la balle du mourant se perd inutile, rien ne lui défend cette pensée, peu chrétienne sans doute, mais assez naturelle, qu'avant d'avoir été *descendu* lui-même il en a *descendu* bien d'autres.

Quant au musicien, s'il n'est pas considéré absolument comme chair à canon, son rôle n'en est pas moins passif que celui de ces victimes de l'art stratégique, et sa seule arme, son seul instrument de vengeance est une mauvaise épée sur laquelle on ne peut même pas s'appuyer pour mourir. Le plus brave refusera peut-être d'aller se faire tuer à la bouche d'un canon s'il n'a pas quelque crosse de fusil, quelque poignée de sabre à serrer dans sa main au moment de son agonie; mais confiez une arme au premier venu, il y a dix contre un à parier que vous en ferez un héros. On pardonnera donc à Julien Gérard de n'avoir illustré sa carrière par aucun exploit militaire.

Une seule fois, pourtant, il lui arriva de ramasser le fusil d'un soldat blessé et de casser la tête à un pauvre diable de lancier prussien; mais, bien qu'il se soit reproché depuis cet acte belliqueux, je vous dirai, pour l'en justifier, qu'il faut écarter de lui tout soupçon de prémédi-

tation et admettre en sa faveur un grand nombre de circonstances atténuantes. C'était vers la fin d'une marche longue et pénible ; le régiment étant un peu en désordre, les voitures et les bagages, faiblement escortés, gravissaient lentement un chemin défoncé par l'artillerie. Gérard était resté en arrière avec quelques traînards, et fumait tranquillement sa pipe en songeant à Carlina. Tout à coup, un cliquetis d'armes et un grand bruit de chevaux se font entendre : deux ou trois fantassins roulent sur le pavé, le reste se jette dans une sorte de ravin qui bordait l'un des côtés de la route, et Julien Gérard se range à l'abri d'une charrette pour laisser passer l'orage de coups de lances qui tourbillonnait autour de lui. Bien lui prit d'être prudent : il y avait là sur la route une trentaine de fourrageurs, courant d'une voiture à l'autre, galopant à fond de train sur les fantassins isolés et surpris, coupant à coups de sabre les traits des chevaux et pillant tout ce qu'ils croyaient pouvoir empor-

ter. Pendant que les vivandières criaient, que les charretiers demandaient grâce en esquivant de leur mieux les coups de hampe; pendant que deux ou trois grognards faisaient le coup de fusil en attendant du renfort, Gérard restait impassible près de sa charrette. Tant qu'on voulut bien s'occuper des autres voitures, il n'eut pas une pensée hostile, pas une idée de meurtre. Mais bientôt, après avoir ravagé toute la ligne du convoi, la troupe des fourrageurs se rapprocha de Gérard, et, malgré le danger qu'il pouvait y avoir à conserver son poste, celui-ci ne voulut pas l'abandonner. N'avez-vous pas déjà deviné que parmi les bagages entassés dans cette charrette se trouvait la malle de l'artiste avec la partition de son opéra et les lettres de sa bien-aimée? En défendant un pareil trésor, Gérard défendait plus que sa vie; je n'hésite donc point à regarder comme légitime le meurtre qu'il commit en cette occasion; d'ailleurs, la fatalité le poussait; un fusil tout chargé gisait à ses pieds; il

n'eut que la peine de le prendre et de l'armer. Les cavaliers prussiens avaient mis pied à terre pour fouiller à leur aise dans les malles; l'un d'eux, pour son malheur, s'approcha de Julien Gérard; celui-ci abaissa d'une certaine façon le canon de son fusil, posa le doigt sur la gachette, et le coup partit.

Au même instant, une grêle de balles siffla aux oreilles de notre héros, et une épaisse fumée l'environna. Quand il put distinguer quelque chose, les lanciers étaient bien loin dans la plaine, un peloton de voltigeurs du régiment se reformait sur la route, et quatre ou cinq chevaux prussiens mangeaient tranquillement la paille qui s'échappait des voitures, en attendant qu'on les fît prisonniers de guerre.

Ce bel exploit ne mit pas Gérard en goût d'aventures militaires, mais ne laissa pas que de lui faire honneur auprès de ses chefs. D'ailleurs le sang-froid avec lequel il remplissait ses fonctions de musicien dans les circonstances es plus périlleuses, le mépris de la vie, l'ab-

négation qu'il montrait en toute occasion, lui avaient donné une haute réputation de courage passif, et lui avaient gagné l'estime de son colonel. L'heure approchait où cette estime allait s'évanouir, où Julien Gérard, jusque-là vainqueur de sa mauvaise fortune, allait enfin lui céder. En effet, au grand scandale du régiment, au grand étonnement de tous ceux qui connaissaient Julien Gérard, on répandit un beau matin les bruits les plus injurieux sur le compte de notre héros. Ce ne fut d'abord qu'un murmure de médisance, un doute calomnieux, un soupçon plus ou moins malveillant; mais peu à peu ce murmure devint une clameur, ce doute une certitude, ce soupçon une accusation en forme. Julien Gérard, dit-on, venait de passer à l'ennemi avec armes et bagages.

Que répondre à une telle imputation? Pour moi, historien fidèle, ce n'est pas une douleur médiocre que d'être réduit à l'aveu du crime de Gérard. J'aimerais bien mieux, sans doute,

chercher un dénoûment glorieux à ses aventures dans une échauffourée comme celle dont je viens de parler ; mais c'est désormais l'histoire d'un déserteur que je dois vous achever.

Oui, Gérard avait déserté : ses effets, ses papiers, sa musique ne se retrouvaient plus; il fallait bien se rendre à l'évidence et convenir que la disparition de ces objets condamnait leur propriétaire absent. On fit bien quelques recherches, pour la forme, mais au bout de quelques jours le chef de musique était remplacé. Or, au régiment, et en campagne, on vit trop vite, et les émotions se succèdent trop rapidement pour que le souvenir d'un épisode entre tant d'autres puisse durer long-temps. Julien Gérard fut donc bien vite oublié, excepté par la justice militaire, qui ne perd jamais de vue ses vengeances légales, et qui, pour être patiente quand elle ne peut pas faire mieux, ne s'en montre pas moins expéditive dans l'occasion.

Quel motif si impérieux avait pu jeter Julien

Gérard à travers les champs ennemis, loin de ce drapeau qui est encore la patrie? Comment avait-il été amené à forfaire à l'honneur? Comment avait-il oublié son devoir de Français et de clarinette, et bravé la peine terrible qui attend le transfuge? C'est qu'il n'y avait plus pour lui ni drapeau ni patrie, et que son âme était absorbée par un sentiment plus fort que le soin de son honneur. L'honneur militaire avait toujours été pour Gérard un mot vide de sens : il voulait être artiste et rien de plus; la gloire de son nom ne le touchait pas le moins du monde sous le point de vue guerrier, et pourvu que Carlina, la belle cantatrice, voulût bien se laisser aimer de lui, pourvu qu'elle chantât la musique qu'il avait composée à son intention, pourvu que son opéra fût joué et applaudi, pourvu qu'on le considérât un jour comme un digne élève de Mozart et d'Haydn, il se souciait fort peu de l'opinion de son colonel et de passer pour un traître aux yeux du ministre de la guerre. Il avait déserté sans

honte comme sans peur, au moment où l'armée s'était assez approchée de Dresde pour que le pouvoir d'attraction renfermé dans cette ville agît comme un aimant sur l'organisme du musicien et de l'amoureux. Carlina était là, qui l'appelait de toute la puissance de ses charmes, et sans plus d'hésitation il se décida à la rejoindre et à lui porter sa partition, qu'elle connaissait déjà en partie et qu'elle lui promettait toujours de faire jouer.

Gérard partit donc un soir pour Dresde avec son précieux opéra et sans prendre d'autres précautions que celle de changer son uniforme contre un costume de paysan. Il avait environ dix lieues à faire et ce furent dix lieues d'espérances platoniques et d'extases musicales. L'air était pur et frais, la campagne belle et souriante, la route était facile et conduisait au bonheur. Gérard parcourut ces dix lieues sans regretter un seul instant le bivouac français, sans songer aux dangers que pouvait cacher la tranquillité de la nuit, sans penser à autre

chose qu'à son opéra et à son amour. A la pointe du jour il était aux portes de Dresde, lorsqu'un vigoureux *wer da* lancé à travers les brouillards du matin par quelque grenadier saxon, vint rappeler notre héros aux réalités de la vie positive, et le forcer à réfléchir sur sa position. Dresde était là, sous ses yeux, et pourtant il ne pouvait en approcher sans répondre préalablement à cette impérieuse interrogation du *qui vive*, ou sans se résigner à recevoir deux onces de plomb dans la tête.

Encore ne fallait-il pas perdre le temps en délibérations, car un second *wer da*, accompagné d'un petit craquement sec et menaçant, vint lui apprendre que le grenadier tenait beaucoup à obtenir une réponse, et qu'il avait armé la batterie de son fusil. Gérard ouvrait déjà la bouche pour avouer sa qualité de déserteur et se mettre à la disposition de l'ennemi, lorsqu'une voix vibrante, partie d'auprès de lui, prononça quelques paroles sacramentelles, dont le premier effet fut d'apaiser subitement

la curiosité fâcheuse du factionnaire. Gérard se retourna pour remercier le protecteur officieux qui avait si bien répondu pour lui et se rapprocha de ce personnage. C'était un jeune homme de petite taille, de figure douce et maladive, qui tenait sous le bras un rouleau de musique, et à la main une boite à violon. Gérard se sentit rassuré en songeant aux liens de confraternité qui devaient exister entre lui et cet inconnu. Ce dernier se chargea d'entamer la conversation.

—Les portes sont encore fermées, dit-il, et nous n'entrerons pas avant une heure.

— Tant pis! dit Gérard, car la matinée est humide et le brouillard malsain : voulez-vous fumer une pipe comme préservatif?

— Volontiers, reprit l'autre, quoique le remède ne vaille guère mieux que le mal.

— Je ne sais pas trop s'il me sied de vous plaindre; cependant, peut-on vous demander ce qui vous oblige à humer l'air froid du matin!

— Bah! il faut bien se divertir un peu.

J'ai obtenu du gouvernement militaire un laissez-passer pour Radeberg, un petit bourg à trois lieues d'ici, où j'avais une cousine à marier et à faire danser. On a bu, on a valsé, comme si les Français étaient à cent lieues, et me voilà de retour avec une seule corde à mon violon.

— Je vous en fais mon compliment, dit Gérard; cela prouve que la fête était joyeuse : maintenant, permettez-moi de répondre à votre confidence par une autre et de réclamer de vous, en votre qualité d'artiste, un service signalé; je suis musicien comme vous et je n'ai pas de laissez-passer. Vous m'avez déjà sauvé du coup de fusil de cet enragé factionnaire; il faut que vous me sauviez maintenant des rondes et des patrouilles.

Et alors, sur les bienvaillantes paroles du musicien allemand, Gérard lui conta l'histoire de sa désertion, sans lui rien cacher des motifs qui l'avaient jeté dans cette voie périlleuse; il lui parla de ses projets, de ses es-

pérances, de ses travaux, de ses œuvres, et enfin au bout d'une heure les deux artistes s'entendaient si bien que le Français consultait l'Allemand sur le mérite de sa partition et que celui-ci en feuilletait les pages en connaisseur et souvent en admirateur étonné. Bref, lorsque l'heure de l'ouverture des portes eut sonné, ce ne fut pas l'Allemand qui parla le premier de pénétrer dans la ville. Quelques heures après, Gérard était aux pieds de Carlina, dont son nouvel ami lui avait sans peine indiqué la demeure.

Carlina reçut son adorateur en femme que n'étonne aucune aventure bizarre; elle trouva tout simple que Gérard eût joué sa tête contre le plaisir de la voir et payé de son honneur la gloire de faire représenter un opéra. D'ailleurs elle n'était pas habituée à réfléchir long-temps sur les positions difficiles, en sorte qu'elle ne songea qu'à faire recevoir l'opéra de son protégé, sans s'inquiéter autrement des suites. Au bout de quelques mois

de démarches et de sollicitations, le directeur du théâtre cédait à ce qu'il appelait le caprice de sa prima donna, et mettait en répétition l'œuvre de Julien Gérard. Mais le destin n'avait favorisé le pauvre sergent de musique pendant ce peu de temps que pour le frapper d'une manière plus terrible au moment du triomphe. Le jour même de la répétition générale, la grande voix du canon vint troubler les acteurs dans leurs études et l'auteur dans sa joie. Que dire maintenant pour reculer le dénoûment fatal de cette histoire? Faut-il décrire les opérations du siège, peindre l'inquiétude des habitants, la frayeur de Carlina, l'insouciance de Julien? Ce sont là des épisodes auxquels vous ne voudriez peut-être pas vous arrêter. Vous savez comment Dresde fut pris. Quant à Julien, trahi par les affiches du théâtre, il fut bientôt retrouvé par ses compatriotes.

Hélas! on en agit avec ce pauvre musicien

comme avec un véritable soldat : on lui fit l'honneur d'assembler, tout exprès pour lui, un conseil de guerre; le capitaine rapporteur groupa contre lui, dans son réquisitoire, toute sorte de circonstances aggravantes, et malgré le talent oratoire que déploya, pour la défense, un avocat nommé d'office, Julien Gérard fut condamné à mort.

Le docteur fit une pause de quelques minutes; Emilie était émue; mais Jacques Patru, quoiqu'ayant montré quelque intérêt pour les infortunes du sergent de musique, restait assez froid à ce dénouement, lorsque le docteur reprit :

— Et maintenant, mon cher Jacques, si vous me demandez pourquoi toute cette histoire, et comment elle a trait à ce que je vous disais tantôt, que souvent le génie meurt inconnu; je me bornerai à vous répondre que le jeune homme maladif, qui avait applaudi à la partition de Julien Gérard, avait nom Maria Waber. Le croyez-vous juge compétent?

— Mais enfin ne reste-t-il rien de cet admirable ouvrage, dit Jacques Patru en souriant avec ironie?

— Attendez donc la fin de mon histoire, répondit le docteur. Le colonel, qui avait réellement de l'affection pour la créature qu'il croyait avoir formée, profita de sa toute puissance pour sauver à sa manière Julien Gérard. Le sergent de musique fut amené sur le lieu de l'exécution : on lui banda les yeux, on le fit mettre un genou en terre à vingt pas d'un peloton de fusiliers, et le peloton le tira. Julien Gérard tomba la face contre terre. Une heure environ après l'exécution, un de ses amis du régiment vint le relever. Les balles avaient été retirées des cartouches, le corps de Julien était sain et sauf; mais malheureusement son esprit avait été frappé; il était devenu fou, il l'est encore, il le sera toujours. Sa folie est bien douce du reste : il se croit dans le ciel; il entend les concerts des anges; il prétend qu'il est un des exécutants dans

les symphonies que compose sainte Cécile.

Que voulez-vous, madame, ajouta le docteur en se tournant vers Emilie, Carlina ne vous ressemblait pas ! Elle n'éprouva que de l'horreur pour l'état où elle avait mis cet homme si dévoué à son amour et à son art, et bientôt elle l'abandonna à jamais.

Telle fut la fin de ce long récit que le narrateur ne fit suivre d'aucune réflexion, et qui cette fois ne fut point l'objet de remarques ironiques.

Puis, après quelques instants de silence, le docteur prenait congé des deux amants, et disait à Jacques Patru en serrant la main d'Emilie encore toute attendrie :

— Aimez bien cette femme là, vous lui devez tout, la raison, le génie, le bonheur.

LES DANGERS DE LA MUSIQUE.

LES DANGERS DE LA MUSIQUE.

On célébrait la fête du Baïram, à Bagdad : la voix des muezzins retentissait sur toutes les places publiques, et les minarets, comme des flèches de fer, élevaient dans les airs leurs aiguilles étincelantes. La ville entière était illuminée, et des myriades de lumières, serpen-

tant en guirlandes sur le fond azuré du ciel, donnaient à la cité bénie un aspect magique. Seulement tout restait calme et silencieux : les fêtes des Musulmans ne sont pas, comme les nôtres, empreintes de ce caractère remuant qui distingue les peuples de l'Occident, et avant tous le peuple français. En Orient, on adore Dieu gravement, solennellement, sans mélange d'affectation extérieure et de distractions mondaines, et l'on croirait risquer le salut de son âme, si l'on consumait en plaisirs un des grands jours consacrés au culte, aux ablutions, aux prières et aux expiations.

Le kalife Haroun-al-Raschid, le plus grand des kalifes, si l'on en croit la tradition des *Mille et une Nuits*, sortit avec son visir Giaffar pour voir par lui-même ce qui se passait dans la ville et aux environs, et s'assurer que tous les Musulmans suivaient exactement la loi du prophète et observaient fidèlement les pratiques prescrites par le Koran. D'ailleurs ces sortes de promenades mystérieuses étaient

assez de son goût. Quoique bon musulman (et assurément personne ne se fût permis d'en douter), il ne détestait pas les aventures, et aimait à se mêler incognito à la vie privée de ses sujets. Aussi quel parti les conteurs orientaux n'ont-ils pas tiré de cette disposition d'esprit remuante et curieuse? Tantôt le kalife redresse un tort, punit un crime, découvre un grand talent jusque-là enfoui dans l'obscurité; tantôt il rencontre un portefaix qui lui donne des leçons de morale, ou fait rendre gorge à un injuste cadi. Et quelles histoires on lui raconte! de jeunes princes, beaux comme le jour, devenus tout d'un coup borgnes pour avoir déplu à quelque mauvais génie; trois sœurs transformées en chiennes noires; des poissons enchantés, et des statues parlantes, et des femmes muettes. Heureux kalife qui n'a qu'à se promener pour rencontrer un miracle; heureux ce beau climat d'Orient, où la réalité est si merveilleuse, qu'on est obligé d'imaginer d'incommen-

surables merveilles pour surpasser la réalité !

Dans ces excursions quotidiennes, Giaffar était le compagnon fidèle du kalife. Ce Giaffar est le type du dévouement absolu et de l'obéissance passive, comme le kalife est le type de la grandeur et de la magnificence. Les aventures plaisent peu à Giaffar ; il aime au contraire le repos, la paresse, la fumée du narguilé et la sieste après le repas : mais il est grand visir, et suivre le kalife à tout moment, en tout lieu, détourner les orages qui menacent sa tête, subir les reproches et laisser à son maître tous les éloges et tous les plaisirs, ce sont là les devoirs de sa charge, et Giaffar n'oserait y manquer. Dans cette association du maître et du serviteur, celui-là représente l'action et celui-ci la passivité. A l'un les génuflexions, les actions de grâce, les festins splendides ; à l'autre les vociférations, les dangers de toutes sortes, et s'il y a lieu les coups de bâtons. Nous devons le dire à la gloire de Giaffar, jamais visir ne joua mieux

son rôle ; jamais dans l'histoire on ne l'entend se plaindre, ni regretter son gîte, ni invoquer Mahomet et le prier de changer l'esprit aventurier de son maître. S'il se permet de donner quelques conseils au kalife, c'est avec la plus grande discrétion, et sans jamais laisser paraître l'intérêt personnel ; modèle d'abnégation, de bonhomie, de fidélité, véritable musulman des beaux jours, sacrifiant tout à son maître, même le soin de sa conservation qui pourtant lui est bien cher ; admirable et digne bourgeois de Bagdad, s'il n'eût été grand visir !

Ce jour-là le kalife et son digne ministre s'avancèrent assez loin dans la campagne, prêtant l'oreille au moindre bruit, et se garant avec grand soin des patrouilles qui passaient de temps en temps et auraient pu les embarrasser par leurs questions. Ils portaient un costume modeste, à peu près semblable à celui des marchands, et rien en eux ne décélait l'oubli d'une haute position, si ce n'est

l'air de grandeur du kalife qui ne l'abandonnait jamais, et l'air embarrassé et craintif du visir traînant avec précaution ses babouches l'une après l'autre, et tâchant de découvrir dans l'ombre quelque embûche tendue à sa crédulité native. Le kalife marchait le premier, et Giaffar le suivait par derrière, récapitulant en son esprit les diverses aventures où il avait joué un rôle et tous les dangers qu'il avait déjà traversés; au lieu de courir la campagne comme un porteur d'eau, ou un vendeur d'amulettes, hélas! il eût été si heureux de rester dans son palais à fumer tranquillement dans une pipe d'ambre et à contempler silencieusement, en vrai Musulman, les blanches épaules de ses circassiennes parfumées : vains regrets! soupirs stériles! Marche, mon pauvre Giaffar, et subis les nécessités de ta position. Marche, grand visir; le kalife l'ordonne et ta tête garantit ton obéissance; ne pense plus à ton palais, à tes sorbets à l'orange, à tes beaux tchiboucks incrustés d'or et de pier-

reries, à tes moelleux coussins où tu te plais tant à dormir, à tes bayadères aux yeux bleus. Le kalife est ingambe, actif et curieux, marche! tu n'as pas le droit d'être paresseux, insouciant et infirme, marche! et ne te plains pas si les ronces des chemins déchirent tes babouches et ensanglantent tes pieds. Tu ne te nommes pas Giaffar, tu es le grand visir! marche! marche! Et Giaffar marchait. Plus d'une fois pourtant les caprices du kalife les avaient entraînés tous deux dans des positions équivoques; plus d'une fois Giaffar avait vu un kandjar menaçant levé sur sa poitrine; plus d'une fois même un bâton lui avait frotté les épaules; mais qu'importe! Le kalife alors riait aux larmes, et le visir meurtri riait aussi en grimaçant, quoique ses épaules eussent payé les délits de son maître. Quand le kalife riait, le visir devait rire : Giaffar riait.

La brume commençait à tomber; les étoiles du ciel envoyaient seules à la terre leur douce clarté, et le silence menaçant du soir aug-

mentait la mélancolie toute matérielle du visir ; il avait peur en dedans, quoiqu'en dehors, pour complaire au kalife, il parût le plus intrépide des hommes.

— Eh bien! Giaffar, dit le kalife, il me semble que la soirée ne se présente pas sous de bons auspices. Voilà déjà une grande heure que nous marchons, et nous ne voyons, nous n'entendons rien qui nous promette une de ces piquantes aventures qui manquent rarement de nous arriver dans nos promenades nocturnes.

— S'il plaît à mon seigneur et maître d'écouter l'avis de son indigne esclave, dit Giaffar, nous rentrerons au palais. Il n'est pas permis de douter que tous les Musulmans ne soient occupés en ce moment à des pratiques pieuses, et il serait plus dangereux peut-être de troubler leurs dévotions que leurs plaisirs. Je frémis quand je pense que le yatagan d'un esclave peut, égaré par notre incognito, per-

cer le cœur du kalife sublime, qui est l'ombre de Dieu sur la terre.

— As-tu peur? dit le kalife.

— Peur? objecta timidement le visir, et de quoi aurais-je peur? Qu'importe la vie d'un misérable comme moi! Mais permettez-moi de trembler pour vous, ô kalife, permettez-moi de veiller à la conservation de vos jours précieux. Songez que votre mort plongerait dans le deuil toute cette belle ville de Bagdad, que votre présence vivifie et illumine : rentrons au palais, monseigneur, la soirée est fraîche, l'esprit des eaux sème dans les airs ses émanations malsaines; rentrons au palais, et sanctifions par la prière la fin de cette journée consacrée à Dieu.

Au moment où Giaffar finissait sa phrase, un bruit étrange et mystérieux traversa l'espace, et arriva en même temps aux oreilles du kalife et de son visir : celui-ci laissa échapper un gémissement de frayeur.

— Qu'est-ce cela! dit le kalife, et pourquoi

trembles-tu, Giaffar? Ne sais-tu pas que je suis le protégé du ciel, et que les enchantements ne prévalent pas contre moi?

— Noble kalife, dit Giaffar en croisant les deux mains sur son turban en signe d'adoration, suivez le conseil de votre serviteur, rentrez au palais; je crains pour vous quelque événement fâcheux, et mon esprit se trouble comme averti par un pressentiment prophétique. Rentrons au palais; croyez-moi.

Le kalife s'amusait fort des frayeurs mal dissimulées de son visir, et c'était pour lui une raison de plus de poursuivre sa route. D'ailleurs, le bruit qu'il venait d'entendre piquait sa curiosité. Après quelques instants de silence, il reprit ainsi, non sans une secrète intention d'ironie:

— Je sais que ton courage est à toute épreuve, ô mon grand visir, et que si tu trembles, c'est pour moi seul. Mais ne me suis-je pas toujours tiré avec honneur des plus mau-

vais pas ? Ma sacrée personne n'a-t-elle pas toujours été respectée ? Il est vrai que la tienne, mon pauvre Giaffar, n'est pas aussi en sûreté; mais, en récompense de tes services, ne t'ai-je pas donné toute ma confiance, et à cette heure où personne ne nous écoute, j'oserai même dire mon amitié ? N'es-tu pas le confident de mes pensées les plus secrètes, le distributeur de mes grâces, l'exécuteur de mes volontés, le compagnon de tous mes plaisirs ? Ton nom ne se place-t-il pas sans cesse à côté du mien ? Quand mes sujets me nomment, dans leurs épanchements, leur bon et digne maître, leur kalife vénéré et immortel, en est-il un d'eux qui t'oublie, toi le premier et le plus grand des visirs ? Et si la postérité me décerne des couronnes, si on me dresse un monument après ma mort comme au saint prophète, nul doute que sur le piédestal on n'inscrive les sept glorieuses lettres de ton nom : Giaffar.

Le visir s'inclina de nouveau, et de nouveau porta les deux mains à son turban. Sa

figure était épanouie, son cœur gonflé d'orgueil.

— Ma vie est à vous, répondit-il sans hésiter, ne suis-je pas votre élève, le rayon de votre prunelle, le souffle de votre poitrine? Ne suis-je pas entre vos mains comme la flèche entre les mains du tireur d'arc, comme l'encens dans la cassolette du derviche, comme la pièce de monnaie dans la sébille du fakir : Allah est grand, Mahomet est son prophète, et le kalife Haroun-al-Raschid, que tous les poètes chantent, que tous les peuples invoquent à genoux, le plus grand, le plus sublime, le plus généreux, le plus resplendissant des enfants du prophète.

— Assez, assez, dit le kalife en riant; tu abuses de la richesse proverbiale de notre belle langue, et te répands en comparaisons comme un fleuve qui déborde; contiens-toi, visir, suis-moi et tais-toi.

Le kalife Haroun-al-Raschid, ainsi qu'on l'a représenté, et ainsi que ses paroles même

le prouvent, était un homme de bon sens, bien qu'il fût parfois un peu par trop esclave de ses caprices. Il aimait la flatterie, mais modérément, souffrait volontiers qu'on baisât la poussière de ses pieds, et qu'on le comparât au soleil, mais rien de plus. De temps en temps il devenait bon homme, simple, familier presque; et pourvu que Giaffar s'exposât dans l'occasion en son lieu et place aux coups de poignard et à la bastonnade, il lui faisait volontiers grâce de ses comparaisons et de ses flatteries hyperboliques.

Les deux illustres aventuriers continuèrent à marcher en silence; de temps en temps le vent qui murmurait à travers le feuillage des lauriers-roses en fleurs causait à Giaffar de nouvelles frayeurs. Le même bruit qui avait déjà frappé leurs oreilles se fit entendre de nouveau, mais plus distinct cette fois : c'était comme le son affaibli d'un harmonica, ou le dernier soupir d'une lyre détendue.

Le kalife s'arrêta pour juger de la direction

d'où partait ce bruit mystérieux, et interrogea avec anxiété la vibration des couches atmosphériques; puis étendant le bras à gauche vers un petit bois d'oliviers qui projetait son ombre sur la plaine :

— C'est par-là, dit-il, avançons.

Arrivés à la lisière du petit bois, ils entendirent de nouveau le son qui leur servait de guide; puis peu à peu le bruit, d'abord incertain et confus, se détacha plus nettement dans le silence de la nuit. Le kalife distingua d'abord une gamme simple qui de la basse s'avançait à l'aigu, puis une modulation grave et continue qui ressemblait à un prélude, puis enfin une douce cantilène entrecoupée de temps en temps par un trait brillant et une sorte de trille sautillant. Giaffar regardait l'ombre qui les environnait, et ne pouvait s'empêcher de tressaillir, malgré la dose de courage que les paroles flatteuses du kalife lui avaient nouvellement inoculée.

Le kalife entra hardiment dans un petit

sentier à peine battu, et précipita le pas. Les oliviers, agités par la brise, répandaient sur sa tête une pluie de fleurs effeuillées, et le gazon, imprégné de rosée, criait sous l'empreinte de ses pieds. Au bout du bois, il découvrit une petit maison construite en stuc blanc et vivement éclairée. Un jardin entourait cette maison, et, à en juger par les suaves parfums qui s'en exhalaient, il devait être garni des fleurs les plus rares. Les émanations voluptueuses de l'oranger se mêlaient à la suave odeur du mérisier d'Orient; en même temps, les sons de la musique éclatèrent nettement, et le kalife put reconnaître que plusieurs personnes accompagnaient sur des intruments à corde la voix mâle d'un homme qui chantait. Le kalife ne put s'empêcher d'être surpris; jamais, dans ses nombreuses courses autour de la ville, il n'avait remarqué cette maison, jamais il n'avait entendu une musique si harmonieuse et si délicate; et, quoiqu'il se piquât d'avoir un sentiment musical très prononcé, c'est

tout au plus s'il pouvait donner un nom aux instruments dont il entendait les accompagnements. Du reste, on ne pouvait douter que les habitants de cette maison, quels qu'ils fussent, ne s'occupassent en ce moment à célébrer quelque fête. Sous l'auvent d'un pérystile en stuc comme la maison, deux lampes splendides brûlaient dans des globes de cristal, et semblaient posées exprès pour attirer l'attention des voyageurs; aux fenêtres du rez-de-chaussée des lumières brillaient en profusion à travers des stores de mousseline que le vent gonflait par intervalles comme les voiles d'un navire. En s'approchant même de plus près, le kalife distingua des ombres qui passaient et repassaient, et crut même entrevoir une table dressée et magnifiquement servie.

Après la surprise, le premier sentiment qu'éprouva Haroun-al-Raschid fut le ravissement; tout dans ce spectacle imprévu exprimait si bien le bien-être, l'insouciance et le plaisir; balancée sur l'aile des esprits de l'air,

la musique montait si doucement au ciel, après avoir plané au-dessus de la terre comme un nuage d'encens dans une mosquée, que tous ses sens furent émus à la fois. Il se dit que, malgré sa puissance, jamais ses bayadères ne l'avaient aussi fort ravi par leurs chants que ce concert nocturne. Il se dit que son palais, tout éblouissant de luxe, ne valait peut-être pas cette petite maison blanche avec son pérystile illuminé, ses stores de mousseline et ses orangers. Il eut regret d'être si grand, et envia la vie de ceux qui se divertissaient ainsi, à l'ombre d'un bois d'oliviers et loin du fracas des honneurs. Ceci était le rêve d'un philosophe, et ne dura pas long-temps.

Haroun-al-Raschid se souvint de trois choses : qu'il était musulman, kalife, et qu'on célébrait en ce jour la fête du baïram. Or, ces gens qui festoyaient étaient directement en contradiction avec les ordonnances du cadi et les commandements de Mahomet. Était-ce donc bien à lui, commandeur des croyants, à

se laisser séduire par des plaisirs profanes et défendus? la loi ne lui faisait-elle pas un devoir de se fâcher, au contraire? il se fâcha donc conformément à la loi, et se prit à froncer le sourcil d'une façon menaçante.

— Par la barbe du prophète, murmura-t-il, ces chanteurs et ces musiciens sont des infidèles et des renégats que je ferai punir sévèrement. Aller choisir le saint jour du baïram pour se livrer à la joie et banqueter, c'est là un crime capital, et je montrerai que si le kalife Haroun-al-Raschid sait user noblement du droit de grâce, il peut aussi donner un exemple terrible aux transgresseurs de notre sainte loi.

Une ritournelle moqueuse, partie de la maison blanche, termina cette apostrophe extérieure; et comme si le kalife eût établi un rapport direct entre ses paroles et cette plaisanterie musicale, il devint pourpre de colère, porta la main à son poignard, et se retournant vivement :

— Giaffar, dit-il, suis-moi.

Giaffar ne répondit pas, et le kalife s'aperçut qu'il était seul, son grand-visir avait disparu. L'appeler, c'était donner l'éveil. Haroun-al-Raschid se résigna donc, et attendit. Après quelques minutes d'attente et de suppositions impuissantes, voici que tout-à-coup Giaffar reparut : ses habits étaient en désordre, sa figure pâle, sa barbe terreuse comme s'il se fût roulé dans la poussière, tout un côté de son kaftan pendait en lambeaux, et son turban penché sur l'oreille gauche laissait à découvert une partie de son large crâne.

— Qu'avez-vous donc, Giaffar, demanda le kalife étonné, pourquoi ne me suivez-vous pas, et ne répondez-vous pas quand je vous appelle? pourquoi cette mine effarée, et d'où sortez-vous?

Le visir était tremblant, ses longues dents blanches s'entrechoquaient, et ses petits yeux clignotaient dans leur orbite comme au contact d'une lumière trop vive. D'une main mala-

droite il essayait de rajuster les diverses parties de son costume.

— Répondrez-vous, dit le kalife ?

— Mon seigneur et maître, dit Giaffar, je vous avais bien conseillé de rentrer au palais, et vous avais assuré que cette soirée nous serait funeste ; mes pressentiments ne me trompent jamais, et le prophète, quoique je sois un de ses plus indignes enfants, m'honore quelquefois de ses avertissements particuliers. Quand vous entrâtes dans ce bois d'oliviers, je vous suivis à distance, comme c'est mon devoir, marchant où vous marchiez, et bien résolu à assumer tous les périls sur ma tête pour les détourner de la vôtre. Cette musique mystérieuse que nous entendions vous préoccupait, et vous ne vous retourniez pas pour voir si votre visir vous suivait; tout à coup je me sentis arrêté par une main invisible, j'essayai d'avancer, impossible ; j'étais retenu comme par une puissance invincible. Pendant ce

temps vous marchiez toujours, et au détour du sentier je vous perdis de vue.

— Il fallait m'appeler, dit en souriant le kalife, qui plus d'une fois avait eu la preuve de la poltronnerie de son visir.

— Je le voulus, mon seigneur et maître, quoiqu'à vrai dire je fusse retenu par la crainte de vous attirer dans le piége où j'étais tombé; mais le même enchanteur qui avait paralysé l'usage de mes jambes m'ôta en même temps la parole, j'ouvris la bouche et je ne pus crier. Alors, en me débattant, je tombai la face contre terre, invoquant Dieu, et le priant de me débarrasser du mauvais génie qui me tourmentait. Ma prière fut écoutée, je sentis que mon corps était libre, je me relevai et me mis à courir. Voilà pourquoi vous me voyez en l'état où je suis, et il ne me reste plus qu'à remercier le prophète d'avoir conservé votre sacrée personne.

Le kalife avait écouté ce récit sans l'interrompre. Quand Giaffar eut cessé de parler, il

regarda quelque temps sa figure bouleversée, et lui adressa ces mots :

— Ainsi tu as été la victime d'un sortilége, et ceci à une lieue de ma ville de Bagdad. Il faut que les enchanteurs soient, en vérité, bien audacieux ! Et tu n'as rien vu, rien entendu ?

— Rien !

— Tout cela sent, en effet, l'enchantement ; mais examine ton costume, et peut-être trouveras-tu le mot de l'énigme.

En même temps le kalife arracha du kaftan de Giaffar une branche d'arbre qui s'y était accrochée, et la lui montrant :

— Regarde, dit-il.

— Je ne comprends pas la pensée de mon seigneur et maître.

— Ma pensée est que voilà ton mauvais génie, et que tu as pris un tronc d'arbre pour un enchanteur.

— S'il plaît à monseigneur de croire que

j'aie pu me tromper de la sorte, je serai bien obligé de me conformer à sa volonté.

— Du reste, tu t'es bravement conduit, et tu as parfaitement rompu le maléfice ; aussi je te demande pardon d'avoir souri en te voyant venir avec ta branche d'olivier, comme la colombe du prophète Noé. Maintenant tais-toi et suis-moi.

Le kalife s'avança alors vers la porte de la petite maison ; la musique continuait toujours, et le kalife se sentait de plus en plus porté à punir cette infraction aux lois religieuses de son royaume, mais pourtant sans trahir son incognito.

— Demande l'hospitalité, dit-il à Giaffar ; nous sommes de pauvres marchands égarés et échappés aux embûches des voleurs, ton costume confirmera à merveille notre assertion.

Giaffar se mit bravement à crier :

— Au nom de Dieu grand et miséricordieux, et de Mahomet son prophète, accordez l'hos-

pitalité à deux pauvres marchands égarés et surpris par des voleurs.

Le kalife prêta l'oreille et attendit. Pas de réponse.

— Répète ta demande, dit-il au visir.

Giaffar cette fois cria d'une voix aussi retentissante que celle d'un muezzin appelant les fidèles à la prière. Un homme sortit de la maison, et s'approcha de la porte, un flambeau à la main.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— De pauvres marchands égarés, dit le kalife.

— Et surpris par des voleurs, ajouta Giaffar.

— Que voulez-vous? dit l'homme.

— L'hospitalité, dit le kalife.

— Etes-vous discret?

— Comme le chef des eunuques du grand kalife Haroun-al-Raschid, dit Giaffar.

— Et si je vous laisse entrer, vous ne parlerez à personne de ce que vous aurez vu?

— Nous le promettons.

— Entrez donc.

La porte s'ouvrit, et livra passage aux deux illustres aventuriers. L'homme qui leur servait d'introducteur, quoique âgé, paraissait encore dispos et bien portant. Sa figure était vivement colorée, et son abdomen prépondérant accusait des habitudes de constant bien-être. En entrant dans la salle éclairée qu'on apercevait du dehors, il s'inclina respectueusement devant trois dames assises autour d'une table encore servie, et fit signe aux deux étrangers de l'imiter. Giaffar s'inclina de bonne grâce; mais, pour le kalife, il se contenta de faire un léger signe de tête, car ses scrupules religieux lui revenaient en mémoire, et les chants qu'il avait entendus, les restes du repas délicat qu'il apercevait, lui apparaissaient comme des témoignages irrécusables d'impiété et de sacrilége. Les trois dames étaient d'une remarquable beauté, et sauf un air de tristesse qui rembrunissait leurs traits, on n'eût rien trouvé à redire à toute leur personne. Elles étaient magnifiquement vêtues d'étoffes de Perse la-

mées d'argent; et des colliers de perles se jouaient autour de leur cou et sur leurs poitrines. La plus âgée des trois, et celle qui paraissait être la maîtresse, fit signe aux deux voyageurs de s'asseoir, mais sans se permettre aucune question, ce qui étonna fort le kalife; et les deux autres dames imitèrent ce silence.

— Mesdames, dit Haroun-al-Raschid, je vous dois des remerciements pour l'hospitalité que vous nous accordez si gracieusement; mais permettez-moi de vous faire observer que votre hospitalité m'afflige presque autant qu'elle me réjouit. Vous pratiquez sans doute la religion de Mahomet, et je m'étonne qu'un jour comme celui-ci vous osiez vous écarter si imprudemment des règles prescrites par le Koran. Si le cadi était informé de ce qui se passe, vous pourriez expier cruellement vos plaisirs, et moi-même je ne sais si je dois profiter plus long-temps de l'asile que vous m'offrez.

En entendant ces paroles, la même dame qui

avait fait signe au kalife de s'asseoir, se leva de son siége et étendit la main vers la porte d'un air moitié impérieux, moitié railleur. Le geste était clair et précis, on engageait le kalife à se retirer. Cette invitation assez impertinente le piqua au vif, et oubliant presque l'incognito qu'il aurait dû s'imposer, il fronça le sourcil, et s'écria :

— Par mon ange blanc, il ne sera pas dit qu'un sacrilége demeure impuni, et vous apprendrez à vos dépens que le jour du Baïram est un jour saint pour tous, et qu'il n'est pas permis de se dérober à ses observances.

Cette menace ne parut point émouvoir les trois dames; mais l'homme qui avait introduit le kalife et son visir se leva tout effrayé, et se prosterna devant la dame au geste impérieux comme pour lui demander la permission de parler.

—Etranger, dit-il alors au kalife, ce que tu viens de dire est d'un homme méchant, et je suis fâché d'être obligé de te rappeler tes pro-

pres paroles. Souviens-toi qu'en entrant dans cette maison, tu m'as promis le secret; s'il arrivait malheur à ces dames, c'est à toi que je m'en prendrais, et mon yatagan ferait justice de ton indiscrétion.

Le reproche était fondé. Le kalife sentit sa faute et baissa la tête, tandis qu'au mot d'yatagan Giaffar portait la main à son col.

— Mais pourquoi ces dames ne se justifient-elles pas elles-mêmes? demanda le kalife, que le silence obstiné des trois dames étonnait de plus en plus.

— Hélas! dit l'homme, cela leur est impossible, et si ces dames veulent le permettre, je vous dirai la cause de leur silence, et en même temps je vous apprendrai les motifs de ce sacrilége dont vous les accusez si durement, vous verrez qu'on ne peut se soustraire à sa destinée, et que le pouvoir des génies et des fées est au-dessus de tout pouvoir humain.

L'étonnement du kalife redoublait; il se tournait tour à tour vers les trois silencieuses

personnes comme pour leur demander l'agrément d'entendre leur histoire, et sur un signe d'assentiment de leur part, le chanteur (car c'était la voix de son introducteur que le kalife avait entendue) commença en ces termes :

— Les trois dames que vous voyez devant vous sont muettes, et voilà pourquoi je suis chargé de satisfaire votre curiosité. Toutes trois sont sœurs et filles d'un prince qui habitait l'île de Candie : la première se nomme Amina, la seconde Jusana et la troisième Emnèh. Maintenant je vais vous apprendre comment elles sont devenues muettes toutes trois, si vous voulez me prêter un moment d'attention.

HISTOIRE DE LA PREMIÈRE DAME MUETTE.

« Le prince, père de ces trois dames, habitait, comme je vous l'ai dit, l'île de Candie, et en gouvernait une partie. Depuis deux ans il avait épousé une princesse belle, riche et aimable, rien ne manquait à son bonheur. Ses sujets l'a-

doraient, et les poëtes de l'île célébraient dans leurs vers sa magnificence et sa bonté. Les fêtes qu'il donnait réalisaient tout ce que l'imagination humaine peut inventer de plus séduisant. Ses jardins étaient les plus beaux du monde, des fruits et des fleurs de toutes sortes y croissaient en abondance. Les métaux les plus précieux enrichissaient sa table; les meilleurs musiciens et les plus habiles danseuses embellissaient sa cour. La protection céleste lui était réellement acquise, et il en jouissait sans en abuser. Les génies même et les fées, qui peuplent en grand nombre l'île de Candie, semblaient prendre à tâche de le protéger, et aussitôt que formés ses vœux recevaient leur accomplissement. Parmi les fées, une seule passait pour l'ennemie de sa famille, quoique jamais elle n'eût prouvé son inimitié. C'était une méchante petite fée, laide et bossue, qui sans cesse médisait de toutes les fées ses sœurs, et semblait se complaire dans le mal : on la nommait la fée Maissann; il n'était pas de mau-

vais tour qu'elle n'eût joué aux pauvres habitants du pays. Si une brebis s'égarait, c'était que la mauvaise fée l'avait attirée dans quelque piége pour désoler le pasteur; si un amant devenait infidèle à sa maîtresse, c'est qu'il avait entendu dans l'ombre quelque voix mystérieuse et perfide, quelques conseils habilement calculés qui empoisonnaient les sources de son amour; si parfois, quand un voyageur altéré s'approchait d'une fontaine, la fontaine se troublait tout d'un coup, et au lieu d'une eau limpide, roulait, sur un fond de cailloux boueux, une eau fétide et sale, c'était la mauvaise fée qui d'un coup de sa baguette avait opéré cette transformation, et, cachée derrière un massif de lauriers-roses, riait aigrement, et s'applaudissait de ses noirceurs. La fée Maïssann était l'effroi de toute la contrée; on racontait que les principaux officiers du palais avaient tous été victimes de son influence maudite: l'un, à travers les vitraux de son harem, avait cru voir sa femme causant avec un jeune Cir-

cassien parfaitement beau et parfaitement tendre ; l'autre, étant à la chasse, s'était laissé entraîner à la poursuite d'une gazelle, et la nuit l'avait surpris dans la forêt, seul, incapable de retrouver son chemin, mourant de fatigue et de faim ; un troisième s'était réveillé en sursaut, rêvant que sa fille unique était devenue tout à coup bossue comme la méchante fée, quoiqu'il n'en fût rien et que la taille de sa fille ressemblât à la tige élancée d'un jeune palmier. Bref, il n'était pas de pitoyables plaisanteries dont la fée Maissann ne s'avisât. Elle ravageait les jardins, volait les fruits, souillait de poussière les plus beaux vêtements, mettait dans les fourreaux des hommes de guerre des épées de bois à la place de leurs kandjars damasquinés, inspirait des terreurs paniques aux plus déterminés, tourmentait les jeunes filles, agaçait les jeunes garçons, faisait hurler les chiens et attirait les chakals. Enfin sa laideur seule pouvait être égale à sa méchanceté. On avait beau la supplier, ni les prières, ni les

larmes ne l'attendrissaient; et soit malice, soit que véritablement elle fût affligée de cette infirmité, elle faisait courir dans l'île le bruit qu'elle était sourde, et que les prières qu'on lui adressait ne pouvaient pas arriver à son oreille. Les autres fées ne lui parlaient pas et la fuyaient, ce qui l'irritait encore, et nul doute que si son pouvoir eût égalé sa méchanceté, elle ne se fût vengée cruellement de leur mépris. »

Giaffar, pendant cette description, avait donné à diverses reprises des marques de terreur, tantôt portant la main à son turban, en signe d'humilité, et comme pour détourner de sa tête un péril imminent, tantôt regardant pitoyablement les déchirures de son kaftan. Le narrateur s'interrompit pour lui demander la cause de son effroi.

— Je gage, dit le kalife en souriant, que notre ami se croit dans l'île de Candie, et qu'il craint d'être victime des mauvais tours de la fée; mais ne faites pas attention à ses signes.

Notre ami a la tête un peu faible, et ses pensées ressemblent à un canevas tissé par une maladroite filandière. Continuez, je vous prie, car votre histoire commence à m'intéresser.

Giaffar hocha la tête sans mot dire, et le narrateur reprit en ces termes :

« Au bout de deux ans de mariage, la princesse mit au monde une fille belle comme le jour et qu'on nomma Amina. Sa naissance fut l'occasion de réjouissances inouïes : toutes les fées de l'île furent invitées à les honorer de leur présence, la mauvaise fée elle-même reçut une invitation. Je ne pourrais pas décrire tous les amusements de ce jour à jamais mémorable. Dès le matin, des troupes de musiciens exécutèrent les symphonies les plus douces sous les fenêtres de l'accouchée ; des joûtes de toutes sortes eurent lieu, et des prix magnifiques furent décernés aux vainqueurs. Mais tous les plaisirs de la journée furent surpassés par le repas du soir ; la table était dressée dans une rotonde de verdure, et sous un dôme formé

par des sycomores aux larges feuilles; à chaque tronc d'arbre étaient attachées des girandoles lumineuses, et qui tantôt couraient en guirlandes, tantôt se réunissaient en faisceaux; suspendues au-dessus de la table, des cassolettes d'or répandaient les plus doux parfums. Cent esclaves noirs et cent esclaves blancs étaient occupés à remplir les coupes; et de tous les côtés on entendait des sons harmonieux qui se mariaient agréablement. Toutes les fées assistaient au repas, excepté une seule, la méchante fée dont je vous ai parlé. Vers la fin du repas, on apporta la jeune Amina, et les fées la couvrirent de caresses et de baisers; et chacune à son tour voulut lui faire un don. Celle-ci lui octroya le pouvoir de charmer les cœurs, celle-là le don de la parole, une troisième le talent de la poésie. L'une voulait qu'elle fût la plus belle de toutes les princesses, l'autre qu'elle en fût la plus sage; on lui promettait les honneurs, la gloire, la richesse, un mari accompli, et de nombreux enfants. Le prince

son père était dans l'enchantement, lorsque tout à coup il se fit un grand bruit. Un char, attelé de deux griffons noirs, perça le dôme formé par le feuillage des sycomores, et s'abattit auprès du prince. La fée Maissann en descendit ; elle était étincelante de diamants et éblouissante de parure ; mais la parure et les diamants la rendaient plus laide encore ; les perles fines qui se mêlaient à ses cheveux en faisaient mieux ressortir l'épaisseur et les teintes grisonnantes ; sa robe étroitement pincée dessinait vigoureusement les irrégularités de son omoplate ; ses petits yeux noirs enfoncés dans leur orbite, brillaient sinistrement comme les yeux d'un basilic ; son nez retroussé, surmonté d'une énorme verrue, faisait ombre dans son visage ; et quoiqu'elle s'efforçât de sourire gracieusement, sa bouche semblait si disgracieuse, ses dents si noires et si mal rangées, qu'on éprouvait du dégoût à la voir ainsi sourire.

« Quoi qu'il en soit, le prince mon maître

l'accueillit avec politesse, la remercia de l'honneur qu'elle lui faisait, et la fit asseoir à ses côtés. La fée s'excusa d'abord d'être venue si tard; puis, promenant ses regards louches et faux sur toutes les fées qui détournaient la vue, elle demanda à voir la jeune Amina, et quand on la lui eut apportée, elle l'embrassa et parla ainsi d'une voix criarde et sifflante :

« — Je ne veux pas être moins généreuse que mes sœurs, et comme elles je vais faire un don à la petite Amina. Mes sœurs lui ont donné la beauté, l'esprit, la sagesse; que lui manque-t-il donc pour être une femme accomplie? Une seule chose, et je me charge de la lui donner. Elle aura la plus belle voix du monde et sera excellente musicienne; quoique sourde, je n'en comprends pas moins les douceurs de l'harmonie, et je veux que la musique lui cause autant de plaisirs qu'elle me cause de regrets.

« Après avoir ainsi parlé, la fée remonta sur son char, et, saluant le prince de la tête,

disparut dans les airs. Après son départ, toutes les fées s'entre-regardèrent, cherchant à deviner le sens de la scène qui venait de se passer. Aucune d'elles ne pouvait croire que leur méchante sœur eût voulu sérieusement déroger à ses habitudes de perfidie, et semblaient craindre pour l'avenir de la princesse. Quoi qu'il en soit, la gaîté reprit bientôt le dessus. Le bal commença, et les fées dansèrent avec de jeunes Osmanglis, parfaitement beaux et bien tournés, qui ne paraissaient pas trop leur déplaire, quoique mortels et non génies. Bref, la soirée finit dans la joie, malgré les funestes pressentiments qui pendant un instant en avaient arrêté l'essor.

«Au bout d'une année, la princesse accoucha d'une seconde fille qu'on nomma, comme je vous l'ai dit, Jusana; et une année encore après d'une troisième fille qu'on nomma Emnèh. A chaque naissance, ce furent les mêmes réjouissances et les mêmes cérémonies que la première fois; les fées assistèrent également à ces fêtes, et

ce qui parut le plus singulier, c'est que la fée Maissann arriva encore à la fin du repas, montée sur le même char, qu'elle prononça les mêmes paroles et fit le même don aux princesses nouvellement nées. Vous verrez comment ce don a causé tous les malheurs des trois dames, dont le silence vous étonne. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Les trois jeunes princesses grandissaient, et chaque jour en s'écoulant leur apportait de nouvelles grâces et de nouveaux attraits. Leur figure était parfaitement régulière et belle, leur taille avait les proportions les plus harmonieuses, et elles perfectionnaient tout ce qu'elles voulaient entreprendre ; rien n'était si piquant que leur conversation, et toute la cour s'émerveillait des réparties spirituelles qui leur venaient à tout propos; mais ce qu'il y avait de plus singulier en elles, c'est qu'elles ne parlaient jamais qu'en musique ; tout ce qu'elles disaient, elles le cadençaient musicalement ; elles exprimaient en chantant toutes

leurs sensations, joie ou peine, colère ou satisfaction. Je me souviens qu'un jour j'avais été chargé de punir la princesse Amina ; mais tout à coup elle se mit à me chanter un air si suppliant, que j'oubliai mes ordres ; et alors, sur un mouvement vif et joyeux, elle me remercia de mon humanité. Ces cadences continuelles, ces roulades, tantôt plaintives, tantôt gaies et folâtres, nous semblaient la chose la plus extraordinaire du monde. Et en effet, rien n'était plus bizarre que d'entendre ces trois enfants déclamer d'une façon toute particulière les choses que tout le monde se contente de parler. Entre elles et dans leurs jeux, leur goût pour la musique éclatait davantage encore, elles se distribuaient chacune leur partie : l'aînée faisait la basse, la cadette le medium, et la petite Emnèh, avec sa voix argentine, brodait sur le thème, gravement soutenu par ses deux sœurs, les plus gentilles petites notes perlées qu'on pût entendre. Dès l'âge de dix ans, elles chantaient les morceaux

les plus difficiles, et toute la cour éprouvait un plaisir infini à les écouter. Le prince leur père remerciait la fée du don qu'elle avait fait à ses filles, et ne les appelait jamais que ses trois petits rossignols. »

Ici le narrateur fit une pause, et Giaffar en profita pour satisfaire plus amplement la curiosité qui commençait à le gagner; et, après avoir incliné légèrement la tête comme pour demander au kalife la permission de parler :

— Vous conviendrez, dit-il, que voici une histoire bien étrange et presque incroyable. Qu'on aime la musique et qu'on chante à certaines heures pour se délasser ou amuser les autres, rien n'est plus ordinaire; mais trois jeunes filles parlant continuellement en musique, même pour dire les choses les plus simples, pour dire à un esclave : Sortez, ou apportez-moi un sorbet, voilà qui passe mon imagination; et je regrette beaucoup que les trois dames dont vous racontez l'histoire soient devenues muettes, car j'aurais eu un grand

plaisir à les entendre me souhaiter musicalement le bonjour.

— Si incroyable que vous paraisse cette fatalité musicale, reprit le narrateur d'un ton grave, elle n'en est pas moins vraie ; et si ces dames pouvaient parler, elles vous l'attesteraient au besoin.

Les trois dames firent en ce moment un signe de tête pour affirmer autant qu'il était en leur pouvoir l'assertion du narrateur.

— Ainsi, mesdames, dit Giaffar, vous aviez des airs notés pour toutes les circonstances de la vie, et chacune de vous répondait à l'autre sur le même ton, et sans presser, ni ralentir la mesure. Par l'ange Gabriel, je voudrais connaître votre langue, et savoir comment on dit en musique : Passez-moi un des ananas qui sont dans votre corbeille, car je me sens considérablement altéré.

Cette plaisanterie de Giaffar ne fut pas du goût du kalife, il lança un regard furieux à son visir ; mais l'aînée des trois dames le calma

d'un signe, et prenant un magnifique ananas, elle le présenta à Giaffar, qui n'osa y toucher, de peur d'encourir la colère de son maître.

— Je vous demande pardon, mesdames, dit alors le kalife, de toutes les inconséquences commises jusqu'ici par mon compagnon ; quoique honnête au fond, et incapable de mal, il a si peu d'esprit que je m'attends toujours à quelque nouvelle gaucherie de sa part. Priez votre convive de continuer son histoire, elle m'intéresse au plus haut point, et je suis curieux de savoir comment votre goût extraordinaire pour la musique a pu amener votre perte.

Le narrateur reprit :

« La réputation des trois princesses s'était répandue dans l'île, il n'était question que de leur prodigieux talent ; jamais on n'avait entendu des voix aussi pures, jamais on n'avait rencontré trois musiciennes aussi accomplies; il arriva même que leur nom s'étendit au-delà de Candie. La favorite du sultan El Arslann, l'un des plus riches et des plus puissants souverains

de Syrie, apprit par la renommée les merveilles qu'on racontait des trois sœurs. Dès ce moment, le désir lui vint d'en posséder une au moins; elle en parla au sultan qui envoya un ambassadeur à mon maître, pour le prier de lui envoyer une de ses trois filles : il promettait de la combler d'honneurs et de richesses, et de la marier à quelqu'un des princes qui relevaient de sa couronne. Quoique cette demande affligeât vivement le prince leur père, il lui fallut céder. La colère du sultan était trop à craindre, et c'eût été folie de s'y exposer. L'aînée des trois sœurs partit donc, non sans adresser à son père et à ses sœurs les plus touchants adieux du monde en musique. Arrivée à la cour du sultan El Arslann, elle se vit dès l'abord entourée d'hommages; son talent merveilleux ravissait tous les cœurs, et la favorite lui témoigna la plus sincère admiration. Elle vécut ainsi trois ans tranquille et heureuse; et elle était sur le point d'épouser un prince généreux et opulent, lorsqu'un

accident terrible vint détruire toutes ses espérances, et changea le bonheur dont elle jouissait en désespoir. Depuis quelque temps le sultan avait conçu des soupçons sur la fidélité de sa favorite, et il la faisait épier attentivement. Un jour que celle-ci se promenait dans les jardins du Harem avec Amina, elle l'entraîna vers un petit bosquet ombragé par des cyprès, et la faisant asseoir sur un banc de gazon à ses côtés :

« — Ma chère Amina, lui dit-elle, j'ai une confidence à te faire, et je compte assez sur ta discrétion pour oser te livrer le secret de ma vie. J'ai rencontré, en allant à ma maison de campagne, un jeune homme beau comme l'aurore, qui m'a suivie de loin, et m'a fait assez entendre par ses gestes qu'il était éperdument épris de ma personne. Je ne lui ai pas répondu. Mais depuis, quand je sors, il est toujours sur mes pas, et je t'avouerai franchement que sa persévérance m'a touchée. Je lui ai écrit de venir ce soir sous les murs du jardin à un endroit

que je lui ai indiqué, et il n'attend que mon signal pour franchir tous les obstacles et tomber à mes pieds. Pour signal, je suis convenue d'une chanson que tu connais; mais si je la chantais moi-même j'éveillerais à coup sûr l'attention de mes gardiens : chante-la donc à ma place, et sois assurée de ma reconnaissance.

« Amina fut effrayée de ce qu'elle venait d'entendre, elle représenta à la favorite que par une telle démarche elle s'exposait au sort le plus cruel; mais celle-ci ne voulut rien écouter, tant l'amour l'aveuglait et la rendait sourde aux bons conseils. Amina fut donc obligée de céder à ses désirs. A peine eut-elle prononcé les premiers vers de la chanson, qu'en effet un jeune homme s'élança dans le bosquet, et tomba aux pieds de la favorite, en l'accablant de protestations d'amour et de baisers ardents. Mais presque au même instant des gardes entrèrent d'un autre côté, s'emparèrent de la favorite et de son amant, et emme-

nèrent aussi Amina qui protesta vainement de son innocence. Le sultan en personne les interrogea tous trois, et après l'interrogatoire, la favorite et son amant furent étranglés. Pour Amina le sultan lui dit :

« Je ne veux pas te donner la mort, quoiqu'à coup sûr tu l'aies méritée. Mais tu seras punie par où tu as péché, et tu apprendras à tes dépens que le talent de la musique peut quelquefois être nuisible à ceux qui le possèdent.

« En même temps il ordonna à deux muets d'arracher la langue à la princesse.

« Voilà comment la princesse Amina est devenue muette. »

Cette conclusion terrible ne fit qu'inspirer au kalife une curiosité plus grande d'apprendre l'histoire des deux autres dames, et comment elles étaient devenues muettes à leur tour. Il en témoigna le désir, que leur introducteur satisfit en ces termes :

HISTOIRE DE LA DEUXIÈME DAME MUETTE.

« Si je ne connaissais pas la princesse Jusana pour la meilleure et la plus humble personne qu'on puisse voir, je m'abstiendrais de vous livrer le secret de sa vie, et de dévoiler devant des étrangers des malheurs dont le récit la fera peut-être rougir. Mais elle a si cruellement expié son erreur d'un moment, que celui-là aurait un cœur de pierre qui ne s'apitoyerait pas sur son sort. D'ailleurs les trois dames dont je vous raconte l'histoire ont-elles été véritablement maîtresses de leurs destinées? N'est-ce pas une fatalité invincible qui les a entraînées et poussées à leur perte? Ne sont-elles pas victimes du mauvais sort qu'on leur a jeté le jour de leur naissance? Écoutez donc, ô étrangers, et abstenez-vous de toute réflexion amère pendant le cours de ce récit; souvenez-vous que Dieu est miséricordieux, et qu'il n'est pas per-

mis aux hommes d'être moins miséricordieux que lui.

« La princesse Jusana n'était pas moins bonne musicienne que sa sœur, et vous pouvez juger par vous-même qu'elle ne lui cédait point en beauté. Un an environ après le fatal événement qui ravit à la belle Amina le don de la parole, le ministre d'un roi voisin vint faire une visite à la cour du prince ; c'était un jeune homme d'une jolie figure et fort agréablement tourné. De plus, il possédait ces talents qui sont le délassement et le charme de la vie : il parlait avec éloquence, faisait des vers à la louange de Dieu, et chantait passablement. Sa conversation piquante avait un attrait toujours nouveau, ses propos étaient variés, fins sans être amers, et on l'écoutait toujours avec plaisir, quoique jamais il ne médît de personne. On le nommait Amaki. Lorsque pour la première fois il aperçut la princesse Jusana, il fut ébloui de ses charmes, et confessa qu'il n'avait jamais vu à la cour de son

souverain une personne aussi incontestablement belle. Aussi s'empressa-t-il de la comparer très spirituellement à une rose unique qui entr'ouvre sa robe verte aux rayons du soleil, et attend le baiser du zéphir. Jusana fut très satisfaite de la tournure de ce compliment, et lui répondit d'une voix mélodieusement cadencée par ces vers d'une chanson qu'elle avait faite :

Zéphir dit à la rose : Oh! prends-moi pour amant,
Car je n'aime que toi! Mais d'autres fleurs charmantes
S'entr'ouvrent le matin au bord des eaux courantes;
Or, Zéphir qui les voit, les aime également,
Et la rose qui s'est donnée
Se fane et meurt abandonnée.

« La conversation ainsi commencée ne pouvait manquer de devenir intéressante. Amaki épuisait son esprit à trouver toutes sortes de gentillesses et de flatteries, tandis que Jusana prodiguait les plus belles perles de sa voix, et jetait des sons qui eussent rendu les rossignols

jaloux. Ce dialogue, mi-partie musique, mi-partie déclamation (tous les amoureux déclament au lieu de parler), dura quelque temps encore, après quoi il fut irrévocablement décidé que le visir Amaki était éperdument amoureux de la belle Jusana, et que la belle Jusana, de son côté, ne voyait pas sans plaisir le visir Amaki. La demande en mariage fut faite dans les formes, et quelque temps après le mariage se célébra avec toute la pompe convenable. La destinée de la princesse se présentait sous les auspices les plus favorables, et on pouvait croire que les maléfices de la mauvaise fée ne prévaudraient jamais contre un bonheur si parfaitement établi. Il y avait deux ans que la princesse était mariée, et son époux en était de plus en plus amoureux; il lui disait comme au premier temps de leur connaissance les choses les plus agréables, et lui rappelait quelquefois en souriant qu'en dépit du proverbe le zéphir était fidèle, et la rose toujours chérie. Mais bientôt cet horizon si pur s'obscurcit, et

tous ces riants songes s'envolèrent comme une bande de cigognes chassées par un vent du nord. Voici ce qui arriva.

« Un soir, la princesse Jusana prenait l'air à la fenêtre de son appartement qui donnait sur le jardin. La nuit était calme et sereine, et la faible clarté de la lune se glissant à travers les cyprès et les grenadiers projetait sur tous les objets sa douce et mystérieuse clarté. Jusana fredonnait à voix basse un air chéri de son enfance, un refrain qu'elle avait coutume de chanter autrefois avec ses deux sœurs. Tout à coup une voix d'homme, sonore et triste à la fois, mais si pure et si belle que la princesse n'en avait jamais rêvé une pareille, envoya à son oreille une plainte harmonieuse, une sorte de chanson d'amour qui la fit tressaillir. Elle écouta : la voix, d'abord voilée et comme contenue, prit peu à peu son essor, et éclata enfin dans toute son étendue et dans toute sa pureté. Chaque son était si harmonieusement filé, si doux et si pénétrant à la fois, qu'il eût fallu

une oreille insensible et une âme sourde pour n'en pas être touché. Les paroles que chantait la voix inconnue semblaient s'adresser à la princesse ; elles exprimaient le désespoir d'un amant obscur qui se plaint d'être trop au-dessous de celle qu'il adore, et de ne pouvoir sans sacrilége élever les yeux jusqu'à elle ; le tout entremêlé d'éloges pompeux sur la beauté de la princesse, sur ses talents, et surtout sur les merveilles de sa voix. La princesse éprouvait à écouter un charme dont elle ne pouvait se défendre ; de temps en temps même elle penchait sa tête en dehors pour apercevoir dans l'ombre celui qui chantait de la sorte. Mais le jardin était désert, pas une feuille d'arbre ne bougeait, et cependant la voix continuait toujours. La princesse ne songeait pas à se retirer, et peut-être eût-elle resté toute la nuit à écouter le mystérieux musicien, tant était grand le charme qui la possédait, si un bruit qui se fit derrière elle ne l'eût tirée de sa rêverie : c'était une de ses femmes qui venait l'avertir de la

visite de son époux. Aussitôt la princesse ferma vivement sa fenêtre, et en même temps la voix cessa de chanter.

« Pendant plusieurs jours la princesse fut émue et triste, elle se reprochait comme un crime le bonheur qu'elle avait ressenti pendant sa bienheureuse soirée ; mais malgré elle la curiosité se mêlait à ses remords. Elle demanda à toutes ses femmes si elles ne connaissaient pas parmi les gens du palais un homme doué d'une belle voix et chantant agréablement; toutes répondirent négativement à sa question. Sa curiosité naturellement redoubla, et il n'est pas d'imaginations qu'elle ne se mît en tête. Toute la journée elle murmurait en dépit d'elle-même l'air et les paroles qu'elle avait entendus, au point que le visir, son époux, s'étonna de ses distractions. Il lui demanda pourquoi elle ne faisait que répéter toujours le même refrain : cet avertissement ne put sauver la princesse de sa perte. Tous les soirs il lui prenait un désir ardent d'ouvrir la fenêtre, et

d'essayer si le mystérieux chanteur répondrait encore à son appel.

« Plus elle résistait, et plus son ardeur augmentait. Une nuit, pendant son sommeil, elle vit paraître en songe devant elle un beau jeune homme magnifiquement habillé. Son turban était garni de diamants, et ses babouches semées d'une poudre de rubis brillaient sur le tapis comme deux traînées de lumières. Il se précipita à genoux devant elle, lui prit la main, et en même temps se mit à chanter ; la princesse reconnut cette voix aussitôt : c'était la voix mystérieuse, mais plus douce, plus pure, plus parfaite encore ; elle se réveilla en sursaut et ne dormit plus de la nuit. Le lendemain elle ne fit que rêver, s'agiter en tous sens, et gronder ses femmes comme pour chasser de son esprit un souvenir importun par une distraction étrangère. Vains efforts ! elle avait toujours devant les yeux l'image du beau et amoureux jeune homme, et dans les oreilles le doux bruit de sa voix. Et puis elle pensait au

soir qui s'approchait. Elle eut même l'idée de faire boucher la fatale fenêtre de peur de succomber à la tentation (c'est d'elle-même que je tiens tous ces détails), mais sans doute un mauvais génie, acharné à sa perte, éloigna de son esprit cette sage résolution ; elle n'en fit rien, et continua à rêver et à s'agiter jusqu'au soir.

« Le soir venu, elle renvoya ses femmes, ferma la porte et ouvrit la fenêtre. Elle eut soin d'abord de ne pas se montrer; la voix ne se fit pas entendre. Alors elle se décida, et aussitôt qu'elle se fut avancée, le chanteur commença sa chanson. La princesse redevint tout oreille, les sons qu'elle entendait la remplissaient d'un trouble délicieux, et amollissaient singulièrement son âme; peu à peu son trouble devint si grand, qu'éperdue, hors d'elle-même, elle se baissa vers le jardin, et dit à voix basse :

« — Qui êtes-vous, vous qui chantez ainsi, venez-vous du ciel pour me charmer? n'êtes-

vous pas un puissant génie ou un des satellites du saint prophète ? ou si vous êtes un homme, dites moi votre nom, et montrez-vous; car vous devez être le plus beau et le plus resplendissant des hommes (le songe lui revenait en mémoire) ?

« — Je ne suis ni un génie, ni un des satellites du saint prophète, répondit la voix en modulant délicieusement chaque syllabe ; mais je vous aime, et je donnerais ma vie pour passer un seul instant à vos genoux.

« — Montrez-vous donc, répéta encore une fois la princesse.

« — Je ne le puis ce soir, répondit tristement la voix ; mais si vous voulez demain descendre à cette heure dans le jardin, j'y serai, dussé-je y trouver la mort.

« — Ce serait un crime, dit la princesse.

« — Alors je mourrai donc, dit plaintivement la voix.

« La princesse m'a cent fois raconté son histoire ; elle m'a dit qu'à ce mot le frisson avait

parcouru tous ses membres, qu'elle s'était sentie faible et près de succomber, et qu'enfin elle avait involontairement laissé échapper ces mots :

« — Demain, au jardin : j'y serai !

« Le lendemain, en effet, elle descendit au jardin; la lune s'était retirée, et les ombres étaient épaisses comme celles que le prophète réserve aux méchants. Après quelques minutes d'attente elle entendit un bruit de pas, puis une main saisit la sienne, deux lèvres ardentes se posèrent sur son front; mais, au même instant, des hommes armés accoururent, on la saisit, on l'emporta évanouie ; et, quand elle revint à elle, elle se trouva dans une salle éclairée par une seule lampe devant son époux furieux.

« — Madame, dit le visir, je ne me répandrai pas en reproches inutiles; mais ma dignité outragée demande une vengeance éclatante. Votre première peine sera de connaître l'indigne amant auquel vous m'avez sacrifié. Paraissez donc, ajouta-t-il, vous que la prin-

cesse Jusana a préféré à son époux, et que votre vue lui tienne lieu des reproches que je lui épargne.

« En même temps une tapisserie se souleva ; et entre deux eunuques parut un petit homme laid, rachitique et bossu, nain difforme qu'on employait aux plus vils usages de la maison. La princesse s'évanouit une seconde fois à cet aspect, tandis que le nain baissait la tête d'un air confus qui le rendait plus affreux encore.

« Lorsque la princesse fut revenue de son second évanouissement, le visir reprit ainsi :

« — Vous pensez bien que ma vengeance n'est pas encore satisfaite, je veux que votre châtiment soit exemplaire, et que vous n'ayez même pas le pouvoir de vous plaindre.

« Alors il fit signe à deux muets qui saisirent l'infortunée princesse et lui arrachèrent la langue.

« Voilà comment la princesse Jusana est devenue muette. »

Cette seconde histoire était encore plus ter-

rible que la première ; aussi le kalife avait-il paru s'y intéresser vivement. Quant à Giaffar, il se rappelait trop bien le dernier avertissement de son maître pour oser se permettre le plus insignifiant commentaire ; aussi laissa-t-il le narrateur reprendre paisiblement le cours de son récit, après avoir préalablement averti ses auditeurs par ces mots sacramentels :

HISTOIRE DE LA TROISIÈME DAME MUETTE.

« L'histoire de la plus jeune des trois sœurs étant encore plus extraordinaire que celle de ses deux aînées, je vous recommande la discrétion et le silence : la moindre réflexion pourrait troubler le fil de mon récit, et j'ai besoin de toute mon attention pour le dérouler avec ordre.

« Je ne vous donnerai aucun détail sur l'enfance de la princesse Emnèh, je ne pourrais que répéter ce que j'ai dit précédemment. La

princesse Emnèh était en tout semblable à ses sœurs, si ce n'est peut-être qu'on lui trouvait encore plus d'agrément dans la voix. Mais il est nécessaire que vous soyez instruits d'une particularité de son caractère. Soit indépendance d'esprit, soit pressentiment, elle témoigna toujours une antipathie très prononcée pour le mariage. Déjà plusieurs princes riches et brillants s'étaient proposés; mais elle les avait tous rejetés, et à chaque nouvelle proposition elle ne cessait de répéter qu'elle voulait être libre et ne jamais quitter la cour de son père. Ses jours s'écoulaient donc dans le calme et l'insouciance; comme l'oiseau qui chante et dort sur la branche, elle vivait insoucieuse, répandant sa vie et son âme en chansons. Son père lui-même semblait avoir consenti à ce parti pris de célibat, et ne contrariait en rien la liberté de ses actions. Elle allait et venait à sa guise, sortait du palais quand il lui plaisait, et faisait de longues promenades sans qu'on se permît aucune question à ce sujet. Or, un

jour qu'elle s'était avancée plus loin que de coutume, elle arriva à la lisière d'un bois de cyprès qu'elle n'avait pas encore rencontré dans sa route, et, séduite par la fraîcheur de l'ombre et le chant des oiseaux, elle s'y aventura sans trop savoir où le sentier qu'elle prenait devait la conduire. A peu près à la moitié du bois, fatiguée de sa route, elle s'assit sur le gazon; les cyprès formaient au-dessus de sa tête un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil, et comme si les oiseaux eussent voulu respecter son repos, ils se turent tous à la fois. La princesse Emnèh goûtait avec délices les charmes de ce calme improvisé, lorsqu'elle entendit au-dessus d'elle une petite voix semblable à la voix d'un enfant qui disait :

« — Oh! si la princesse Emnèh voulait!

« Ces paroles l'étonnèrent. Elle regarda autour d'elle, et ne vit rien. Elle crut alors que ses oreilles l'avaient trompée, car très certainement il n'y avait personne près d'elle; mais la même voix reprit quelques instants après :

« — Oh ! si la princesse Emnèh voulait !

« Cette fois il n'y avait plus à douter. La voix paraissait venir d'en haut en ligne perpendiculaire ; elle se leva et se mit à considérer attentivement le cyprès au pied duquel elle s'était assise. C'était un arbre séculaire, dont le feuillage sombre et touffu, arrondi en cercle, ressemblait à un large éventail ; mais ses rameaux restaient immobiles, pas un souffle n'agitait ses frondaisons dentelées. Cette aventure commençait à l'inquiéter vivement. Quelqu'un l'avait-il suivi ? Et que pouvaient signifier ces mots qui semblaient expliquer un doute et un désir : si la princesse Emnèh voulait ! Dans quel but la mystérieuse voix invoquait-elle son intercession ? Y avait-il quelque infortune à secourir, quelque injustice à réparer ? A la fin et à force d'attention, elle aperçut dans l'ombre qui couronnait l'arbre une sorte de rayonnement fugitif, semblable à l'éclair qu'une mouche cantharide lance en se jouant dans les herbes d'un

marécage ; puis la vision devint plus distincte ; elle vit un bec d'oiseau effilé, un col irisé, changeant comme la couleur d'un prisme, et deux ailes repliées sur le plus joli petit corps d'oiseau-mouche qu'on pût imaginer. Mais, le moyen d'attribuer à cet oiseau les paroles qu'elle venait d'entendre ; sa surprise augmentait en même temps que son incertitude. Ce qui l'étonna plus encore ce fut de voir que l'oiseau, avançant la tête, semblait la regarder fixement d'un air d'humilité, de douleur et de prière : en même temps, elle entendit une troisième fois les mêmes paroles qu'elle avait entendues :

« — Oh ! si la princesse Emnèh voulait !

« La princesse fit alors signe à l'oiseau de s'approcher, sans espérer pourtant de se faire comprendre. Mais, au premier avertissement, l'oiseau-mouche vint en sautillant se poser sur son épaule ; puis il se plaça de lui-même dans sa main comme pour y chercher des caresses; la princesse le baisa, et il parut tout triom-

phant. Au fait, jamais on n'avait vu physionomie d'oiseau-mouche plus prévenante et plus avisée.

« — Est-il donc possible, ô mon charmant petit oiseau, dit la princesse en continuant à le caresser, que vous ayez le don de la parole? Est-ce vous qui tout-à-l'heure m'avez adressé une prière? S'il en est ainsi, répondez-moi.

« — Grande princesse, dit l'oiseau-mouche, c'est bien moi qui vous ai parlé, et je ne pouvais espérer un plus grand bonheur que de vous rencontrer, car je sais que vous êtes aussi bonne que belle, et que le malheur n'a jamais réclamé vainement votre appui.

« La princesse était de plus en plus émerveillée; parmi tous les prétendants à sa main, aucun ne lui avait jamais parlé d'une façon aussi galante que cet oiseau extraordinaire. Il continua de la sorte.

« — Vous êtes étonnée de m'entendre, mais apprenez que la forme sous laquelle vous me voyez n'est pas la mienne : je suis la victime

d'une méchante fée et de ses enchantements. J'étais autrefois une jeune princesse comme vous, comme vous on vantait mes talents à la cour du roi mon père, et surtout on admirait ma voix et la facilité avec laquelle j'exécutais les morceaux de chant les plus difficiles. Ces éloges m'avaient rendue un peu fière ; je ne croyais pas qu'il y eût au monde une musicienne comparable à moi. Hélas ! je suis bien cruellement punie de mes folles bouffées d'orgueil. Un soir je me promenais dans le jardin de mon père, lorsque je me sentis saisir par des mains invisibles et enlever dans les airs. Je ne sais combien dura ce trajet aérien. A la fin, je touchai la terre, et me trouvai à la porte d'une espèce de caverne qui s'ouvrait d'elle-même et qu'il était impossible d'apercevoir à plus de deux pas de distance. On me fit descendre un grand nombre de marches, et je me trouvai dans une grande salle remplie d'une multitude d'oiseaux de différentes espèces qui, à ma vue, semblèrent pousser des

cris de douleur. J'attendis dans cette salle quelques instants, au bout desquels une grande femme vint à moi d'un air furieux, et me dit : Insensée, pourquoi es-tu fière de tes talents, pourquoi t'es-tu abandonnée à l'orgueil? Apprends le sort qui t'attend. Ces oiseaux que tu vois ont tous été des princesses comme toi, comme toi la vanité les a perdues. Fais-nous donc entendre cette voix dont tu parais si fière : dis-nous tes chansons les plus belles, je chanterai après toi. Et retiens bien ceci : Si les fées, mes sœurs, qui nous jugeront, déclarent que tu m'as vaincue dans la lutte, tu seras libre, et de plus tu pourras rendre à tous ces oiseaux leur liberté et leur forme naturelle. Si, au contraire, tu es jugée inférieure à moi, je serai maîtresse de ta destinée, et tu partageras le sort des princesses orgueilleuses qui t'ont précédée dans ces lieux. A peine avait-elle fini de parler, que cinq dames vêtues pompeusement, et suivies de cinq esclaves noirs, entrèrent dans la salle et prirent

place sur des sièges qu'on avait préparés pour elles, et la plus âgée des cinq m'ordonna de commencer.

« J'étais si interdite, si troublée, que ma langue s'attacha à mon palais, et je ne pus proférer que quelques sons inarticulés. La fée chanta à son tour, je ne l'entendis pas : mais les cinq dames qui nous écoutaient déclarèrent à l'unanimité que j'étais vaincue. Aussitôt ma rivale s'approcha de moi, leva ses mains sur mon front, et prononça des paroles que je ne compris pas ; puis, me frappant sur la joue de ses cinq doigts :

« — Deviens oiseau-mouche, dit-elle.

« Aussitôt la métamorphose s'opéra, et j'allai rejoindre en gémissant tous les pauvres oiseaux qui, comme moi, avaient été victimes des fureurs de la méchante fée.

« Voilà un an que je suis dans cet état, et depuis, plusieurs princesses emplumées sont venues partager mon sort. Aussi, gémissons-nous toute la journée et demandons-nous au ciel

de nous envoyer la mort. Ce matin, au moment où un esclave entrait, j'ai trouvé moyen de me glisser à travers l'étroite ouverture de la porte, et je me suis trouvée dans ce bois. J'étais libre; mais que faire de ma liberté! Sous ma nouvelle forme, que pouvais-je devenir? Je me résignais à mourir quand je vous ai aperçue. J'avais tant de fois entendu détailler vos charmes, qu'il m'a été facile de vous reconnaître, et voilà comment je vous ai appelée par votre nom.

« Ce récit, comme vous devez bien le penser, surprit fort la princesse Ennèh.

« — Et que voulez-vous que je fasse en votre faveur? demanda-t-elle à l'oiseau.

« — Je connais votre réputation, répondit celui-ci, et je sais qu'il n'y a que vous au monde qui puissiez surpasser la méchante fée dans son art. Si vous voulez, princesse, il ne tient qu'à vous de changer la destinée de plus de cent jeunes filles, et de les rendre au bonheur. Si la renommée ne m'a pas trompée, vous êtes

sensible au malheur; j'espère donc que vous vous laisserez attendrir par mes prières, et surtout si je vous assure que votre triomphe est certain.

« La princesse Emnèh était, en effet, fort attendrie; de plus, son amour-propre lui faisait facilement croire qu'elle réussirait. Elle suivit donc l'oiseau-mouche qui volait doucement devant elle, en l'encourageant de temps en temps. Lorsqu'elle fut arrivée à une espèce de rotonde, entourée d'arbres touffus, l'oiseau s'arrêta, et lui montrant une porte cachée par les buissons et les arbres:

« — Entrez, dit-elle, et ne craignez rien.

« La princesse descendit donc les marches de l'escalier, et se trouva dans la salle remplie d'oiseaux. Un esclave noir vint à elle, et lui demanda ce qu'elle voulait, et comment elle s'était introduite dans ces lieux.

« — Allez dire à votre maîtresse, dit Emnèh avec courage, que je viens délivrer toutes les

victimes de sa méchanceté, et que je la défie dans l'art du chant.

« Tous les oiseaux, en entendant ces généreuses paroles, applaudirent des ailes et de la voix; pourtant ils n'espéraient pas trop que leur malheur allait cesser. Un moment après que l'esclave était sorti, la fée parut : elle avait l'œil hagard et furieux.

« — Qui es-tu, dit-elle à Emnèh, toi qui, sans attendre mon défi, viens me porter le tien?

« — Je me nomme Emnèh, dit la princesse.

« A ce nom tous les oiseaux applaudirent de nouveau et plus bruyamment. La fée perdit un peu de son assurance; cependant elle fit avertir les cinq fées qui composaient le tribunal de venir aussitôt. Quand celles-ci furent assises, la princesse Emnèh commença à chanter. Son chant était si pur, sa voix si légère et si harmonieuse, elle connaissait si bien toutes les ressources de son art, que les cinq fées ellesmêmes en étaient dans le ravissement. Lorsque

la méchante fée voulut chanter à son tour, les sons s'arrêtèrent dans son gosier, et elle ne fit entendre qu'un murmure inintelligible semblable au râle d'un mourant. Les cinq juges furent donc obligées de déclarer que la princesse Emnèh était victorieuse. La fée vaincue pâlit et se troubla, et au même instant il se fit un grand bruit; tous les oiseaux reprenaient leur forme primitive et criaient : Vive la princesse Emnèh! La fureur de la fée ne connaissait plus de bornes, elle fit signe à deux esclaves noirs qui saisirent Emnèh, la renversèrent et lui arrachèrent la langue avant qu'aucune des jeunes filles qu'elle venait de rendre au bonheur pût lui porter secours.

« Voilà comment la princesse Emnèh est devenue muette. »

Après que le narrateur eut terminé son récit, le kalife Haroun-al-Raschid garda quelque temps le silence; il ne pouvait revenir de sa surprise, et l'histoire des princesses changées en oiseaux l'avait surtout fort émerveillé. Ce-

pendant il crut devoir faire quelques observations aux trois dames.

— Mesdames, dit-il, je vois par votre histoire que l'amour de la musique vous a déjà causé de grands malheurs ; mais ne craignez-vous pas de vous en attirer de nouveaux en vous livrant à une joie profane le saint jour du baïram, et ne savez-vous pas que vous êtes en flagrant délit ?

— Ces trois dames le savent, dit l'homme de confiance qui se chargeait d'être leur interprète en toutes choses, moi-même je les en ai averties ; mais que voulez-vous, maintenant qu'elles ne peuvent plus chanter, elles n'ont de plaisir qu'à jouer de quelque instrument, et je suis persuadé qu'elles mourraient si elles passaient un jour sans faire de la musique.

Haroun-al-Raschid ne comprenait pas trop une passion poussée à un pareil excès ; cependant il se sentait disposé à l'indulgence et n'insista plus. Pendant ce temps, la plus jeune des trois princesses faisait des signes à l'inter-

prète, et le kalife en demanda l'explication.

— La princesse demande, dit celui-ci, si vous voulez accepter un sorbet aux ananas, ou un verre de la liqueur des Canaries, car elle pense que la route a dû vous fatiguer; et elle vous jouera ensuite un air de sa composition.

Il y avait, en effet, des sorbets et du vin sur la table, mais le kalife refusa l'une et l'autre chose, seulement il répondit qu'il aurait du plaisir à entendre la princesse Emnèh.

Celle-ci prit alors une guzla, et se mit à jouer un air si gai et si réjouissant, que le kalife ne pouvait s'empêcher de marquer la mesure en penchant la tête de droite à gauche. Ce que voyant Giaffar, il se mit à sauter doucement en cadence sur le coussin où il était assis.

L'air fini, le kalife, qui s'était beaucoup diverti, fit les plus gracieux compliments à la musicienne, qui, pour l'en remercier, commença un autre air véritablement entraînant: c'était une sorte d'air à boire, et l'on eût cru

entendre l'entrechoquement des verres et le murmure du vin coulant à flots.

En même temps les deux sœurs d'Emnèh prirent chacune un verre, et le présentèrent au kalife et à son visir :

— Ma foi, dit le kalife comme étourdi, que Mahomet me le pardonne ; et il vida son verre à petites gorgées : Giaffar avala le sien d'un seul trait.

Le premier pas était fait, et il n'y avait plus à s'en dédire ; aussi le kalife prit-il bravement son parti. On boit un second verre, puis un autre. Du baïram, plus mot. D'ailleurs, la pantomime des trois aimables dames était si intelligible et si expressive qu'elle suppléait presque à la parole. Giaffar, heureux de voir son maître devenu subitement si aimable, se livrait à sa gaîté et débitait en riant des maximes très peu orthodoxes. Il eut même l'audace de demander à la princesse Jusana qu'à son tour elle leur jouât un air. Celle-ci ne se fit pas

prier, et exécuta sur-le-champ un air de danse, mais si fou, si désordonné, si étourdissant, que le kalife se sentit presque enlever de son coussin, et que Giaffar, debout, frappait en bondissant le parquet de ses pieds. Enfin la musique devint si communicative que le kalife et son visir prirent, l'un la princesse Amina, l'autre la princesse Emnèh par la main, et tous quatre se mirent à danser. Giaffar faisait les pas les plus réjouissants du monde, et exécutait les cabrioles les plus compromettantes; jamais on n'eût reconnu en lui le grave visir du plus grand des kalifes. Comme il avait le ventre assez prépondérant, il suait, soufflait et se démenait en tous sens, si bien que la gravité du kalife n'y put tenir, et qu'il se jeta en riant sur un coussin, pendant que Giaffar continuait à sauter comme un ballon. A la fin cependant il s'arrêta, et d'une voix altérée demanda à boire. On se rassit donc et on but de nouveau. La plus charmante liberté s'établissait entre les six convives, et la princesse Amina prit à

son tour l'instrument, et préluda sans avoir été priée.

L'air qu'elle joua ne ressemblait pas aux trois précédents, c'était une mélodie douce et tendre qui devait singulièrement disposer le cœur à l'amour. Les yeux du kalife se remplirent d'une douce langueur, et ceux de Giaffar devinrent brillants comme des escarboucles. Le kalife était parfois sans façon ; il prit galamment la main de la jeune Emnèh et la baisa, tandis que Giaffar disait des galanteries à la belle Jusana, et lui récitait en entier un poème arabe composé en l'honneur des femmes, ces roses du parterre de la vie. Tout allait le mieux du monde. Mais tout à coup on entendit à la porte de la maison un bruit d'armes ; les trois princesses se sauvèrent aussitôt tout effrayées, le kalife les suivit avec l'homme de confiance. Giaffar restait seul ; le bruit se rapprochait, il perdit la tête, et ne trouva d'autre moyen que de se cacher sous la table.

Voici d'où venait tout ce trouble. Une pa-

trouille avait entendu le bruit des voix et de l'instrument, et les soldats tiraient leur sabre du fourreau, tandis que leur chef demandait au nom du cadi qu'on lui ouvrît. Voyant qu'on ne lui répondait pas, il prit le parti d'enfoncer la porte, et entra suivi de quatre soldats dans la salle où Giaffar était caché. N'apercevant personne, ils s'arrêtèrent étonnés, et ils allaient probablement passer outre, si un des soldats ne se fût avisé de regarder sous la table, et n'y eût aperçu Giaffar tremblant de frayeur.

Le soldat prit le grand-visir par l'oreille, et l'attira violemment à lui.

— Que fais-tu là? lui demanda le chef de la patrouille ; ignores-tu qu'on célèbre le baïram? Où sont tes compagnons? réponds. Et il accompagnait ces paroles de furieuses gourmades qui faisaient faire au visir d'horribles grimaces.

Dans la crainte de dénoncer son seigneur et maître, Giaffar ne répondait pas, et se contentait de jeter à la dérobée un regard suppliant vers la porte par laquelle le kalife avait disparu.

— Réponds donc, reprenait le chef de la patrouille, si tu ne veux pas que je te fasse appliquer la bastonnade, en à-compte sur la peine qui te revient.

Giaffar ne savait que faire et tremblait de tous ses membres. A la fin le kalife reparut, et dit quelques mots au chef de la patrouille, qui se retira suivi de ses quatre soldats. Le jour commençait à poindre, et le kalife jugea à propos de retourner à Bagdad. Chemin faisant il dit à Giaffar :

— Je ne croyais pas, visir, que la musique pût entraîner de si graves inconvénients. Un jour comme celui-ci, nous avons bu du vin, dansé et fait l'amour.

— C'est vrai, dit Giaffar d'un ton piteusement repentant.

Le kalife reprit : — Il faut une expiation pour tant de crimes, aussi je t'ordonne de prendre demain mille sequins dans ta bourse, et de les distribuer en mon nom aux pauvres de Bagdad.

— Il sera fait comme vous avez dit, répondit Giaffar en portant les mains à son turban.

Et il ajouta intérieurement :

— J'ai eu l'oreille tirée, j'ai reçu des gourmades, j'ai failli être bâtonné, et je vais donner de plus mille sequins aux pauvres pour expier des fautes que mon seigneur et maître le grand kalife Haroun-al-Raschid a commises comme moi, et pourtant : Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.

MADAME TALON.

I

Des deux noblesses que nos ancêtres, bourgeois et paysans, avaient appris à respecter après Dieu et le roi, la noblesse d'épée et la noblesse de robe, cette dernière est assurément celle qui, de nos jours, a le mieux conservé son caractère. Certes, on ne recon-

naîtra jamais dans nos braves et simples capitaines d'infanterie, avec leurs moustaches mal taillées, leur parler brusque, leur existence de garnison, régulière et économe comme celle des commis marchands, l'ancien homme de guerre, le fils d'illustre maison, le gentilhomme de race, façonné aux grandes manières des salons, héros de ruelles, généreux, bavard, gascon, et passant dans le boudoir des marquises tout le temps que les impériaux lui laissaient. L'*homme d'épée* est mort comme le *marquis*, cet autre grand type, dont Molière a immortalisé les ridicules et dont Crébillon le fils a glorifié les vices. Il n'en est pas ainsi du magistrat; non pas que comme autrefois la robe ait au même point ses illustrations héréditaires, ses gloires patrimoniales, son blason et ses portraits de famille; mais à l'extérieur, la magistrature s'est conservée intacte : c'est toujours la même représentation compassée; c'est toujours le même esprit d'exclusion qui n'admet rien en

dehors de son cercle, la même sévérité prude et formaliste, le même orgueil dissimulé sous un air de froideur et de réserve, la même emphase dans les mots.

Il faut observer pourtant que dans ce parallèle entre l'homme de robe d'autrefois et celui d'aujourd'hui, l'avantage ne demeure peut-être pas à la génération présente; les parlements ont laissé un souvenir imposant, une haute réputation qu'il serait messéant à nous de contester ou d'affaiblir. Nous voulons seulement constater les éléments qui, de la vieille magistrature, ont passé dans la nouvelle. Un homme sec, froid, instruit, mais s'attachant bien plus à la forme des choses qu'au fond, ne souriant jamais, et traitant avec une gravité magistrale les plus misérables affaires, s'arrêtant à la moindre difficulté, sans cesse hésitant, embarrassé ou feignant de l'être, ne reconnaissant que les mots convenus, les phrases classées, enregistrées dans les lois, ordonnances, arrêts du royaume, et

répondant sèchement à un pauvre homme qui explique son affaire à sa manière, c'est-à-dire en bonnes paroles françaises, et non en argot de procureur : Je ne vous comprends pas!... n'est-ce pas ainsi qu'on se représente un conseiller du parlement de Dijon ou de Toulouse? Du reste, de grandes qualités, mais raide, mais sans entrain et sans spontanéité ; une conscience incorruptible, mais plutôt selon la loi que selon l'équité, selon le droit que selon le bon sens; le respect de la lettre bien plus que de l'esprit; une vénération quelque peu grotesque pour tous les anciens us, pour toutes les formalités niaises ou nécessaires, justes ou injustes, et enfin une immobilité d'esprit tenant presque de la pétrification; de l'instruction, et beaucoup de science même, car instruction n'est pas assez dire, mais une science sans cœur, sans entrailles, sans cerveau, une science de bénédictin, de commentateur, de compilateur, amoureuse du texte et non du sens, et ou-

bliant toujours que les lois sont faites par les hommes et pour les hommes, et qu'un recueil de lois, quel qu'il soit, n'est autre chose qu'un contrat consenti par tous et au profit de tous pour garantir les intérêts légitimes et réprimer toute usurpation. De la dignité dans les manières et dans la conduite, mais allant jusqu'à l'exagération, quelque chose de guindé, ne seyant en rien à l'administration de la justice qui n'est autre chose que la constatation légale des éternels principes du sens commun; en un mot, de l'affectation, non-seulement sur le siège, en public, dans la vie judiciaire, mais partout, à la promenade, à la campagne, au sein de la famille, dans la vie intime. C'est là une grande fatigue de toujours poser ainsi, de n'oser pas un seul instant plier le genou, ni étendre ses articulations, crainte que votre autorité en souffre et que votre considération n'y perde quelque chose de son prestige ! Et quand je pense que que le plus naturel et le plus franc des hommes,

Michel Montaigne, a été conseiller, je ne puis m'empêcher de le plaindre, et de me demander comment il a pu plier son allure si libre et si aventureuse, à toutes les nécessités d'un pareil rôle.

A peu de chose près la magistrature est restée telle que nous venons de la peindre. Le conseiller au parlement et le juge au tribunal de première instance, c'est tout un; moins les aïeux, la grande fortune, et un certain éclat poétique qui leur manque, nos juges ressemblent tous au portrait que nous venons de faire : même affectation de dignité et de réserve, même ton d'importance dans les plus petites choses, ce qui est le propre des petits esprits, même fixité dans les idées, même immobilité au milieu du mouvement et du bruit qui se font autour d'eux; si bien qu'on pourrait dire que les hommes marchent, mais que les juges stationnent.

Si de la magistrature à fauteuil nous passons à la magistrature active et militante,

nous trouverons encore entre le passé et le présent les mêmes rapports, la même continuité. Un procureur du roi étant l'avocat de la société, représente assez ordinairement la société qu'il défend. Si la société de son époque est bavarde, sceptique, rieuse, il sera sceptique et bavard, et rira comme elle; si dévote, superstitieuse, intolérante, la dévotion, l'intolérance et la superstition se fondront dans ses réquisitoires comme dans un creuset. Ceci revient à dire, ou à peu près, que le procureur du roi est toujours un artisan de la parole, un maître en l'art de dire, un rhéteur. Son affaire à lui n'est pas toujours de rester attaché à la loi et de s'y conformer; dans les causes criminelles son esprit est libre et peut se jouer à l'aise : là il lui est permis de faire de la science physiologique comme un romancier, de la fantasmagorie oratoire comme un prédicateur du moyen âge; il lutte, il combat, il vit, il exprime la partie brillante, la partie littéraire de la magistrature. Aussi

chaque époque lui imprimant son cachet particulier, et lui prêtant ses fantaisies, varie-t-il plus dans ses nuances ; dans ses nuances seulement, car le fond reste toujours le même : l'importance, et ce manque de chaleur qui résulte de l'absence d'un intérêt personnel, et de la gêne d'un rôle appris et qui ne peut pas changer.

Parmi les magistrats du siècle de Louis XIV, ou, comme on l'a dit depuis, du grand siècle, le procureur-général Talon était un de ceux qui réalisaient le plus complètement ce portrait d'avocat de la société que nous venons d'esquisser : grand, maigre, aigu, il gesticulait peu, et parlait peu ailleurs qu'à l'audience, comme s'il eût craint d'écorner le trésor d'éloquence que sa profession exigeait. Marié depuis deux ans environ avec la fille d'un président à mortier, nommée mademoiselle de Fergusson, il apportait dans les actions les plus indifférentes de sa vie et les relations intimes de son ménage, la même réserve, le

même poids, la même dignité que dans les actes les plus solennels de sa charge. Il avait détourné à son usage le mot fameux de César : Que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée ; et il le commentait en tous sens, l'appliquait aux moindres circonstances. La femme d'un magistrat (il appuyait toujours avec emphase sur ce mot) ne devait pas vivre, parler, rire, marcher comme la femme d'un autre ; le fard et les vertugadins trop amples étaient messéants à la femme d'un magistrat ; la femme d'un magistrat ne devait aimer le bal, ni la comédie, ni les cercles ; il n'était pas convenable que, comme une marquise, elle traînât à sa suite une cour d'abbés et de militaires, ni qu'elle s'occupât des tragédies de Racine et des comédies de Molière. La femme d'un magistrat devait être au-dessus des petits propos de ruelles, des commérages de la cour, des parties à Marly et à Saint-Germain, et de tous les plaisirs qui composaient alors l'existence des femmes nobles et belles. La femme

d'un magistrat devait scrupuleusement veiller sur toutes ses actions et sur toutes ses paroles : quelle honte si l'on eût dit de la femme d'un magistrat qu'elle avait assisté à une réunion, à un souper, à une représentation de Versailles! Bref, la femme d'un magistrat devait, sous peine de déconsidération, vivre de la plus monotone façon du monde, et n'avoir d'autre distraction que d'écouter avec recueillement les réquisitoires conjugaux de son très honorable mari : le magistrat !....

Entre le procureur-général Talon et sa femme, il y avait donc lutte continuelle, et quelquefois violente. Celle-ci, s'en référant à l'usage, citant, pour se donner un appui, l'exemple de telle duchesse, très noble et très considérée, qui se passait très bien ses mille petites fantaisies ; celui là en revenant toujours à son argument : la femme d'un magistrat ! Chaque plaisir que voulait se donner madame Talon, elle était obligée, rigoureusement parlant, de l'emporter d'assaut ; tel bal lui avait

coûté quinze jours entiers de requêtes, de considérants, d'attendus, de répliques et de contre-répliques. Contre la terrible logique du procureur-général, elle n'avait d'autres armes que sa logique de femme, logique transparente et fine comme une gaze, déliée et cassante comme un fil de soie ; mais la nécessité avait développé en elle, à un très haut degré, cette adresse innée des femmes qui est la force des êtres faibles; souvent vaincue, elle était quelquefois victorieuse ; avec la patience d'une araignée, elle tissait vingt fois ses toiles vingt fois rompues, et si le mari souvent, d'un coup de sa grosse aile de procureur, rompait cette trame si habilement ourdie, quelquefois aussi il s'y empêtrait de telle sorte, que l'habile tissandière le tenait pour quelque temps à sa discrétion et merci.

A travers les solennelles évocations du procureur général et ses continuelles déclamations sur la morale, perçait pourtant un sentiment très réel, très humain, très vivace ; il était ja-

loux ; il avait beau se draper dans sa robe, se guinder sur des échasses, échafauder les reproches du mari sur les convictions du moraliste, la jalousie perçait toujours par quelque côté. A certains moments il oubliait son personnage pour devenir un mari semblable aux autres, un mari bourgeois, laissant à la noblesse d'épée ses débordements avoués et ses licences de bon goût, un Sganarelle coiffé d'un bonnet carré. Dans ces moments-là le contraste devenait charmant à étudier. Tantôt il se faisait bonhomme et cajolait sa femme d'un air patelin, essayant par la douceur des formes de corriger l'amertume du fond. Certes, il n'était pas un tyran, et serait au désespoir de gêner sa femme ; mais quelle différence il y avait entre les plaisirs éclatants et vides du monde , et cette adorable paix d'un ménage bien uni , ces jouissances intimes, ce repos dans l'amour qui est le paradis sur terre ! Tantôt sur une parole inconsidérée, sur un geste, sur un clin-d'œil, il se fâchait tout rouge, comme un tu-

teur de comédie, en brandissant au-dessus de la tête de sa femme le glaive vengeur de la loi et les dards de son éloquence réquisitoriale; les hyperboles, les hypothèses lui venaient alors en abondance comme en ses plus beaux jours de parlement. Quelle ampleur dans la phrase! quels magnifiques développements! Et la morale! et l'estime publique! et la religion même! (Massillon prêchait en ce temps-là) et ceci et cela! chaque argument enfantait une série d'arguments : avec moitié moins de mots, il eût fait pendre le plus honnête homme du royaume. Mais par malheur il arrivait que l'auditoire (je veux dire sa femme) partait de rire au plus bel endroit, et toute cette emphase tombait à plat, comme un ballon crevé par une épingle.

Or, un matin, vers neuf heures, que le procureur-général déjeûnait avec sa femme avant de se rendre au tribunal, soit que son imagination d'orateur fût en ébullition, soit que son cerveau de mari fût tourmenté par certaines

idées de la veille, il se sentit en veine, et s'étendit plus éloquemment que jamais sur le texte ordinaire de ses déclamations. Il ne fallait pas, disait-il, que la femme d'un magistrat choisît ses modèles parmi les dames de la cour; à celles-là il était permis de tout faire et de tout dire, parce que la considération publique n'était pas d'absolue nécessité pour leurs maris; mais à ceux qui exerçaient une part d'action sur le peuple, il était indispensable de conserver une réputation sans tache, un nom respecté à tous les titres; un juge entouré de ridicule perdait nécessairement de son autorité, et il fallait que la justice se maintînt sûre et digne sous peine des plus graves désordres. D'ailleurs, la noblesse de robe s'était toujours fait distinguer par la rigidité de ses mœurs, et on devait moins que jamais se laisser entraîner au torrent.

Inutile de faire remarquer que ces observations, et beaucoup d'autres que nous omettons, ne s'adressaient pas directement à la femme du

procureur-général, c'était une thèse philosophique qu'il soutenait sans application immédiate, et sans allusion personnelle, ce qui ne l'empêchait pas de jeter de temps en temps un coup-d'œil de côté sur son auditoire, pour juger de l'effet de ses paroles. L'auditoire écoutait tout cela avec une tranquillité remarquable, baissant les yeux comme au sermon (c'en était un qu'on lui faisait), et dissimulant de temps en temps un léger bâillement qui crispait imperceptiblement sa lèvre supérieure ; puis quand il eut terminé sa prédication par un beau mouvement de philosophie où il évoquait un à un tous les Talon ses aïeux qui s'étaient illustrés dans la magistrature, madame Talon se leva, et croisant les mains, comme pour prier, elle se contenta de dire d'un air adorablement railleur :

— Ainsi soit-il !...

Le ballon creva net. Le procureur-général prit un énorme dossier, le mit sous son bras, et sortit sans ajouter un mot.

Quelques minutes après son départ, madame Talon sonna sa caméristе, et lui ordonna d'aller chercher une chaise de louage, chose assez singulière, puisqu'elle avait la sienne. Autre singularité, c'est qu'il était, comme nous l'avons dit, neuf heures, et qu'à une heure pareille, une femme d'un certain monde ne pouvait pas se permettre de quitter sa chambre. Quoi qu'il en soit, et toutes réserves faites, la chaise arriva, et madame Talon y monta sans hésiter, en disant aux deux porteurs : — Quartier des Halles! Troisième singularité, plus inconcevable que les deux premières! Aller à neuf heures, en chaise de louage, au quartier des Halles; la chose devenait nécessairement plus que romanesque. Sans cette dernière circonstance que nous signalerons, il n'est pas un lecteur, si peu appris, qui n'eût expliqué, avec une supériorité remarquable, la démarche de madame Talon : une femme de procureur-général qui sort le matin, en cachette, quand son mari est à l'audience, quoi

de merveilleux? Vite un amant, et le mot de l'énigme est trouvé. Mais qu'on aille voir un amant au quartier des Halles, en plein jour, en plein siècle de Louis XIV : croire cela serait blasphémer.

Madame Talon elle-même semblait honteuse de sa destination, et dérobait discrètement sa figure aux regards des passants. Quand son équipage, en suivant la rue Saint-Honoré, fut arrivé à la rue de la Féronnerie, elle se fit arrêter, paya ses porteurs et s'en alla seule, à pied, jusqu'à une petite maison enfoncée, dont les portes et les croisées étaient encombrées d'effets de femmes, de robes, de bonnets, de fichus, le tout fané et vieilli. Il y avait là des vertugadins d'un velours magnifique et qui peut-être avaient trôné aux brillants Carrousels de Louis XIV, mais passés et mangés au soleil; des dentelles à dessins ouvragés jetées pêle-mêle avec des jupes de soie tachées et des fleurs poudreuses. Dans des écrins ouverts, épars sur une table noire, reluisaient des dia-

mants faux, des boucles d'oreilles ternies, des colliers de perles incomplets : puis des perruques emmêlées, des souliers de maroquin à paillettes, des ceintures jadis argentées maintenant cuivrées et noircies, tout un monde de colifichets naguère brillants aujourd'hui éteints et morts, débris de parures, cadavres sans nom ; on eût dit un champ de sépulture consacré aux dépouilles de la mode, aux ruines de l'opulence et du luxe.

Une vieille femme ébréchée, jaune et incomplète comme ses marchandises, se dressa au fond de sa boutique, en apercevant madame Talon, et sans attendre que celle-ci lui expliquât le but de sa visite, se mit à défiler le chapelet de paroles creuses dont elle saluait toutes ses pratiques :

— Voulez-vous, madame, une belle robe de soie mordorée, la même qui a servi à madame la duchesse du Maine le jour de ses noces? Voulez-vous le magnifique voile de point d'Angleterre que portait mademoiselle de La Val-

lière le jour de sa présentation à la cour de Saint-Germain ? Voulez-vous une fontange toute neuve et qui n'a pas encore servi, ou un costume de mariée avec le chapeau en fleurs d'oranger naturelles, sortant de l'arbre. — Diamants, turquoise, émeraudes, j'ai de tout au plus juste prix.

La femme du procureur-général, quoique habituée à l'éloquence de son mari, demeura quelque temps interdite en entendant ce flux de paroles débitées d'un ton déclamatoire. La revendeuse à la toilette s'approcha alors d'elle, et après l'avoir considérée, s'inclina profondément. Quoique madame Talon fût en négligé du matin, toute sa personne avait trop de distinction pour qu'on pût se méprendre au point de ne pas la reconnaître pour une dame de condition. Aussi, devenue tout à coup muette, la vieille bavarde se contenta-t-elle d'attendre respectueusement qu'il plût à sa nouvelle pratique de lui donner ses ordres.

— Je veux, dit madame Talon, un costume tout simple, mais propre.

— Je comprends, dit la vieille, un costume de bourgeoise. J'ai votre affaire. Où faudra-t-il porter cela?

— Je m'habillerai ici.

— Je comprends, dit encore la vieille en clignotant les yeux comme madame de la Ressource à la vue du portrait d'Angélique.

Sans s'arrêter aux interprétations de la marchande, madame Talon entra avec elle dans une arrière-boutique mal éclairée, et au bout de quelques instants, elle en sortit complètement métamorphosée. La femme du grave procureur-général Talon était devenue une petite fille alerte, éveillée, svelte, avec une jupe courte, un corsage à pattes, un bonnet à barbes, un fichu en point de filet et des mitaines noires, une vraie grisette du temps de Louis XIV, une admirable matière à réquisitoire pour le très vénérable magistrat.

En sortant de la boutique de la fripière, elle ne dit que ces mots :

— Je viendrai reprendre mes habits moi-même.

Et elle se mit à raser les maisons de ce pas délibéré qui n'appartient qu'aux grisettes de Paris ; on eût dit qu'avec le costume elle avait pris les manières et l'allure de son nouveau rôle. Sa course fut longue; après avoir traversé un grand nombre de rues, elle arriva dans la rue Saint-Antoine, près l'église Saint-Paul, la suivit jusqu'à la place de la Bastille, longea les fossés de la vieille prison d'état dont l'enceinte devait servir plus tard d'emplacement au premier bal de la liberté, puis monta un peu le faubourg, et s'arrêta enfin devant une méchante porte étroite, noire, acculée dans un enfoncement, comme un mendiant au coin d'une borne ; et après avoir regardé autour d'elle pour bien s'assurer de son incognito et dépister tout regard inquiétant, elle entra. La maison comme la porte était de laide appa-

rence ; dans le plâtre , qui liait entre elles les poutres mal blanchies des appartements, s'entre-croisaient des crevasses qui allaient en élargissant vers les combles. Quoique derrière les croisées on n'aperçût pas de rideaux , les vitres en étaient si noires qu'il eût été impossible à l'œil le plus exercé de signaler un profil se découpant sur cette ombre compacte. L'escalier, qui conduisait au premier et seul étage de cette masure , montait presque à pic , encaissé entre deux murs gras et suintants. Probablement il n'y avait pas de rez-de-chaussée, car à partir de la porte d'entrée , tout était mur et escalier ; ni vestibule , ni porte latérale : une véritable gorge de bois et de mortier.

Madame Talon avait gravi l'escalier avec une intrépidité remarquable ; mais quand elle se trouva sur un palier, obscur comme le reste de la maison , entre trois portes disposées comme dans une décoration de théâtre , deux sur les côtés , une au fond , elle hésita un moment; puis rajustant le buse de son corsage

comme pour comprimer les battements de son cœur, elle frappa à droite un coup léger qui retentit dans le vide, comme une pierre qui tombe au fond d'un abîme. Madame Talon recula effrayée, mais au même instant la porte s'ouvrit, et sans qu'elle eût aperçu aucune figure humaine, une voix enrouée lui demanda :

— Que voulez-vous?

— Madame Voisin, dit-elle.

— Madame n'est pas visible en ce moment, répondit la voix.

— Ne puis-je l'attendre?

— Suivez-moi.

La mystérieuse sentinelle de cette maison, déjà si mystérieuse, n'ajouta pas un mot ; madame Talon la suivit en silence dans un corridor qui se prolongeait en tournant à travers les appartements intérieurs ; puis une épaisse tapisserie se souleva et laissa voir une grande salle, dans laquelle un seul jour de souffrance projetait une clarté crépusculaire. La femme, (c'en était une) qui avait introduit

madame Talon, s'arrêta sur le seuil de cette salle, lui fit un signe comme pour dire : attendez-là ! et disparut, laissant la femme du procureur-général, seule, et malgré son courage visiblement effrayée.

Pour motiver cet effroi, il est nécessaire de dire dans quelle maison se trouvait madame Talon, et d'expliquer la terreur qui devait s'attacher à ce nom : MADAME VOISIN.

II

Madame Voisin, plus communément appelée la Voisin, a laissé derrière elle une de ces réputations que l'homme le plus déterminé hésite à approfondir. Semblable à certaines évocations qui épouvantent nos nuits, son spectre se dresse devant nous avec un horrible

cortége d'artifices incroyables, de ruses, de piéges, de crimes diaboliques; et, avec la Brinvilliers, elle complète cette horrible personnification de l'empoisonnement, que de nos jours nous avons peine à comprendre : l'empoisonnement, c'est-à-dire la plus épouvantable des morts, le plus lâche des assassinats, la plus infâme des vengeances même après le stylet des Italiens. Pourtant, si maudite que soit la Brinvilliers, elle nous semble dépassée de beaucoup par la Voisin. L'une avait mis le poison au service de ses intérêts personnels, de ses passions personnelles, de ses vengeances personnelles, elle empoisonnait pour son compte. L'autre fit du poison une arme banale au service de tous, moyennant tarif, une industrie régulièrement organisée, un commerce auquel il ne manquait qu'une patente. La Brinvilliers se servait du poison; la Voisin en vendait; sa profession était : empoisonneuse. Une fois sortie de ses mains, peu lui importait à elle ce que sa marchandise de-

venait ; peu lui importait si au bout de son marché il y avait meurtre simple ou double, meurtre d'un frère, d'une sœur, d'une mère; son industrie appartenait au public; elle n'avait le droit de la refuser qu'aux mauvais payeurs.

Non pas qu'elle exerçât cet épouvantable métier aussi franchement que nous le constatons ; elle s'environnait de précautions, de ruses, de fantasmagories de toutes sortes; car elle avait à la fois deux réputations à soutenir : sa réputation d'empoisonneuse d'abord, sa réputation de sorcière ensuite. Quand une femme avait envie de se défaire d'un mari (et à l'époque où nous sommes les veuvages étaient très fréquents), quand un jeune homme voulait hériter de son père, ils allaient trouver la Voisin sous prétexte de lui demander le secret de l'avenir ; et alors, le prix fait, et après les évocations d'usage, celle-ci leur indiquait le temps où l'une devait perdre son époux, l'autre son père, et jamais l'horoscope ne mentait. Quelque temps avant l'époque indiquée, des

signes avant-coureurs annonçaient la réalisation prochaine de la promesse de la Voisin, sans qu'on pût apercevoir la main invisible qui dirigeait les coups. Tantôt c'étaient des porcelaines précieuses qui tombaient comme d'elles-mêmes et se brisaient; tantôt, au moment où la future veuve occupée à sa toilette, posait devant un miroir, le miroir se détachait et jonchait l'appartement de ses débris. Quelquefois on entendait dans la nuit des cris funèbres, et comme le râle d'un homme qui se meurt; ou bien un fantôme traversait les appartements, et semblait percer les murs en faisant un grand bruit de chaînes heurtées les unes contre les autres. Tous ces pronostics, que la Voisin savait ménager avec une adresse et une habileté infinies, jetaient l'épouvante dans les esprits et les disposaient à la crédulité : on n'osait plus douter d'une puissance qui se manifestait chaque jour par de nouveaux signes; et quant au poison, c'était un ami sûr qui ne la trompait jamais, elle savait en cal-

culer les effets, en ralentir ou en presser la marche, si bien qu'au jour marqué, à l'heure dite, la victime dévouée mourait pour obéir aux ordres de la Voisin, sans que personne au monde pût soupçonner le secret de sa mort. L'empoisonneuse, du reste, ne s'en tenait pas à cette unique industrie : outre qu'elle se vantait de prédire l'avenir, de deviner le passé, elle prétendait avoir des communications directes avec le diable, posséder des philtres sûrs pour ramener un infidèle, pour enchaîner un inconstant, pour amollir les cœurs les plus farouches, et faire tomber les préventions les plus enracinées. Chose incroyable! Cette femme vécut long-temps ainsi, sans que son existence fût inquiétée; les dames les plus considérables de la cour, les seigneurs les plus fameux, se rendaient en secret dans son officine ténébreuse. Ses émissaires se glissaient dans les hôtels, dans les salons, jusque dans les chambres à coucher. Il y eut d'horribles secrets de ménage, dont la Voisin fut seule

dépositaire ; il y eut des naissances, dont seule elle connut le mystère, d'étranges malheurs qu'elle aida à préparer, des fortunes subites, dont seule elle eût pu dire le chiffre et l'origine. Si on avait pu faire l'inventaire de la Voisin, que de crimes enfouis dans l'ombre, de trames préparées de longue main et subitement dénouées ! que d'infamies, de turpitudes n'eût-on pas mises au jour! et les plus beaux noms, les plus nobles familles, peut-être compromis à tout jamais, à tout jamais flétris par ses révélations ! Dieu merci ! la Voisin est morte sans confession et sans notaire.

Nous ne prenons pas d'ailleurs assez de plaisir à retracer les effets de la superstition et de la crédulité, pour prétendre que personne n'ait osé nier la puissance cabalistique de la Voisin, malgré le prestige dont elle savait s'entourer. Un jour il prit fantaisie au maréchal de Luxembourg d'aller voir la fameuse devineresse, et celle-ci, avec une imperturbable

assurance, lui promit de lui faire voir le diable. Jour pris, le maréchal fut exact au rendez-vous ; il n'était pas homme à reculer, lui qui disait avec raison que ses ennemis ne l'avaient jamais vu par derrière. La scène était habilement préparée ; le maréchal fut introduit dans une grande salle toute noire au milieu de laquelle flambait un brasier, et devant le brasier la Voisin, l'œil hagard, les cheveux au vent comme une pythonisse antique ; après qu'elle eut fait ses invocations : — Persistez-vous dans votre résolution? dit-elle au maréchal.

— Assurément, dit celui-ci, le diable est un personnage dont trop de monde parle, pour que je ne tienne pas à le voir au moins une fois en ma vie.

Au même instant les tentures noires qui couvraient les boiseries de l'appartement semblèrent se déchirer, et un grand diable tout velu depuis les pieds jusqu'à la tête, des cornes au front et vomissant des flammes, s'avança

en gambadant; mais le maréchal, loin de se déconcerter, leva une canne qu'il tenait à la main, et en frotta si bien le prétendu diable, que celui-ci se mit à crier merci, et fut probablement dégoûté pour la vie de sa bizarre et dangereuse profession..

Tous ces détails, on le sent bien, n'ont été connus qu'après la mort de la sorcière. A l'époque dont nous parlons, sa réputation était au comble; les espions qu'elle entretenait à grands frais l'instruisaient chaque soir de tout ce qui se passait à la cour et à la ville; et la crédulité, qui exagère tout, répandait sur son compte les bruits les plus singuliers : on disait qu'on l'avait vue dans le carrosse de M. de Louvois, et que le roi lui-même avait voulu avoir un entretien avec elle. Tout cela joint à son adresse réelle et à son audace, suffisait bien pour donner à cette femme un peu de ce mystérieux prestige qu'on attribuait, dans des temps plus reculés, aux êtres en contact avec les esprits infernaux. Madame Talon ne savait

donc de la Voisin que ce que tout le monde en savait à son époque. Il était bien question de temps en temps de crimes terribles et impunis dont la justice ne pouvait parvenir à découvrir les auteurs, de morts subites dont la médecine, alors peu savante, n'expliquait pas les causes ; mais pour les désœuvrés de la cour, pour ces femmes si frivoles qui passaient leur temps à dénouer le jour l'intrigue de la veille, la Voisin n'était qu'un agent perspicace et utile, une diseuse de bonne aventure : celles qui la connaissaient mieux ne se vantaient pas de la connaître.

La salle où se trouvait madame Talon avait peut-être servi à l'expérience diabolique du maréchal de Luxembourg ; en effet, tout le pourtour était caché sous une tenture noire qui, au moindre souffle, au moindre bruit, s'agitait comme un drap mortuaire. On n'y voyait aucun meuble, si ce n'est deux ou trois pots de faïence écornés, accroupis dans un coin, et qu'on devait nécessairement supposer

avoir servi à des opérations magiques. Au plafond pendait une énorme chouette, retenue par un fil d'archal, à peine perceptible, attendu l'obscurité, et qui semblait planer d'elle-même, les ailes étendues, comme un présage de mort. Si un pareil aspect n'avait rien de terrible pour un Luxembourg, certes il pouvait bien paraître effrayant à une pauvre femme élevée en province, dans un vieux château, bercée pendant son enfance par les contes d'une vieille nourrice : madame Talon eut peur. Chaque fois qu'elle levait les yeux au plafond, la chouette paraissait s'agiter, ses yeux brillaient, ses ailes bruissaient, et leur ombre, en se projetant sur la tapisserie, y dessinait des figures bizarres, et comme des signes cabalistiques. Le temps s'écoulait pour elle avec une désespérante lenteur. Un moment elle voulut ouvrir la bouche pour crier; mais par un effet singulier de la peur, les sons expirèrent sur ses lèvres, et elle crut sentir un souffle glacé qui comprimait les paroles

dans sa bouche. Peu à peu pourtant, à force de raisonner sa faiblesse, elle parvint à la dompter ; elle regarda bien attentivement la terrible chouette, et reconnut le moyen bien simple qui la retenait au plafond ; elle tâta les tapisseries, et s'assura qu'elles n'avaient ni mouvement, ni bruit surnaturels. Enfin, la crainte disparut complètement ; elle s'assura que son cœur battait, elle se retrouva, reconquit la certitude de son être, et attendit bravement.

Puis, peu à peu, la curiosité, ce premier instinct des femmes qui ne peut céder qu'à l'instinct plus puissant de la peur, prit le dessus dans son esprit ; elle eût voulu percer l'obscurité qui l'enveloppait, voir à travers ces tapisseries qui lui cachaient sans doute d'autres appartements. Elle en fit plusieurs fois le tour en cherchant inutilement à les soulever, soit qu'elles fussent trop lourdes pour ses forces, soit qu'un moyen secret les empêchât de céder à ses efforts. Enfin, dans un angle encore

moins éclairé que le reste de la salle, elle découvrit une solution de continuité, une sorte de fissure à peu près de la hauteur d'une personne, pratiquée dans la tenture, à dessein ou par hasard. Elle glissa sa main dans l'ouverture, et la sentit arrêtée par un corps solide qui n'était autre chose qu'un panneau de bois. Elle souleva le pan de tapisserie qui le cachait, approcha son oreille, et crut alors entendre un murmure confus et comme un bruit de voix, mais sans rien distinguer encore. C'était là un événement assez simple, et la curiosité de madame Talon n'aurait pas été plus loin, lorsqu'en promenant sa main sur la boiserie, elle effleura un ressort qui céda sous son doigt, et en même temps une porte s'ouvrit devant elle; elle avança, et après avoir fait un pas, se rencontra de nouveau une cloison de bois qui s'opposait à sa marche; puis elle entendit distinctement la voix de deux femmes qui conversaient. Alors seulement la femme du procureur-général réfléchit aux suites possibles de

son inconséquence : sa curiosité n'était elle pas chose répréhensible , et qui sait quelle vengeance pourrait tirer d'elle une femme comme la Voisin ! Elle recula donc en arrière pour se retirer, mais la porte qu'elle avait ouverte s'était refermée sans bruit, et elle se trouvait ainsi prise dans une sorte d'impasse obscur et étroit, sans pouvoir ni avancer ni fuir.

A la manière distincte dont les sons arrivaient maintenant à ses oreilles, il était évident qu'une mince cloison seulement la séparait de la pièce voisine.

— Oui-dà, ma commère, disait une voix aiguë et saccadée comme le sifflement d'un aspic, malgré vos quarante ans sonnés, votre cœur bat encore comme celui d'une jeune fille, et un premier mariage n'a pu suffire à apaiser la fougue de vos passions ; il vous faut un nouveau mari, de nouvelles amours......... Mais dites-moi donc un peu comment cela vous est venu, comment cette pensée toute juvénile s'est logée dans votre cerveau quadragénaire ?

— A quoi bon vous apprendre ce que vous connaissez? dit l'autre voix ; ne savez-vous pas tout? ne devinez-vous pas les désirs d'une femme avant même qu'ils ne soient éclos dans son cœur? L'esprit qui vous sert ne vous instruit-il pas d'avance de ce que nous autres nous n'oserions jamais avouer?

— ...... Jamais avouer ! voyez-vous cela ! reprit la première voix, l'hypocrite ! voilà-t-il pas une petite femme bien honteuse ! Allons, ma commère, la Voisin n'est pourtant pas un confesseur bien sévère. Pourquoi venez-vous ici? avez-vous besoin d'un élixir, d'un philtre? vous voulez du poison peut-être?

En entendant ces derniers mots, madame Talon fit malgré elle un mouvement d'effroi : quelles révélations lui promettaient ces paroles, de quel épouvantable secret allait-elle être involontairement dépositaire? Par quelle fatalité se trouvait-elle engagée dans cette intrigue ténébreuse qui commençait à se dérouler? Un moment, dans la naïveté de son âme,

elle eut l'intention sérieuse de se boucher les oreilles pour ne rien entendre, à peu près comme les enfants qui ferment les yeux quand ils ont peur, et croient échapper au danger en ne le regardant pas. *Vous voulez du poison peut-être?* La Voisin avait très certainement appuyé avec intention sur cette phrase; et quoi que fît madame Talon pour lutter contre de funestes pressentiments, toujours la phrase fatale lui apparaissait grosse de mystères épouvantables, et peut-être de catastrophes prochaines: et cette voix railleuse de La Voisin qui semblait se jouer de son interlocutrice, et traiter comme un badinage une affaire probablement trop sérieuse! il y avait en tout cela de quoi confondre une raison plus éprouvée que celle de madame Talon. La Voisin chez qui elle était venue si intrépidement, si légèrement, semblable à un oiseau qui se précipite dans un fourré sans en calculer la profondeur, commençait à se montrer à elle sous un jour nouveau; en ce moment sans doute elle eût

donné la plus belle bague de son écrin pour être rendue à la lumière ; mais elle était prise au piège, obligée, crainte d'être surprise, de retenir son souffle, d'étouffer les battements de son cœur, de réprimer tous ses mouvements, comme de perfides accusateurs ; pauvre oiseau qui n'avait pas même la liberté de béqueter les barreaux de sa cage? Et quel devait être le dénouement de tout ceci pour elle-même ; n'y a-t-il pas des choses qu'on ne peut pas entendre? n'y a-t-il pas des secrets qui étouffent ceux qui les possèdent, comme certaines liqueurs fermentées brisent le vase qui les contient?

— Oui, vous avez raison, reprit la Voisin d'une voix plus solennelle cette fois, je sais tout d'avance ; l'esprit va chercher au fond des consciences les désirs les plus secrets, les projets à peine formés, et vient me les apprendre. Je pourrais vous dire le jour et l'heure où pour la première fois une pensée d'amour s'est glissée dans votre cœur. Voulez-vous que

je vous conte votre histoire ? La voici : vous avez un vieux mari grondeur, et vous êtes fraîche et gaillarde ; vous n'êtes pas d'humeur à vous enterrer toute vivante dans un tombeau. Vous avez aussi une fille de seize ans, gentille, mais innocente et naïve, qui n'entend rien à l'amour, et demanderait volontiers, comme l'Agnès de la comédie, si les enfants ne se font pas par l'oreille. Pourtant un mari s'est présenté pour cette petite niaise, un mari galant, bien tourné, aimable, spirituel, comme il vous en faudrait un à vous, ma commère. De le voir tous les jours auprès de votre fille, tâchant par ses propos, par ses caresses, d'échauffer ce marbre virginal qui attend encore pour s'animer les rayons de l'amour, le dégoût du vieux mari, le désir d'en avoir un plus jeune, se sont réveillés plus poignants que jamais : quel crève-cœur de céder à une enfant ignorante du prix des choses un si beau joyau que vous savez apprécier si bien ; quelle douleur d'être appelée belle-mère par un galant homme,

quand on voudrait tant être nommée sa femme ; d'abandonner un diamant de l'eau la plus pure à une petite sauvage qui aimerait autant un grain de verroterie grossière, quand on saurait, en le taillant habilement, s'en faire tant d'honneur! Mais le vieux mari ! c'était là la difficulté, on le maugréait, on accusait le destin, le ciel, le diable lui-même , comme si le diable, au contraire , n'était pas toujours du parti des jeunes femmes contre les vieux maris.

Ici l'empoisonneuse s'arrêta, probablement pour étudier l'effet de ses paroles ; puis, après un moment de silence, pendant lequel madame Talon étouffa jusqu'à sa respiration, elle n'ajouta que ces seuls mots du même ton railleur qu'elle avait déjà employé :

— Le fait est qu'un vieux mari , c'est bien gênant !...

Madame Talon commençait à entrevoir clairement l'horrible conclusion de cet entretien ; elle fut bientôt confirmée dans ses pré-

visions par ces paroles de la Voisin, qui reprit, après un nouveau silence :

— Et vous désirez en être débarrassée, n'est-ce pas?

Celle à qui s'adressait cette question murmura à voix basse un oui presque inarticulé.

— Et comment pourrai-je apprécier la vivacité de vos désirs?

Un bruit semblable à celui que fait une bourse bien garnie en tombant d'une main dans une autre main, servit de réponse à cette seconde question :

— Bien, dit l'empoisonneuse; mais je ne puis pas encore vous répondre : l'Esprit, dont je suis la servante, est un esprit jaloux qui tient ma puissance asservie à la sienne, et n'accorde qu'à mes ferventes prières les moyens d'accomplir ma volonté. C'est un esprit avare qui me refuse ou m'accorde ses faveurs, selon ses caprices du moment; c'est un esprit terrible qui me briserait comme un roseau entre ses mains puissantes, si j'essayais de me

soustraire à son joug, de nier son autorité.— Femme, mets-toi à genoux, et ferme les yeux; je vais consulter l'esprit. Etouffe si tu peux les battements de ton cœur, comprime le souffle de ta bouche, afin qu'aucun bruit humain ne trouble mes prières, ne dérange mes opérations. Silence! l'esprit va venir! je le sens, je le vois : silence! femme, et à genoux!

La Voisin débita alors d'une voix emphatique une espèce d'invocation en langue étrangère, puisée probablement dans quelque vieux livre de sorcelleries; c'étaient des mots à consonnances bizarres, qu'on ne pouvait prononcer qu'avec de douloureuses aspirations; de temps en temps on entendait la respiration convulsive de la sorcière, comme si l'esprit qui l'agitait eût oppressé sa poitrine et fait crier les ressorts de sa machine.

Puis tout bruit s'apaisa ainsi que les flots après un orage.

— Relève-toi, dit la Voisin; l'esprit m'a entendu, tu seras veuve dans trois mois, à pa-

reil jour ; et si tu doutes de ma parole, voici les signes précurseurs qui t'en garantiront l'infaillibilité. Tu as dans ta chambre à coucher un miroir de Venise, merveilleusement sculpté, un miroir de reine que tu n'as pas trouvé trop beau pour toi : un mois avant l'époque fixée par l'esprit, ton miroir tombera de lui-même et se brisera.

Tu as une petite Vierge d'ivoire que tu invoquais étant jeune fille, et que depuis tu as reléguée dans un coin de ton cabinet de toilette ; cette Vierge d'ivoire deviendra tout d'un coup noire comme l'ébène, et alors tu n'auras plus que quinze jours à attendre.

Enfin, pendant la nuit tu verras passer devant toi un fantôme vêtu de blanc, qui te soufflera en passant sur la face ; prépare alors ton visage à feindre la tristesse, tes yeux à simuler les pleurs ; le lendemain de cette nuit-là tu seras veuve. — Me crois-tu maintenant ?

— Je vous crois, dit la future veuve. Et le poison ne laissera aucune trace ; et il

mourra subitement, sans souffrir, sans crier?

— Tu vas voir, dit la Voisin : Ici ! continua-t-elle, comme si elle eût appelé une personne à ses ordres ; ici, Dax !..... Voyez la pauvre bête, elle refuse d'approcher ; on dirait qu'elle a des pressentiments !... Rassure-toi, ma commère, les hommes n'en ont pas. Allons, Dax, ici.

En ce moment, madame Talon sentit sous ses pieds une espèce de tremblement, comme si les convulsions d'un agonisant eussent agité le parquet ; puis elle entendit un cri aigu semblable au râle d'un enfant ou d'un chat, mais si terrible qu'elle en sentit le contre-coup au cœur.

— Ce n'est que cela, dit l'empoisonneuse, et vienne toute la Faculté avec ses scalpels, ses bistouris et ses alambics, je la défie ; il sera mort d'apoplexie.

Ces dernières paroles n'arrivèrent pas aux oreilles de Mme Talon, ce cri de mort qui venait de terminer la conversation, avait

épuisé tout ce qu'il lui restait de courage, elle avait les yeux troublés et la tête pesante; les jambes lui manquèrent : en voulant par un dernier effort s'appuyer aux parois de sa cage, elle avait frôlé un corps froid et glissant comme la peau d'un serpent; elle se plia sur elle-même sans connaissance et presque sans vie.

— Il y a quelqu'un ici, dit la Voisin chez laquelle l'habitude d'une vie continuellement sur le qui-vive avait considérablement développé le sens de l'ouïe, comme tous les autres sens.

— On nous a entendues, dit l'autre femme, on nous espionnait : je suis perdue!

— Soyez tranquille, répondit froidement l'empoisonneuse, si nous n'avons pu empêcher les oreilles d'entendre, nous empêcherons la bouche de parler. Le bruit est venu de là, ajouta-t-elle, en montrant l'issue secrète, que le hazard avait si malheureusement découverte à madame Talon.

Voyez, dit la Voisin à sa première interlocutrice, nous aurons peu de choses à faire pour nous garantir d'une indiscrétion ; la pauvre petite femme ne se réveillerait pas même pour agoniser. Nous allons la ressusciter d'abord, sauf à aviser plus tard.

La Voisin prit, en effet, un petit flacon qui contenait des sels préparés par elle-même, et le fit respirer à madame Talon ; celle-ci ouvrit peu à peu les yeux, se détira les membres comme un malade qui sort d'un long engourdissement, puis se dressa sur ses jambes ; mais en voyant les yeux noirs et pénétrants de l'empoisonneuse fixés sur elle avec une expression de menace, elle recula précipitamment plus épouvantée que jamais.

L'aspect de la Voisin avait, en effet, quelque chose de terrible qu'elle se plaisait à augmenter encore par tous les moyens artificieils en son pouvoir. Au moment où elle apparut à madame Talon, elle était vêtue d'une robe noire tombant jusqu'aux pieds, qui rehaussait sa sta-

ture naturellement médiocre. Ses cheveux noirs tombaient épars sur son cou, et quand elle remuait la tête, ondulaient furieusement autour de ses tempes. Elle avait ce teint jaune des organisations bilieuses, avec ces ombres plaquées au coin des lèvres qui donnent à la figure humaine quelque chose de semblable à la physionomie grinçante du tigre. Sa face était anguleuse, sans transition, sans contours; son front haut et large vers les tempes, et deux grands yeux noirs dont elle avait longtemps étudié et travaillé toutes les ressources, achevaient cet ensemble, grand par sa laideur, et par cette raison que tout ce qui est complet au monde est grand, vice ou vertu, héroïsme ou crime.

Quant à l'autre femme, elle n'offrait rien du caractère qui idéalisait pour ainsi dire la célèbre empoisonneuse, et personnifiait en elle le mépris de l'humanité, l'audace habituelle et confiante, le génie et la sécurité dans le mal : elle était plutôt le type du calme, du bien-être

et de l'embonpoint bourgeois. Quoiqu'elle eût quarante ans, elle était très fraîche, très dodue, très avenante. Ses cheveux châtains se partageaient en forme de bandeaux de chaque côté du front : ses yeux bleus, vifs et bien fendus semblaient plutôt faits pour exprimer ces idées de bonheur sensuel et contenu, que les Anglais attachent à ce grand mot, pivot presque unique de leur langue : le confortable ! que les violences d'une passion profonde et les péripéties d'un amour contrarié ; le plus habile physiognomiste aurait eu de la peine à trouver en cette femme l'étoffe d'une Clytemnestre au petit pied, jamais il ne se serait figuré une tragédie même bourgeoise si vivante, si accorte et si charnue. Que si un auteur de roman eût été obligé d'encadrer une pareille femme dans son intrigue, il l'aurait peinte en pied, trônant dans un comptoir de mercière, commandant à trois ou quatre petites filles sous ses ordres, chômant bénoitement le saint jour du dimanche, goûtant après son dîner un

petit verre de ratafia, cette ambroisie des divinités du petit commerce ; mais de placer dans ces mains potelées un poignard ou seulement une fiole de poison, il n'y fallait pas songer : c'était à faire sourire de pitié Lachaussée lui-même, le poète épique des douleurs de comptoir.

Pour madame Talon, la seule figure de la Voisin l'avait frappée. Quand la faculté de percevoir lui revint, elle demeura tout entière à la terreur; elle possédait un secret meurtrier, et la Voisin était là, entourée de son cortége de poisons et de sortiléges diaboliques, qui lui demandait compte de ce secret.

— Je crois, dit à voix basse la Voisin, en se retournant vers la bourgeoise qui se tenait un peu à l'écart attendant, non sans anxiété, l'issue de cette scène, que nous n'avons pas grand'chose à craindre de cette petite ; voyez, elle est effarouchée comme une linotte, et quoiqu'elle ait les yeux ouverts, je ne suis pas sûre qu'elle nous voie.

— Mais enfin elle a tout entendu, objecta celle-ci.

Madame Talon se tenait toujours devant la Voisin, tremblante comme une coupable devant son juge : à la fin elle trouva dans sa frayeur une exclamation propitiatoire.

— Je n'ai rien entendu, madame, s'écria-t-elle avant d'être interrogée, et sans comprendre que cette négation anticipée la condamnait au lieu de l'absoudre : rien, je vous jure, rien, je n'ai rien voulu entendre.

Une espèce de sourire glissa sur les lèvres de l'empoisonneuse ; en présence de toute cette faiblesse et de tout cet effroi, elle se sentait forte et sûre d'elle-même ; ce sourire pourtant fut aussitôt effacé ; elle prit un air froid et sévère, et montrant du doigt la porte secrète encore ouverte :

— Comment êtes-vous entrée là ? demanda-t-elle.

— Mon Dieu ! je ne sais, dit madame Talon. J'examinais la tapisserie, une porte s'est ou-

verte, j'ai fait un pas, et la porte s'est refermée sur moi. Alors la peur m'a prise; je me suis évanouie comme vous savez, et j'ignore tout ce qui s'est passé, tout absolument.

L'insistance que la pauvre madame Talon mettait à prouver son ignorance prouvait trop évidemment le contraire, pour qu'une femme aussi habile que la Voisin pût se laisser prendre un seul instant à de semblables dénégations. Après un moment de silence, elle secoua ses cheveux sur son front, et ouvrant de toute leur grandeur ses terribles yeux :

— Femme, dit-elle, sais-tu que ta curiosité t'a précipitée dans un cas de mort? Tu as tout entendu, ne le nie pas; mais ce secret que tu possèdes, espères-tu le garder long-temps et en disposer à ton gré? ne puis-je pas le reprendre à l'instant même dans tes entrailles, ou à l'instant même l'étouffer avec toi? Sais-tu que rien au monde ne pourrait te soustraire à ma vengeance, et que toute la vie, si je veux, tu m'appartiendras? Pour me venger, je n'ai

pas besoin de t'avoir comme aujourd'hui entre mes mains, non; va-t'en si tu veux, tu es libre, va-t'en avec ton secret volé, traverse les mers, fuis au bout du monde; au bout du monde, par de là les mers je t'atteindrai. Ton mari, si tu as un mari, ton frère si tu as un frère, t'adressera une lettre, et tu tomberas morte en la décachetant. En respirant le parfum d'une rose, en passant à ton doigt la bague que tu auras quittée la veille, en nouant ta ceinture, en agrafant un collier, tu peux mourir, si telle est ma volonté : j'ai des amis sûrs qui se chargent de mes vengeances, et qui tuent plus sûrement avec une fleur que d'autres avec un poignard : regarde.

Elle lui montrait, étendu sur le carreau, un chat déjà raidi par la mort, et qui rendait un sang noir par la bouche et les narines.

— Puisque tu nous écoutais, ajouta-t-elle, tu n'as pas besoin d'explication. Tu me crois, n'est-ce pas?

Madame Talon se rappela alors le cri terri-

ble qui avait déterminé son évanouissement; cette image d'une mort instantanée, sans agonie, sans transition, entre l'être et le néant, que l'empoisonneuse étalait à ses yeux, acheva de bouleverser toutes ses idées.

— Grâce, grâce! dit-elle en joignant les mains.

La Voisin ne répondit pas, mais elle prit sur une table un livre à couverture noire, scellé de sept fermoirs en cuivre, comme le grand livre apocalyptique, puis s'approchant de madame Talon, elle l'ouvrit, et d'un ton solennel :

— Ce livre, dit-elle, est le livre d'esprit, le livre de vie et de mort; les serments qu'on a faits sur ce livre sont inviolables, même pour les puissances supérieures. Jure-moi sur ce livre que tu ne révéleras jamais rien de ce que tu as entendu ici, et songe que pour le reste de ta vie tu es à ma discrétion, un mot de ta bouche serait ton arrêt de mort : jure!

Madame Talon étendit la main sur le livre que la sorcière tenait ouvert devant elle, et dit d'une voix tremblante :

— Je le jure.

— Maintenant, reprit la Voisin après un instant de silence, je te fais grâce.

Madame Talon respira pour la première fois distinctement, pendant que la bourgeoise qui avait assisté silencieusement à toute cette scène, semblait regarder la Voisin avec un reste d'inquiétude.

Celle-ci la prit par le bras, la conduisit vers la porte de sortie, lui fit un signe de tête pour la congédier, et lui dit seulement, en lui désignant du doigt madame Talon :

— Je réponds du secret sur deux têtes, la sienne et la mienne.

Lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à la bourgeoise, madame Talon jeta un regard d'envie vers la bienheureuse issue qui conduisait hors de cette affreuse demeure. Elle se sentait encore oppressée, et enviait l'air de la

rue qu'une autre allait respirer. Mais sa visite n'était pas encore complète ; jusque-là elle avait joué son rôle fatalement et malgré elle dans un drame étranger, maintenant il lui fallait entrer elle-même en situation, et le commencement du roman n'était pas de nature à lui en faire désirer la suite.

III

—Eh bien ! dit la Voisin en s'asseyant, et d'un ton cette fois dégagé de toute affectation de solennité, que me voulez-vous ? mais ne tremblez donc pas ainsi, ce qui est passé est passé, et je vous promets de n'en plus dire un mot. Voyons, ma *petite* madame Talon, asseyez-vous et causons,

En entendant prononcer son nom accolé à l'espèce de sobriquet, épithète que dans le monde on avait coutume de lui donner, la *petite* madame Talon, comme avait dit la Voisin, ne put s'empêcher de témoigner sa surprise.

—Vraiment, reprit la Voisin, croyez-vous que je ne vous connaisse pas et que je ne puisse appliquer un nom à votre figure? Maintenant plus de réserve avec moi, parlons franc, s'il vous plaît. Puisque vous êtes ici, apparemment ce n'est pas sans motif, et il ne tiendrait aussi qu'à moi d'être surprise, en voyant chez moi la femme du procureur-général au parlement de Paris. Avez-vous quelque affaire conjugale à débrouiller? votre mari vous contrarie-t-il?... Là, là, n'ayez pas l'air si indigné; je pense bien que vous n'avez pas besoin d'un accommodement brutal; vous êtes encore trop jeune pour concevoir une semblable pensée. C'est peut-être un dépit de femme qui vous amène, ou une curiosité?

vous venez me demander si votre amant vous est fidèle?

— Mon amant! dit madame Talon en rougissant.

— Certes, le comte Armand de Milly, le galant, volage et un peu bourru capitaine des gardes du roi. Tenez, je vous veux du bien, ma toute belle, et vais vous dire la vérité. Votre capitaine des gardes est un mauvais sujet, perdu de réputation, abîmé de dettes, et qui souhaite tous les matins la mort de son vieil oncle le commandeur de Milly, dont il est héritier. Je ne serais pas étonnée de le voir quelque jour me venir demander un moyen prompt de payer ses créanciers. Parmi les neveux qui ont des oncles, j'ai beaucoup de clients, tous veulent de *ma poudre de succession*.

Chaque parole de la Voisin faisait sur madame Talon l'effet d'une égratignure; cette dernière insinuation qui contenait sous une enveloppe assez transparente une accusation

capitale, la frappa plus rudement encore. Lorsque sans préparation, sans ménagement, une femme comme la Voisin lui avait parlé de son amant, comme d'une chose connue et avérée, elle avait rougi : mais entendre soupçonner cet amant qu'elle n'osait pas nier, d'une velléité de meurtre comme d'une velléité naturelle et dans l'ordre des probabilités, c'était trop pour une femme qui n'avait pas encore oublié toute pudeur et toute morale, et qui, soit conscience, soit faiblesse de nerfs, n'osait pas envisager l'assassinat comme un moyen logique de presser un héritage.

— Tenez, ma *petite* madame Talon, reprit avec le plus grand sang-froid la Voisin, qui mettait une sorte d'affectation à répéter cette singulière appellation, il faut que je vous conte une histoire qui vous fera juger à peu près la moralité de votre comte de Milly. Vous étiez au dernier bal donné par la comtesse de Croï, et je n'ai pas besoin de vous dire s'il était brillant. Il y avait là tout ce qui porte un nom à

la cour, à la ville, à l'armée ; les seigneurs les plus aimables et les plus galants, les magistrats les plus intègres et les plus vénérés, les militaires les plus renommés et les plus intrépides, voilà ce que vous y avez vu comme tout le monde. Si on avait fait à la Voisin l'honneur de l'inviter, elle y aurait peut-être vu autre chose : par exemple, un certain comte d'Eigni qui porte un crèpe à son épée et passe la main sur ses yeux chaque fois qu'on lui parle de son pauvre père, mort à 60 ans, plein de santé, mais qui ne dit pas que le pauvre père est mort par suite d'un coup de sang anodin, à lui procuré par les mains de son très excellent fils; ou bien la très haute, très grande, très puissante dame de Villevallier, qui tous les soirs administre un narcotique doucereux à son mari, pour aller en liberté, en loge à l'Opéra avec le plus galant, le plus musqué, le plus coquet, le plus sémillant de tous les abbés du royaume, l'abbé de Berny; et tous ces beaux seigneurs chamarrés d'or

qui filoutent au jeu ; et tous ces frères qui demandent à Dieu ou au diable, d'avoir une jolie sœur afin de la pousser en haut lieu et de monter après elle à sa remorque : et ces roués qui ne font aucune difficulté d'endormir la vertu des petites bourgeoises à l'aide d'un élixir *di amore*. J'aurais vu tout cela, moi, parce que tous ces fils que vous n'apercevez pas, vous, partent d'ici et aboutissent ici ; parce que tous ceux qui jouent, qui violent, qui empoisonnent, ont besoin de la Voisin.

Elle avait dit cela avec ce mélange de sang-froid, d'ironie et de gaîté véritable qui réalise complètement ce qu'on nomme l'atroce! elle jouait avec toutes ces infamies, tous ces meurtres, toutes ces horreurs qu'elle évoquait, elle s'en amusait. Pour la peindre, il faut ressusciter ces mots par lesquels le président Hénaut caractérise le jésuite Letellier, confesseur de Louis-le-Grand : (elle avait l'air d'une fouine qui vient d'égorger des lapins, et qui lèche ses barbes dégouttantes de sang).

Madame Talon ne bougeait ni ne soufflait, elle ressemblait à un enfant qu'on mènerait pour la première fois à une séance de fantasmagorie, et qui se fourrait les dix doigts dans les yeux pour ne pas voir ces mille fantômes, ces épouvantables visions qu'enfantent un verre de six lignes de diamètre, une chandelle et une toile peinte en noir ; jamais elle n'avait rêvé une lanterne magique d'horreurs aussi complète.

— Je suis une bavarde, dit la Voisin, après s'être arrêtée un instant ; il vous faut l'histoire que je vous ai promise, la voici : Au moment le plus bruyant du bal, pendant que les violons et les flûtes mettaient tout en branle, et qu'on exécutait menuets et courantes, trois ou quatre seigneurs s'étant retirés dans un petit salon attenant à la salle de bal, s'étaient fait servir du vin, et s'amusaient à s'énivrer comme des porteurs de chaises. La conversation vint à tomber sur leurs maîtresses ; l'un vantait la taille de la sienne, un autre les épaules, et cela avec toute la maturité et la pureté de coup-

d'œil d'un maquignon qui estime un cheval. Un seul ne disait rien, et avait l'air piteusement affairé ; on le questionne, on le presse, on lui demande s'il n'a rien à dire de sa maîtresse. — Ma foi, dit-il, j'ai à dire d'elle que je la cède au premier qui la veut : elle est...

Pendant que la Voisin parlait, madame Talon s'agitait sur sa chaise, baissait les yeux, rougissait, en un mot semblait au supplice. En ce moment elle interrompit vivement la cruelle narratrice, en lui disant :

— Assez, assez, madame ; je sais l'histoire.

— Vous la savez, alors je n'ai donc pas besoin de vous nommer les personnages. Savez-vous aussi les dernières paroles du beau capitaine des gardes ?

— Je les sais, madame, dit madame Talon avec encore plus de vivacité.

La Voisin regarda quelque temps en souriant la petite femme qui baissait les yeux, et approcha sa chaise de la sienne, puis lui tapotant la joue avec la paume de sa main :

— Pourquoi, demanda-t-elle, venez-vous me consulter, puisque vous savez tout? Vous êtes aussi sorcière que moi. Il est vrai que je n'ai pas eu comme vous la ressource d'écouter aux portes. Mais vous voyez bien que j'avais raison de dire que le capitaine des gardes, comte de Milly, est un grossier et un brutal, qui ne méritait pas qu'une jolie petite femme comme vous lui abandonnât son cœur; croyez-moi, ma mie, il faut vous venger.

Ce mot de vengeance avait dans la bouche de l'empoisonneuse une telle expression que madame Talon en frémit.

—Bah! vous l'aimez encore, reprit la Voisin qui remarqua ce mouvement; vous reculez devant la vengeance! Que venez-vous donc me demander? un philtre, peut-être, pour rendre votre amoureux plus galant et plus fidèle? Fi donc! il n'y a que les petites bourgeoises qui agissent ainsi. Mais vous! une dame de condition, la femme d'un des premiers magistrats du royaume! Vous êtes trop bien

née pour recourir à de pareils moyens.

— Madame, dit la petite madame Talon, j'avoue qu'en venant ici, j'avais l'intention bien formelle de vous demander un service ; mais depuis, ma résolution s'en est allée, et je sens maintenant que jamais je ne pourrai vous exposer l'objet de ma visite.

— Faut-il donc absolument que je le devine? Faut il que j'aie recours aux opérations magiques? Soit. Je ne veux pas que vous soyez venue me consulter inutilement.

En même temps, la Voisin se leva, attisa le feu d'un réchaud de fer monté sur trois pieds, y jeta une liqueur qui fit jaillir jusqu'au plafond une triple flamme bleuâtre, tira de la poche de son vertugadin un carré de papier et un crayon qu'elle présenta à madame Talon, en lui disant :

— Ecrivez là-dessus ce que vous avez à me demander.

Madame Talon traça en rougissant sur ce papier deux ou trois lignes, et voulut le

rendre à la sorcière qui repoussa sa main.

— Non pas, dit-elle, maintenant je ne dois plus rien savoir par les moyens humains, c'est de l'*esprit* seul que j'attends des révélations. Prenez cette boule (une boule de cire vierge qu'elle tenait), placez-la dans votre lettre, et vous verrez consumer l'une et l'autre par le feu, car l'esprit sait déjà ce que vous avez à lui dire.

Madame Talon fit ce qu'on lui ordonnait, et donna la boule de cire vierge à la Voisin, qui la jeta dans le brasier.

— Maintenant, dit celle-ci, attendez-moi, il me faut cinq minutes de retraite pour réfléchir et m'inspirer.

Madame Talon était au comble de l'étonnement. Ainsi son secret, anéanti par le feu, allait revivre au moyen d'une évocation magique. Quand la Voisin revint, elle regarda sa cliente en riant d'une façon singulière.

— Voici, dit-elle, un bel exemple de dévouement! et je commence à croire que vous avez l'âme la plus candide du monde. Quoi! ce n'est

que cela que vous voulez! Votre amant vous fait une injure, et vous reconnaissez que vous la méritez! et vous venez me trouver pour obtenir ce qui vous manque à ses yeux! incroyable en vérité! Allons, ma petite madame Talon, soyez tranquille, voici de quoi vous satisfaire.

Elle lui remit alors une fiole soigneusement cachetée et ficelée, qui contenait une liqueur noire, en tendant son autre main vide dans laquelle madame Talon laissa tomber sa bourse.

— Très bien, dit la sorcière en souriant encore : adieu, ma petite madame Talon. Je n'ai pas besoin de vous recommander le silence.

Il est de fait que madame Talon était dans un tel état d'étonnement, d'épouvante et d'éblouissement, que si on l'eût interrogée en descendant de cette maison, elle eût été incapable, même avec la volonté de le faire, de formuler une réponse précise; le cœur lui battait, sa tête était lourde; elle n'avait pas

assez de force pour contempler, les yeux ouverts, la situation nouvelle qu'elle venait de se faire. Au moral, comme au physique, elle était grêle, faible, sans énergie : et sans doute la Voisin voulait peindre la double face de cette nature incomplète, quand elle répétait si souvent avec affectation cette dénomination : *la petite* madame Talon. Le fait est que ce nom renfermait toute son histoire; parce qu'elle était petite, elle avait souffert et pleuré; parce qu'elle était petite, elle était devenue adultère. Ceci a l'air d'un paradoxe et n'en est pas un; nous allons vous dire en peu de mots l'histoire de la *petite madame Talon.*

Avant de venir à Paris, mademoiselle Aloïse de Fergusson avait mené dans la maison de son père une vie de cénobite, ne voyant personne, ne sortant jamais, incessamment surveillée par une mère sévère, qui censurait ses plus petits écarts, comprimait ses plus innocents désirs, rognait, pour ainsi dire, ses pensées, ses actions et ses paroles. Soit

que cette compression continuelle de la volonté eût réagi sur le corps, toujours est-il que mademoiselle de Fergusson, à dix-huit ans, avait à peine atteint le développement ordinaire d'un enfant de quatorze. Sa figure était charmante, elle avait les yeux d'un bleu céleste, le nez admirablement modelé, la peau blanche, les cheveux d'un blond de cendre délicieux, la main et le pied d'une finesse exquise; mais tout cela avait un caractère puéril si marqué, que tous ceux qui parlaient d'elle se contentaient de dire que c'était une charmante petite fille. Lorsqu'elle vint à Paris et que M. Talon, son mari, la présenta dans le monde, cette apparence enfantine frappa chacun, on se demandait si le procureur-général au parlement qui, lui, était grand et maigre, n'avait pas voulu en se mariant fournir une preuve vivante en faveur des infiniment petits, alors soutenus par Fontenelle. Cette première impression ne fit que se consolider et s'accroître. Madame Talon était

aimée de tout le monde, on l'invitait partout, on la choyait, on la caressait, on louait sa figure, ses graces, ses manières; elle n'avait pas d'ennemis; les femmes se faisaient devant elle leurs confidences les plus intimes, commes si elles n'eussent eu rien à craindre d'une petite fille qui ne pouvait comprendre ni le sens, ni la portée des paroles. Quand madame Talon, pour essayer de se grandir, voulait se mêler à la conversation et donner son avis, on se contentait de lui répondre : Eh bien ! ma petite, est-ce que vous savez ces choses-là? Les hommes la traitaient avec le même sans façon; ils riaient et badinaient avec elle, sans arrière-pensée, sans prétention; ils la caressaient du regard comme un joli enfant, et semblaient dire : Voilà une petite fille qui, dans quelques années d'ici, sera une charmante personne. Si elle les eût laissé faire, ils l'auraient prise sur leurs genoux, l'auraient embrassée, bercée; — et pas une femme ne se serait avisée d'en médire. — La petite madame Talon était au-

dessous d'un soupçon, elle n'avait pas la taille.

Cette situation devenait horrible. Un jour un mauvais plaisant s'avisa de raconter très sérieusement dans un cercle que madame Talon était enceinte : ce fut un éclat de rire universel, retentissant, comme le rire des dieux ; hommes et femmes lancèrent leur mot. Le duc de Maillé, qui avait de l'esprit et du plus caustique, affirma que la nouvelle était sérieuse, et que madame Talon accoucherait incessamment d'une charmante petite poupée haute de trois pouces. Malheureusement pour madame Talon la nouvelle était fausse, elle n'accoucha pas même d'une poupée ; mais toutes les plaisanteries qu'on faisait sur elle lui revenant aux oreilles, le mot du duc de Maillé s'enfonça dans son cœur comme un poignard ; elle en pleura amèrement. Elle se rappela alors toutes les marques de mépris qu'elle avait reçues, ces femmes qui se faisaient leurs confidences devant elle, ces hommes qui ne lui adressaient jamais un mot de galanterie.

N'avoir ni des galants ni des ennemis, il y avait là de quoi mourir. Elle ne mourut pas, mais à toute force elle résolut de se réhabiliter, de se rehausser dans l'opinion publique, qui la jugeaient à la toise, de s'élever au rang de femme, si bien qu'on ne pût s'y méprendre. Quoiqu'elle eût été élevée dans les principes les plus sévères, et qu'elle eût même un bon fonds de religion, poussée par le dépit, égratignée, aiguillonnée, furieuse, elle se déclara un soir à elle-même qu'il lui fallait un amant, qu'un amant lui était nécessaire, indispensable, qu'elle en aurait un à la face du monde, et qu'on verrait bien si elle était femme ou non. Alors, elle se mit à lire les romans qui faisaient fortune dans les ruelles et s'imprégna du jargon du temps; elle ne reculait pas devant un mot leste, soutenait hardiment les regards masculins, se montrait le plus souvent possible, en dépit de son mari, à la comédie, à l'Opéra, partout: mais rien n'y faisait, les hommes ne venaient pas;

on disait seulement de plus qu'elle était un petit mauvais sujet.

La pauvre petite madame Talon se désespérait; plus elle faisait et plus on la traitait comme une enfant, pas moyen d'être déchirée, haïe, trompée et malheureuse comme une grande personne. Toute la journée elle soupirait et avait les yeux rouges; on attribuait son chagrin à des causes les plus outrageusement puériles : on lui demandait si par aventure elle n'avait pas perdu son éventail, ou son chat, ou ses oiseaux; personne ne lui faisait la galanterie de lui demander si par hasard elle n'avait pas des *maux de cœur*, elle se mourait à la fois des questions qu'on lui faisait, et de celles qu'on ne lui faisait pas. Un jeune gentilhomme cependant semblait s'approcher d'elle, et la traiter avec une sorte de considération, mais c'était un enfant de dix-huit ans, un des plus jeunes pages de Sa Majesté; madame Talon le repoussa avec dédain. Enfin le ciel parut prendre pitié des douleurs de la pauvre petite.

Un soir à l'Opéra, le comte de Milly vint lui rendre visite dans sa loge, et lui parla fort cavalièrement comme à une femme. Ce premier triomphe l'enivra littéralement, elle en eut des éblouissements toute la nuit, au point qu'elle réveilla son mari qui lui fit un superbe réquisitoire contre les femmes qui ne dorment pas. Le lendemain elle rencontra le comte dans un cercle, et le trouva charmant au possible. Il était capitaine des gardes, avait de la barbe au menton et six pieds de haut; en voilà plus que la petite madame Talon n'eût osé. Elle tourna toute la soirée autour de lui, lui lançant des œillades, lui jetant à l'oreille des agaceries, des provocations, des défis, agissant en vraie désespérée et brûlant ses vaisseaux. Celui-ci l'écouta d'abord en riant, puis lui répondit à moitié sérieusement, comme un pêcheur qui après avoir pris un gros poisson, regarde en riant l'hablette qui vient de mordre à l'hameçon.

Le comte de Milly était un roué, un mau-

vais sujet, un monstre, comme on disait dans ce temps-là; après quelques pourparlers, il prit décidément madame Talon comme un joujou pour une matinée. N'importe! madame Talon était sauvée, elle venait de conquérir sa dignité de femme, elle avait un amant de six pieds de haut, elle était heureuse, fière, triomphante; elle causait d'égale à égale avec les autres femmes, et se cramponnait au comte de Milly avec l'énergie d'un avare qui craint de perdre l'unique pièce d'or qu'il ait jamais possédée. Au lieu de fuir le scandale, elle l'appelait. Malgré tout cela, elle trouvait encore des incrédules, et plusieurs femmes disaient : Concevez-vous cette petite madame Talon qui veut nous faire croire qu'elle a un vrai amant?

Telle fut l'histoire de ses amours jusqu'au moment où commence ce récit, sauf la scène du bal et les paroles insultantes du comte que la Voisin lui avait rappelées. Quelles étaient ces paroles que la petite madame Talon n'avait

pas voulu entendre! Quel était le secret qu'elle venait de demander à la célèbre empoisonneuse? La suite de ce récit vous apprendra le grand secret de la petite madame Talon.

Or, en sortant de chez la Voisin, nous avons dit qu'elle était troublée au dernier point, et qu'elle avait peine à rassembler les idées qui résultaient de la scène étrange dont elle venait d'être témoin, et des engagements solennels qu'elle avait pris avec la Voisin. Peu à peu cependant l'air frais qui lui frappait au visage rétablit la circulation du sang, et dissipa les nuages qui enveloppaient sa pensée. D'abord, elle se livra tout entière au plaisir de respirer librement, de marcher dans la rue à la clarté du soleil, de n'avoir plus devant elle ces terribles yeux de l'empoisonneuse, qui, par une inconcevable puissance d'attraction, semblaient extraire les secrets les plus profondément enfouis dans les entrailles. Insensiblement ses idées se classèrent, et elle parvint

à résumer sa situation : elle tenait en ses mains la vie d'un homme, et il dépendait d'elle d'empêcher ou de permettre un crime. Nous devons dire à sa louange que son premier mouvement fut un mouvement complètement honnête, comme presque tous les premiers mouvements ; elle voulait braver les menaces de la Voisin, révéler tout à son mari à ses propres risques ; mais la peur, et surtout la honte, la retint ; elle mit alors au service de ces deux sentiments les raisons que voici : D'abord, elle ne savait pas le nom de la femme qu'elle avait rencontrée chez l'empoisonneuse, et à grand'peine même pourrait-elle la reconnaître. Sa déclaration courait donc le risque d'être inutile pour autrui, et pour certain lui devait être funeste à elle-même. En admettant qu'elle se pût préserver de la terrible vengeance que l'empoisonneuse lui avait fait craindre, le moyen d'avouer à son mari qu'elle s'était trouvée dans un atelier de crimes, elle, la femme d'un magistrat ! et qu'elle y était

venue dans un intérêt personnel; et cet intérêt, il faudrait l'expliquer! Cette dernière pensée détermina madame Talon; son secret était inévitablement attaché au secret d'un autre; en trahissant l'un, elle était forcée de trahir l'autre. Elle résolut de se taire. Il y a des mystères qui, pour n'être pas criminels, n'en tiennent pas moins au cœur par des liens presque insolubles, et qu'on n'arrache aux femmes qu'avec leur vie.

Mais madame Talon ne s'arrêta pas sans peine à cette résolution; avant de se rendre, elle soutint de violents combats, et chercha vainement à apaiser les tiraillements de sa conscience, qui lui reprochait de se faire complice d'un meurtre en ne le révélant pas. Les traces de ce trouble paraissaient encore sur son visage lorsqu'elle arriva à la demeure de la fripière où elle avait laissé ses habits; ce n'était plus la grisette du matin, alerte et légère, rasant les maisons comme une alouette : sa démarche était gênée et lourde, elle avait sur

le cœur le poids d'un assassinat. Une autre crainte la bouleversait encore ; sa visite avait duré long-temps, et son mari devait être rentré. Cette dernière prévision se réalisa : en entrant dans le salon de son hôtel, elle y trouva le procureur-général assis, pendant qu'un autre personnage, debout à son côté, semblait attendre avec lui ; il avait la figure sévère et soucieuse.

En voyant entrer madame Talon, il ne se leva pas ; mais, avec l'air froid qu'il savait prendre dans ses moments les plus poignants de jalousie :

— Vous êtes sortie bien matin, dit-il, et d'une façon singulière, vous avez loué une chaise pendant que vous en avez une ; il me paraît que vos courses vous ont menée loin, puisque vous avez oublié l'heure de votre leçon de clavecin ; voici votre maître qui vous attend. Tout cela est très inexplicable...

Dans tout autre moment, madame Talon aurait soutenu avec plus d'adresse, ou au

moins de sang-froid, la brusque attaque qui l'accueillait à sa rentrée ; mais les événements de la matinée l'avaient trop émue pour qu'elle pût conserver sa présence d'esprit; aussi rougit-elle jusqu'aux yeux sans répondre.

Le maître de clavecin s'aperçut de son embarras; et, se tournant vers le procureur-général :

— Ma foi, monsieur, dit-il, puisque les choses paraissent tourner à l'aigreur, je prendrai la liberté de parler. Je sais ce qui a obligé madame de sortir si matin, et, au risque de lui déplaire, je vais trahir son secret.

— Monsieur Philibert! dit madame Talon avec effroi.

— Si fait, madame, je parlerai, reprit le maître de clavecin; je sais bien qu'il en coûtera à votre modestie, et que, comme la violette, vous aimez à cacher vos parfums.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le procureur-général, dont cette comparaison élogieuse dépistait singulièrement les soupçons.

— Il y a, dit le maître de clavecin, que madame va souvent en chaise de louage, incognito, rendre visite à de pauvres femmes malades, à qui elle porte des secours, et qu'elle cache ses bienfaits avec autant de soin qu'un autre les publie, voilà pourquoi elle rougissait tout à l'heure quand vous l'interrogiez : aussi modeste que bonne !...

Le mouvement d'effroi qu'avaient causé à madame Talon les premières paroles de M. Philibert s'était dissipé; elle jeta à la dérobée à son maître de musique un de ces regards de pupille qui remercie sa camériste de l'avoir aidée à tromper son tuteur, un regard comme la Rosine du comte Almaviva en a adressé depuis à Figaro, chaque fois que l'officieux valet contrecarre Bartholo par un mensonge bien inventé.

Celui-ci s'inclina respectueusement. Il était trop tard pour donner sa leçon ; il sortit, non sans avoir répliqué au regard de madame Talon par un autre regard qui signifiait :

— Vous voyez à quoi sert un maître de clavecin.

Pour le procureur-général, il fut bien obligé de croire ce qu'il ne pouvait pas nier ; mais le soir il fit à sa femme un sermon sur la charité bien entendue. La charité, sans doute, était une vertu très angélique, mais on ne devait pas l'exercer aux dépens de la considération personnelle. Sans doute il était très louable d'aller rendre visite aux pauvres gens malades, mais il fallait prendre garde aux interprétations du monde, et se garer des bonnes actions qui pouvaient ressembler à des mauvaises. Madame Talon n'avait pas besoin de ces remontrances conjugales pour que son sommeil fût troublé : l'idée du meurtre dont elle avait décrété la perpétration la bouleversait bien plus que les semonces de son mari, et pendant le peu de sommeil qu'elle prit, elle vit un spectre d'homme pâle et décharné qui lui dit d'une voix terrible :

— Pourquoi m'as-tu laissé tuer?

Nous allons vous apprendre comment se dénoua ce drame singulier, qui, de nos jours, a eu presqu'un pendant, sauf les circonstances et l'intrigue originelle, dans l'inexplicable assassinat de Fualdès, et l'incroyable position de la femme Manson.

IV

Le combat qui s'était engagé dans l'esprit de madame Talon, entre ses principes et ses craintes, entre le sentiment du devoir et le sentiment de la honte, devait se continuer long-temps encore. Le terme fatal avait été assigné à trois mois par l'empoisonneuse; dans

trois mois, avait-elle dit à sa cliente, tu seras veuve! à peu près comme autrefois les trois sorcières avaient dit à Macbeth : Tu seras roi! Chaque jour qui s'écoulait apportait à madame Talon un remords; chaque jour signalait un progrès dans l'exécution de ce crime, dont elle était quasi-complice; ses habitudes se ressentirent de cette préoccupation continuelle; elle vivait avec un crime, et toutes ses pensées, tous ses rêves s'y reportaient malgré elle. Elle n'allait plus dans le monde, ni à l'Opéra; son mari ne l'avait jamais trouvée si docile à ses avis, si détachée des plaisirs mondains, si résignée à écouter ses déclamations; elle redevint ce qu'elle avait été avant son mariage, dévote et presque superstitieuse; elle fut assidue à la messe, au prêche, au salut. Il lui arriva une fois de rencontrer, à l'église St.-Germain-l'Auxerrois, le comte de Milly au moment où elle sortait; il était près du bénitier, et lui tendit la main pour lui offrir de l'eau bénite; mais elle passa sans le regarder. Cette conver-

sion, ou plutôt cette révolution subite étonna tous ceux qui la connaissaient, et qui avaient été témoins, quelque temps auparavant, de ses extravagances et de ses prodigieuses envies de s'élever au rang des femmes de son temps et de son cercle. On se demandait ce qu'elle avait, et si elle n'allait pas bientôt se faire carmélite, comme mademoiselle de Lavallière. Tous les matins elle avait les yeux battus et rouges, le teint pâle et comme sillonné, la peau tirée, la contenance abattue comme si elle eût passé la nuit dans les larmes. Quand son mari la questionnait sur cet état de prostration où il la voyait, elle se plaignait d'éblouissements, de vertiges, de maux de tête; sa démarche était languissante, elle se laissait aller, elle s'affaissait, son cou tombait sur ses épaules; elle avait tous les symptômes d'une femme que la vie fatigue ou abandonne.

Il existait dans la maison un domestique normand, grand, maigre, les yeux tors, l'air en dessous. Madame Talon le chargea de lui

dire, chaque matin, le nom de tous les gens morts dans le quartier, et dans les autres s'il se pouvait. Une inquiète curiosité la poussait à recueillir les bruits qui pourraient l'éclairer; elle s'informait des détails qui signalaient chaque mort un peu marquante; elle demandait s'il y avait beaucoup de malades, si les attaques d'apoplexie n'étaient pas fréquentes. Une fois que son mari, inquiet de ces symptômes maladifs, lui avait amené son médecin, elle interrogea celui-ci sur la nature des différents poisons, sur leurs diverses propriétés, sur les signes avant-coureurs qui précédaient la mort par suite d'empoisonnement, et lui demanda positivement s'il n'existait aucun moyen pour la science de reconnaître les traces d'un poison administré à petites doses, mais régulièrement et à heure fixe. Le procureur-général, qui était présent à cet entretien, s'étonna de toutes ces questions poussées jusque dans les plus petits détails; jamais il n'avait vu sa femme aussi occupée de choses sérieuses, et sérieuses

de cette façon. Le médecin répondit par des hypothèses, par des exceptions, plutôt que par des aphorismes : il n'affirmait rien, il pensait, on pouvait croire, on avait observé. Ces réponses équivoques ne suffirent pas à madame Talon, qui depuis ce moment parut encore plus triste qu'auparavant.

Au milieu de ces sombres pensées, un seul homme parvenait à la détourner quelque peu de sa tristesse, sinon à l'en distraire complètement; elle le recevait sans peine encore, après l'avoir reçu long-temps avec plaisir; c'était le maître de clavecin, dont nous avons parlé. M. Philibert, comme disait madame Talon, ou Philibert, comme on disait plus ordinairement, passait pour le premier joueur de flûte de son temps; on le faisait souvent venir à la cour, et il était en possession d'amuser les oreilles assez peu sensibles de l'inamusable Louis XIV. La faveur du roi lui avait nécessairement gagné la faveur de toute la cour; on voulait l'avoir dans tous les cercles;

on le payait généreusement et on le traitait à merveille, parce qu'outre qu'il ne manquait vraiment pas de talent, il était bon compagnon, toujours prêt à rire, à débiter mille folies et à en faire ; au demeurant, et sans restriction, le meilleur fils du monde. Pour mieux exploiter la faveur générale et subvenir à ses goûts, qui avaient toute l'ampleur des goûts d'un grand seigneur, il s'était fait maître de clavecin dont il jouait assez passablement, et toutes les dames, un tant soit peu bien placées, tenaient à l'avoir, même celles qui ne savaient pas déchiffrer une gamme, ni exécuter une arpége. Philibert était ce que nous appellerions aujourd'hui un musicien à la mode ; il amusait ses élèves, ce qui vaut mieux que de les instruire; au besoin, il leur rendait service, et s'était peint admirablement lui-même dans ce regard qu'il avait jeté à madame Talon après l'avoir tirée d'un mauvais pas par un hardi mensonge, et que nous avons traduit littéralement ainsi :

— Vous voyez à quoi sert un maître de clavecin.

Et en effet, le maître de clavecin formait type, comme le perruquier à une époque, comme le confesseur à une autre ; comme le cousin de nos jours, il représentait certaines idées, certains besoins, certaines cachoteries résultant nécessairement de l'existence des femmes d'alors. Il excellait à déjouer les embûches d'un mari, à flairer une embuscade, à dépister un espion ; c'était un prétexte en tout lieu et en tout temps, un homme de paille qui endossait les peccadilles, et quelquefois les gros péchés de ses élèves ; on tirait à vue sur lui comme sur une lettre de change permanente qu'on datait de l'époque et du lieu qu'on voulait ; c'était un manteau officieux qui couvrait toutes ces intrigues, tous ces secrets, que même les plus innocentes ont toujours pour leurs maris. Si, par exemple, madame avait envie d'une parure nouvelle que son époux lui refusait, le maître de clavecin

faisait venir un bijoutier honnête homme, qui vendait la parure à madame et consentait à attendre son paiement, moyennant un léger bénéfice de cinquante pour cent d'intérêt. Si madame avait besoin de sortir le matin pour une de ces petites visites qu'on n'avoue pas, elle allait acheter de la musique nouvelle que son maître de clavecin lui avait indiquée. Etait-elle enfermée dans sa chambre à coucher, et le mari venait-il à frapper indiscrètement, elle était avec le maître de clavecin, et vite on jouait à contre-mesure une charmante petite ritournelle. Bref, quand il y avait embarras ou péril à éviter, piége à tendre, intrigue à nouer, mensonge à faire, vite le maître de clavecin en avant!... Pour porter une lettre et attendre la réponse, le maître de clavecin! pour colorer d'un vernis innocent une démarche aventureuse, le maître de clavecin! pour perd.e et déchirer à belles dents une rivale sans avoir l'air d'y toucher, le maître de clavecin! pour tromper un mari, jouer

un tuteur, couvrir un amant, savoir tous les propos, pénétrer tous les mystères, masquer un rendez-vous, et faire donner les duègnes à tous les diables, toujours le maître de clavecin! type charmant que Beaumarchais, mieux que personne, aurait dû comprendre, et qu'il a pourtant horriblement diffamé dans son personnage de don Basile. Le maître de clavecin, affublé d'une robe de jésuite, c'est plus qu'une calomnie! c'est presque un sacrilége.

Le maître de clavecin tenait donc essentiellement à l'organisation morale ou immorale, si vous voulez, de la société; il servait d'agent, d'intermédiaire obligé, de tuyau conducteur à toutes ces petites passions qui se croisent et se heurtent au milieu d'un monde de paillettes et de soie; c'était la chaîne de cuivre qui transmet d'un pôle à l'autre l'électricité. Voilà pourquoi toutes les dames raffolaient de Philibert et le caressaient, lui qui pouvait passer pour le plus admirable des maîtres de clavecin;

et tel était l'homme qui se chargeait de distraire les mélancolies inconcevables de la petite madame Talon. Il vint pourtant un moment où tous ses efforts se brisèrent contre la tristesse de plus en plus opiniâtre de son élève ; il avait beau lancer en l'air ses propos appétissants, ses drôleries les plus récréatives, comme des bulles de savon joyeusement nuancées, ses commérages, ses plaisanteries, ses médisances même, la dernière ressource d'un homme qui veut amuser une jeune femme, retombaient à terre et s'y brisaient ; madame Talon l'écoutait sans sourire, l'armure noire qui l'enveloppait était impénétrable aux traits de sa gaîté. En vain lui chantait-il au clavecin ses plus folles ariettes, en vain travestissait-il en airs bouffes les airs les plus tragiques de l'Opéra, le pauvre Philibert ressemblait à ces grotesques qui se battent les flancs pour désopiler un public résolu à bâiller, madame Talon demeurait morne et pensive.

Les trois mois allaient expirer, le terrible

billet dont elle était l'endosseuse approchait de l'échéance.

Le jour fatal tombait un dimanche ; ce jour-là, contre son usage, elle n'alla pas à la messe, et resta dans sa chambre à coucher, assise, la tête pendante, les yeux fixes, en présence même de son mari qui la regardait avec inquiétude. Quand il fut sorti, elle sonna le grand domestique normand dont nous avons parlé, et lui adressa, d'une voix inintelligible, la question que, depuis trois mois, elle lui adressait tous les matins : Quoi de nouveau? Son cœur battait à peine, toute la nuit elle avait eu d'horribles visions, des étourdissements sanguins et des tintements dans les oreilles; la même voix qu'elle avait entendue pendant son sommeil, lui avait répété d'un ton plus lugubre encore que la première fois ces horribles mots :

— Pourquoi m'as-tu laissé tuer?

Le domestique lui répondit qu'il n'avait rien appris.

— Il n'est pas mort! demanda-t-elle dans

son trouble, et comme si le domestique eût pu comprendre le sens de cette incroyable prétérition dont sa conscience seule avait le secret.

— Qui ? dit le Normand.

— Personne ! va-t-en, dit madame Talon brusquement, et brisant maladroitement le siége où elle s'était jetée d'elle-même, au lieu de s'en dégager doucement.

Le reste de la journée se passa dans des alternatives de crainte et d'espoir ; tantôt elle se persuadait que le meurtre avait manqué, que l'épouse coupable avait renoncé à ses projets ; tantôt elle se sentait le sang au cerveau, et au cœur un pressentiment lucide qui la faisait trembler. A l'heure du dîner, son mari rentra, on se mit à table ; madame Talon ne goûtait à rien ; le procureur-général mangeait de fort bon appétit ; en découpant avec tout le soin d'un gastronome une poularde du Mans, il se mit à dire du ton indifférent d'un homme qui raconte une anecdote médiocrement intéressante :

— Je sors d'une maison où on m'a dit qu'un de nos voisins, un riche quincaillier, nommé Brunet, était mort ce matin d'une apoplexie foudroyante: le connais-tu?

Le magistrat s'occupait toujours paisiblement à découper sa poularde, lorsqu'en détournant les yeux vers sa femme pour lui réitérer sa question, il s'aperçut qu'elle avait la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, les yeux fermés, la bouche ouverte, et qu'elle respirait à peine; il la fit transporter dans son lit, et elle fut long-temps avant de reprendre connaissance. Le médecin qu'on envoya chercher trouva l'état de la malade inquiétant: les battements du cœur étaient irréguliers, le pouls faible et ambulatoire, la respiration pénible; on pouvait craindre une fièvre cérébrale; au surplus, il verrait le lendemain. Le lendemain la malade allait un peu mieux, mais elle ne parlait pas et ne pouvait se soutenir. Au bout de quinze jours elle commença à se lever et à se mettre dans un fauteuil; mais elle

conservait encore des symptômes inquiétants, tels que le pouls irrégulier et la respiration haletante. Au bout d'un mois, il ne lui resta plus qu'une très grande tristesse, pareille à celle qu'elle ressentait quelques jours avant l'expiration des trois mois ; elle ne doutait pas que ce quincaillier, dont son mari lui avait annoncé la mort subite, ne fût véritablement la victime de la Voisin ; elle n'imagina pas qu'il en pût être autrement. Le coup terrible qu'elle avait reçu en apprenant la nouvelle, lui paraissait un élément de conviction équivalant à toutes les preuves matérielles ; la meurtrière s'appelait maintenant veuve Brunet, et sa complice madame Talon. Quoique son mari lui eût dit que le défunt était leur voisin, elle ne lui adressa jamais aucune question à ce sujet, ni à lui, ni à personne ; elle ne demanda même plus au domestique normand : Quoi de nouveau? Elle eût voulu ensevelir son idée dans son cœur, comme le mort était enseveli dans la terre. Interroger quelqu'un sur la veuve

Brunet, sur sa famille, sur son entourage, sur les événements qui avaient précédé l'attaque d'apoplexie et sur ceux qui l'avaient suivie, lui eût semblé une imprudence pareille à celle de desceller un tombeau.

Cette époque fatale eut un long retentissement dans l'existence de madame Talon, et laissa des traces jusque dans son organisation. Sa santé était véritablement affaiblie. En la voyant triste, le procureur-général oublia ses anciens principes, il l'exhortait lui-même à sortir, à prendre du plaisir; il lui proposait de la conduire à la comédie et dans les cercles; au bout de six mois elle résolut de suivre les conseils de son mari pour essayer si le bruit du monde étoufferait ses souvenirs. La solitude la dévorait, elle voulut éprouver la puissance de l'étourdissement. Elle reprit donc son premier train de vie, elle reparut dans le monde : mais elle y porta toujours un visage pâle et pensif; le plaisir n'était plus pour elle un besoin, un centre d'attraction, un instinct

d'épanchement naturel, elle s'y livrait par raison, ou plutôt par désespoir; elle le considérait comme un traitement pour sa conscience malade, comme une espèce de régime hygiénique. Philibert venait toujours, mais elle l'écoutait à peine; et le pauvre maître de clavecin, tout chagrin de voir ses plus agréables pointes s'émousser, abrégeait ses leçons et s'en allait porter ailleurs les trésors de son esprit et les grâces de son inaltérable gaîté.

Un an s'était passé depuis la mort du quincaillier, dont la nouvelle avait porté un si rude contre-coup à la pauvre petite madame Talon, lorsqu'un matin le maître de clavecin ouvrit la porte de sa chambre à coucher, et s'annonça avec cette sorte d'entrain grotesque qu'il avait tant de fois montré dans le temps heureux où la maîtresse du comte de Milly tenait toujours deux oreilles à son service. Il avait contre son habitude, une toilette soignée: un habit de velours, un fin jabot de dentelle, des souliers à boucles d'or; ainsi vêtu, avec sa

bonne figure réjouie, ses dents blanches, ses yeux grands et ouverts, qui servaient si bien de miroir à l'hilarité perpétuelle de son âme, il ressemblait assez à un de ces *maestri* italiens de nos opéras-comiques, gesticulant, parlant, dansant presque, et traitant toutes les choses de la vie comme des sonates, c'est-à-dire avec le plus de fracas possible. En abordant madame Talon, il fit deux ou trois salutations très respectueusement bouffonnes, et étendant le bras comme le chef d'orchestre qui donne le signal d'une ouverture :

— Je viens vous annoncer la nouvelle la plus surprenante, la plus étourdissante, la plus étrange, la plus singulière, la plus bouffonne, la plus grande, la plus petite, la plus bizarre....

Il avait probablement entendu dans quelques-uns des salons qu'il fréquentait tous les soirs la lettre de madame de Sévigné à propos du mariage de M. de Lauzun, qui commence par ce déluge d'épithètes que la posté-

rité a recueilli avec admiration, et il arrangeait l'exorde de la très spirituelle bavarde à sa guise, en y mêlant des épithètes de son cru.

— Et quelle nouvelle ? demanda madame Talon, que la singularité de ce début oratoire, malgré son état d'atonie habituelle, avait au moins surprise, sinon égayée.

— La nouvelle la plus simple, reprit Philibert, la plus surprenante, la plus drôle, la plus triste, la plus éblouissante, la plus incroyable.

— Après? dit madame Talon que l'impatience gagnait.

Philibert recula d'un pas, et passa, comme un marquis, l'index et le pouce sur les plis de son jabot, et en faisant une grimace grotesquement piteuse, une de ces grimaces triomphantes et sublimes qui ressemblent au rire mêlé de larmes, à la pluie saupoudrée de soleil, au poignard de Melpomène dans une gaîne de bois, il accoucha de ces mots :

— Je me marie.

Malheureusement, cet effet ménagé avec tant d'emphase, préparé avec tant de soin, manqua son but; madame Talon ne laissa apercevoir ni étonnement, ni gaîté; elle demeura impassible, la tête penchée sur son épaule, dans une attitude indifférente. Ses yeux, sa bouche, ses pieds, ses mains, toute sa personne semblèrent prendre une voix pour répondre au pauvre Philibert :

— N'est-ce que cela?

Cette indifférence blessa au vif le maître de clavecin.

— Faites donc des folies, reprit-il du ton de l'amour-propre piqué, et de toutes les folies la plus sérieuse, mariez-vous pour dérider un instant une jeune et capricieuse femme qui se meurt d'un mal que tout le monde ignore; mettez-vous la corde au cou pour lui complaire, pour lui arracher un sourire : voilà comme on vous remercie. Voulez-vous bien rire un peu, madame, ou sinon je croirai que vous n'avez jamais eu la moindre affec-

tion pour votre maître de clavecin, qui vous aime bien, lui, et qui donnerait sa plus belle sonate pour vous guérir de la maladie noire qui vous dévore. Ne voyez-vous donc pas l'artiste Philibert, le joyeux compagnon, l'insouciant coureur de ruelles, embastillé dans l'intérieur d'un ménage, avec une femme qui gronde, des enfants qui crient, un chat qui miaule, un bonnet de coton et des pantoufles : et plus de petits soupers, plus de commérages, plus de médisances, plus de parties de campagne, plus de liberté! une bonne chaîne, bien lourde, un bon contrat par devant notaire, un amour bourgeois toujours flambant comme le feu de l'âtre, des faveurs légitimes à heure fixe, une femme enfin sûre de ses droits, qui me dira, quand elle aura sa migraine : Mon ami, joue-moi donc un air de flûte!... Jouer de la flûte pour dissiper les migraines de sa femme, c'est superbe, n'est-ce pas? Allons, riez, riez donc!

Le fait est que Philibert avait débité cette

peinture anticipée des plaisirs du mariage avec tant de verve et d'entrain, que la statue du commandeur s'en serait émue sous son linceul de marbre.

— Ce pauvre Philibert!... dit madame Talon avec un demi-sourire.

— Et savez-vous, continua l'artiste, quel est le but de ma visite? Je viens, et il s'inclina respectueusement, vous prier de vouloir bien honorer mon mariage de votre présence; aujourd'hui je ne suis plus un maître de clavecin, je suis une invitation de mariage à deux pieds, et en chair, un prospectus vivant, je vais chez toutes mes élèves colporter les phrases que je viens de vous dire, le spectacle est assez réjouissant pour qu'on l'annonce, et j'ai pris le parti de crier moi-même à la porte : Prenez vos billets, suivez le monde.

—Et l'on paie en sortant? demanda madame Talon, entraînée par la gaîté contagieuse de son maître de clavecin.

— Gratis, gratis, madame; nous ne deman-

dons rien que l'honneur de votre présence, répliqua Philibert en imitant le ton criard des bateleurs de la foire Saint-Laurent, et voici le programme du spectacle, écoutez, grands et petits : Jeudi en huit jours, à dix heures du matin, réunion chez la mariée; on y verra le célèbre Philibert et madame sa fiancée, revêtus de leurs plus beaux atours. A onze, départ pour l'église : génuflexion, sermon, eau bénite, rien n'y manquera, afin d'apprendre aux écoliers et aux clercs comment on s'y prend pour consacrer saintement la plus fantasque de toutes les œuvres du diable. A trois heures, dîner aux Porcherons, gala pentagruélique ; le soir, courantes, menuets, et sarabandes exécutés par une troupe d'amours, natifs de Chambéry. Le sieur Philibert exécutera une chaconne de sa composition, sans balancier et en s'accompagnant sur les castagnettes. On est prié de laisser la mélancolie à la porte, le sieur Philibert voulant très judicieusement que son mariage ne soit pas attristé au moins avant sa

consommation. Hein ! que dites-vous de mon programme ; n'est-ce pas qu'il est joli !

— Comme votre idée, dit madame Talon, vaincue, et en riant tout-à-fait ; mais votre programme tiendra t-il tout ce qu'il promet ?

— Plus qu'il ne promet, puisque vous viendrez à mon mariage. Toutes mes élèves y viennent. Puis-je compter sur vous ?

— Le moyen de vous refuser ?

— Parole d'honneur ?

— Foi de femme.

— Encore une restriction jésuitique ; mais n'importe, c'est une affaire conclue, et vous ne voudriez pas me faire souvenir de deux méchants vers de notre bon roi François Ier.

Cet échange de paroles s'était fait avec la rapidité d'une de ces scènes de la comédie italienne, où chaque *lazzi* heurte un *lazzi*, où la réplique emboîte le pas sur la réplique qui la précède ; c'était, pour parler la langue de nos jours, un dénouement enlevé. D'ailleurs, madame Talon n'avait pas d'objection sérieuse

à opposer au désir de son maître de clavecin ; elle avait, pour s'étourdir, repris sa vie de plaisir. Un mariage, une noce aux Porcherons, le sieur Philibert exécutant une chaconne avec accompagnement de castagnettes, il y avait de quoi affriander l'hypocondrie la plus intense ; peut-être elle avait trouvé un remède à son mal, comme cet Anglais attaqué du spleen et abandonné des médecins, qui prit le parti d'aller voir tous les soirs le Carlin du Théâtre Italien, et fut guéri.

Après le moment de repos qui suit ordinairement ces sortes de scènes vivement roulées, madame Talon ne put s'empêcher de demander au maître de clavecin quelle femme il épousait :

— Une veuve, dit Philibert.

Les maladies de l'âme, engendrées par une affection profonde, par un chagrin fixe et intérieur, offrent des symptômes cent fois plus compliqués que les plus violentes maladies physiques ; ceux qui en sont atteints sont or-

dinairement d'une excessive susceptibilité de nerfs qu'un rien blesse ; il suffit d'un mot, d'une consonnance, d'un parfum qui les rappelle au sentiment de leur malaise, pour rouvrir leur plaie un instant fermée. Chez eux, et par suite du frottement continuel d'une pensée rongeuse, le tissu médullaire est devenu si transparent et si fin, qu'une pointe d'épingle le perce de part en part. Il y a dans l'alphabet des lettres maudites, dans la Flore de nos jardins des odeurs fatales, qui les font subitement tomber en faiblesse ; il semble qu'ils aient un sixième sens pour trouver entre les objets des points de contact imperceptibles aux médecins même, et que la physiologie la plus subtile ne saurait constater. Madame Talon était de ces malades là, et les remarques que nous venons de faire peuvent seules expliquer l'effroi qui glaça tout à coup sa velléité de bonne humeur, lorsqu'elle entendit ce mot si simple du maître de clavecin : Une veuve ! Ces cinq lettres assemblées avaient éveillé en elle un écho tou-

jours vivant dans son souvenir, malgré tous ses efforts pour l'étouffer : il y avait juste un an à pareil jour que son mari lui avait appris la mort subite du quincaillier nommé Brunet, et depuis un an tous ses commentaires, toutes ses appréhensions, tous ses remords, avaient tourné autour de ce pivot, comme les chasse-marrées autour de ces pouttiers qui signalent les bancs de sable si fréquents dans la Manche. Mais Philibert était trop glorieux de sa victoire, remportée sur ce qu'il appelait les idées noires de madame Talon, pour s'apercevoir de cette impression à fleur de cœur qui n'avait pas dépassé l'épiderme. Il prit donc une chaise, s'assit auprès de madame Talon, pétrit dans ses doigts une prise de tabac, qu'il aspira lentement avec l'air voluptueusement appréciateur d'un gourmet qui caresse des lèvres une gorgée de vin vieux, et commença ainsi :

— Histoire des amours du sieur Philibert, joueur de flûte du roi et professeur de clavecin. Ecoutez ceci, c'est un morceau de littérature

fort agréable et fort court, ce qui est un mérite.

Il y a dix-huit mois, un riche bourgeois, qui veut trancher du grand seigneur, me fit mander pour faire de la musique à une soirée ; comme les écus roturiers valent les écus nobles, et que le bourgeois me payait bien, j'allai à sa soirée ; je fis de la musique, et je me retirais, lorsque le maître de la maison vint à moi, et m'attirant dans l'embrasure d'une croisée, commença par me faire force compliments sur mon talent et même sur ma bonne mine. Après quoi, il continua sans transition, et à brûle-pourpoint par cette question renversante : Pourquoi ne vous mariez-vous pas, monsieur Philibert? Je le regardai sans répondre, et alors en hochant la tête, il me montra une petite fille de quinze à seize ans, qui se tenait dans un coin auprès de sa mère, et semblait tout effarouchée de se trouver en si brillante société. Voyez-vous cette petite folle? me dit-il ; elle aura vingt mille écus de dot ; voulez-vous l'épouser? — Pourquoi pas? ré-

pondis-je. — C'est bien ; je me charge de votre affaire. En effet, le soir même il me présenta à la mère et à la fille ; sans plus de préliminaires, je fus admis à faire ma cour. La petite fille était littéralement une Agnès; mes galanteries les plus fines, mes propos les plus doucereux lui tombaient dans l'oreille comme une perle fine dans les pattes d'un chat; mais le père et la mère me recevaient bien ; puis les vingt mille écus me démangeaient fort. Je fis la demande après deux mois de visites, et elle fut accueillie ; mais comme la petite Agnès était encore un peu trop jeune, le terme du mariage fut assigné à quatre mois de là. Les quatre mois se passèrent, et le mariage allait se faire , lorsqu'il y a un an , à pareil jour...

Madame Talon s'était rappelé cette date si précise et par une phrase pareille, lorsqu'en entendant prononcer par Philibert le mot de veuve , elle s'était retracé la mort subite du quincailler Brunet ; en l'entendant répéter sous la même forme, il lui sembla que ses

pressentiments nerveux allaient recevoir nécessairement leur confirmation, et elle ferma les yeux toute tremblante.

— Il y a un an à pareil jour, reprit Philibert en savourant une seconde prise de tabac, le père de la petite mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante (madame Talon frémit convulsivement). La partie fut remise. Mais lorsqu'après avoir laissé passer le temps convenable, je voulus reprendre mes projets de mariage, un ami de la veuve me fit remarquer qu'il était fort incivil de rechercher la fille pendant que la mère était libre. Tous ceux à qui je parlais de mes affaires me faisaient la même observation. Vous êtes bien bon, me disait-on, de vouloir épouser une petite niaise de fille, quand vous avez à votre disposition une femme de belle humeur et façonnée aux bonnes manières. Comme la petite fille ne me plaisait pas fort, je finis par me rendre à ces observations; et voilà comment, après avoir dû épouser une Agnès de seize ans, j'épouse

dans huit jours une femme de quarante ans, réjouie, avenante, parfaite ménagère, et qui excelle, qualité que je prise fort, dans la confection de toutes sortes de pâtes et de confitures.

Toute la fin de ce récit fut faite de ce ton dégagé et bouffon dont Philibert avait pris l'habitude pour complaire à ses élèves; madame Talon l'écouta les yeux fermés, soubresautant par intervalles sur son siége.

L'histoire de ce mariage ressemblait trop à cette autre histoire qu'elle avait entendu raconter chez la Voisin, pour qu'elle ne fût pas frappée de la ressemblance. L'espèce d'instruction criminelle qu'elle avait établie dans son esprit, amenait une conviction profonde, à laquelle se mêlait cette conviction nerveuse que nous avons signalée. Ces deux impressions, qui résultaient pour elle de la narration de Philibert et de la mort du quincaillier Brunet, se mêlaient et se corroboraient l'une par l'autre; elle mettait un nom au bas du récit; tout

était prouvé, clair, consommé pour elle, au point que lorsque Philibert se leva pour prendre congé, elle oublia de lui demander le nom de la *veuve*. Elle n'en avait pas besoin, ou elle ne l'osa pas ! Le nom de madame Brunet lui semblait aussi invinciblement inévitable que le coup de hache de l'exécuteur, quand le patient attend, la tête posée sur le billot.

V

Pendant les huit jours qui devaient s'écouler avant le mariage du maître de clavecin, madame Talon se promit bien de n'y pas paraître, et chercha dans sa tête une excuse à opposer aux sollicitations prévues de Philibert. Le jour venu, elle argua d'un violent mal

de tête, et malgré les exhortations de son mari lui-même, qui voyait dans cette noce un moyen de la distraire, elle refusa obstinément d'en entendre parler. Mais Philibert vint lui-même, il la sollicita, la pressa, lui fit des reproches; n'avait-il pas sa parole, pouvait-elle manquer à sa foi de femme! Bref, il l'enleva, pour ainsi dire, la porta dans un carrosse qui l'attendait à la porte, et la conduisit à la maison nuptiale. En entrant dans un salon où plusieurs personnes étaient déjà réunies, et entr'autres quelques dames de son cercle, elle essaya par un dernier effort d'appeler sa raison au secours de sa faiblesse, elle se demanda si le hasard ne pouvait produire des coïncidences pareilles à celles qui la terrifiaient. La mariée n'était pas encore prète, et on l'attendait. La jeune marquise de Termes s'approcha de madame Talon, et lui dit:

— Savez-vous le nom de la mariée?

— Non, répondit madame Talon horriblement pâle.

— Madame veuve Brunet, dit une voix d'homme derrière elle.

— Je ne la connais que par le portrait que Philibert m'en a fait, reprit la marquise; une grosse bourgeoise, bien dodue, bien avenante, et excellant à faire les confitures.

Madame Talon entendit au fond de ses entrailles une voix qui lui criait, par opposition à cette description triviale de l'embonpoint, du calme et du bonheur bourgeois:

— Une empoisonneuse!

En ce moment on entendit parmi les assistants circuler ce mot: La voici. Madame Talon tenait les yeux obstinément baissés, et ne vit pas entrer la mariée éblouissante de dentelles, de pierreries et de soie; mais lorsque Philibert s'approcha d'elle et lui dit ces mots:

— Madame, j'ai l'honneur de vous présenter madame veuve Brunet maintenant ma femme.

Elle fut bien obligée de lever la tête; elle la leva, et se laissa tomber dans un fauteuil

placé derrière elle, en poussant un cri d'effroi. Heureusement elle ne perdit pas connaissance, si bien qu'elle put s'excuser sur son état de maladie ordinaire, sur sa faiblesse, sur ses continuels étourdissements ; mais elle n'osa pas demander à se retirer, car elle voyait toujours le regard menaçant que la veuve Brunet lui avait jeté, et elle en avait compris l'épouvantable apostrophe : Souviens-toi des menaces de la Voisin ! L'impression produite parmi les assistants par ces événements fut bientôt dissipée; les propos et les présentations reprirent leur cours; à peine si, parmi les spectateurs, un seul s'avisa de remarquer la pâleur mortelle qui couvrait les traits de la pauvre petite madame Talon. Philibert était étourdissant de gaîté, écrasant de folie ; après l'introduction officielle de la mariée, il avait repris sa fougue de bonne humeur ordinaire, il allait, venait, gesticulait, parlait haut et à tout le monde, semant avec profusion sur son passage les plaisanteries bonnes et mauvaises, ressemblant à un de ces

soleils d'artifice qui, en tournant sur eux-mêmes, s'enveloppent d'un cercle de feux, d'une myriade d'étincelles omnicolores. En passant près de madame Talon, il lui dit d'un air d'intérêt :

— Comment allez-vous ?...

— Je vais bien, répondit celle-ci, en le regardant les larmes aux yeux.

Pour comprendre le sens de cette phrase trempée de larmes, il aurait fallu y ajouter ces deux monosyllabes :

— Mais vous !...

Ce sentiment de compassion fit bientôt place à un autre sentiment, lorsqu'un valet paré vint annoncer que des soldats cernaient la maison. Il se fit un silence, et l'on entendit alors distinctement le bruit des pas et des armes. En même temps, un exempt, que madame Talon reconnut, non sans terreur, pour l'avoir vu plusieurs fois chez son mari, entra dans la salle suivi de quatre soldats, et, s'adressant à Mme Brunet et à Philibert, leur dit qu'au nom

du roi il les arrêtait. Ce fut une stupeur générale, et une consternation difficile à décrire ; la veuve Brunet devint aussi pâle que l'était Mme Talon : Philibert seul conserva son inaltérable gaîté.

— Parbleu, dit-il en suivant les soldats, voilà qui sera original, de passer la première nuit de ses noces à la Bastille!

Quand les deux époux furent partis, les spectateurs de cette étrange scène cherchèrent à l'expliquer. Le bruit, probablement venu du dehors, commença à se répandre, qu'une sorcière nommée la Voisin venait d'être également arrêtée, et que probablement l'affaire de Philibert et de sa femme se rattachait à la sienne. Ce nouveau bruit doubla la frayeur de la petite Mme Talon ; elle s'enfuit chez elle, l'œil hagard, à moitié folle, et délira toute la nuit. Le médecin pratiqua une saignée; le lendemain matin la fièvre disparut, mais laissant après elle un état d'accablement et de somnolence telle, qu'après la mort par apo-

plexie du cerveau, il y avait lieu de la craindre par atrophie et épuisement.

Quoi qu'il en soit, vers midi, elle se fit lever, et se plaça bien entortillée dans un grand fauteuil près de la croisée ; elle voulut demeurer seule, et ne sonna qu'une fois son domestique pour lui demander s'il était vrai qu'une sorcière appelée la Voisin eût été arrêtée.

— Oui, dit le Normand, il n'est question que de cela, et on dit que son procès sera bien amusant.

Il aurait pu ajouter que le procureur-général Talon avait été mandé dès le matin au parlement pour l'instruction de ce procès.

Les réflexions que madame Talon fit sur sa position n'étaient pas de nature à la rassurer. La veuve Brunet ne devait-elle pas croire que son arrestation si subite, si imprévue, était la suite des révélations de la seule confidente que le hasard lui avait donnée ? Et si à son tour elle s'avisait d'une contre-dénonciation !... Madame Talon, aux yeux de l'empoisonneuse,

n'était coupable, à la vérité, que de sa présence chez la Voisin ; mais un pareil prétexte ne suffisait-il pas pour l'impliquer dans une affaire scandaleuse, et qui devait nécessairement avoir d'innombrables ramifications? Or, si elle était amenée à comparaître devant le parlement (le parlement dont son mari était membre!), si on lui demandait judiciairement le motif qui l'avait conduite chez la Voisin! elle frémit à l'idée de livrer solennellement, en public, un secret dont l'aveu, même confidentiel, l'avait fait jusque-là reculer; et si elle refusait de parler, à quelles suppositions s'arrêterait-on? quel champ ne livrerait-elle pas aux conjectures de la malignité et de la curiosité, toujours avides de scandales? Il y avait là un abîme, et madame Talon se perdait dans cet océan de craintes et de doutes dont il lui était impossible de pouvoir se sauver.

Vers quatre heures, pendant qu'assise auprès de la fenêtre, elle retournait en tous sens les dangers de sa position, cherchant de tous

côtés un moyen échappatoire, comme une alouette prise au filet essaie, à l'aide de son bec, de découvrir une maille mal prise et de se ménager une sortie, elle entendit à la porte de sa chambre une voix d'homme qui prononçait son nom. Dans l'état d'agitation où elle était, les accidents les plus insignifiants devaient prendre, à travers l'optique de sa frayeur, une teinte romanesque et fatale : il y a des moments de crise où tout au monde, même les accidents physiques, même les caprices les plus innocents du hasard, semblent converger vers un point unique ; où l'esprit, souffrant de la plaie qu'il s'est faite, rattacherait tous les fils de la création à l'idée qui le dévore ; dans de pareils moments, le soleil, le ciel, le vent, ont un langage ; on fait de sa souffrance une reine trahie par d'infidèles sujets devenus des bourreaux.

Surprise, terrifiée au bruit de cette voix qu'elle n'avait jamais entendue, madame Talon essaya de se lever en s'appuyant sur le

bras de son fauteuil ; mais elle retomba aussitôt et ne trouva que la force de dire :

— Au nom du ciel, ne laissez pas entrer.

Défense inutile ! car au même instant la porte s'ouvrit, et un homme, peu fait d'ailleurs pour justifier les sinistres prévisions que sa présence faisait naître, se présenta avec sang-froid devant elle, pendant que le grand domestique normand, dont nous avons déjà parlé, tenant de la main un des battants de la porte, contemplait d'un air ébahi cette scène que ses efforts n'avaient pu prévenir.

—Avant tout, madame, dit l'inconnu, dont la figure franche et ouverte eût en tout autre moment inspiré de la confiance à la malade, je dois rendre justice à ce grand escogriffe de valet que vous avez commis à la garde de votre porte, on pourrait lui octroyer, je vous assure, la place de portier des enfers : Cerbère n'est ni plus laid, ni plus fidèle que lui ; j'avais beau lui dire que je voulais vous parler, qu'il le fallait, il se retranchait avec une impertur-

bable opiniâtreté dans les devoirs de sa consigne; et si je n'avais pas forcé le passage, je doute fort que j'eusse pu le tourner. Maintenant, madame, que me voici devant vous tête à tête, voulez-vous avoir la bonté de dire à votre valet de se retirer : ce que j'ai à vous dire n'a pas besoin de témoin.

Madame Talon regarda l'inconnu avec la curiosité haletante d'un agonisant qui cherche à lire dans les traits impassibles de son médecin ce qu'il a à craindre ou à espérer; celui-ci ne la quittait pas de l'œil, et semblait la tenir en arrêt entre la double surveillance de ses deux prunelles.

— Renvoyez donc votre valet, répéta-t-il.

— Sortez, Jean, dit madame Talon au Normand, qui se retira à reculons, en poussant une sorte d'exclamation inintelligible, semblable à ce murmure guttural des Sioux et des Dacatehs, dont Cooper, dans son beau roman de la Prairie, a si bien traduit le sens.

— Vous êtes souffrante!... dit alors l'in-

connu en adoucissant sa voix, et sans chercher à dissimuler la compassion que lui inspirait la vue des traits pâles et fatigués de la jeune femme ; votre valet me l'avait déjà dit, et je vois bien que ses paroles étaient encore au-dessous de la vérité. Par conséquent, madame, vous devez comprendre que l'objet qui m'amène est de la dernière importance ; il m'a fallu un motif bien puissant pour m'obliger, ainsi que je le fais, à troubler la solitude d'une femme et le repos d'une malade. Je me nomme Descoteaux, madame, et je suis l'ami de Philibert, non pas seulement ami de nom, mais de fait, ami d'enfance, ami véritable, ami intime, à tel point que le malheur qui le frappe me frappe comme lui. Je n'ai pas besoin de vous dire que Philibert a été arrêté hier en même temps que la veuve Brunet, et qu'on le soupçonne du plus noir des crimes. Vous le savez, Philibert est innocent, j'en suis certain et vous aussi. Au besoin vous auriez pour garantie de son innocence cette inaltérable

bonne humeur, cette gaîté de tous les instants, cette sérénité de l'honnête homme qui ne l'abandonna jamais ; et si vous étiez chargée de le juger, vous, madame, à l'accusation qu'on porte contre lui, vous répondriez par cette fin de non-recevoir qui vaut les meilleurs arguments : Philibert, complice d'un empoisonnement, c'est impossible! il est trop drôle !...

Pourtant, il y a contre lui , à ce qu'on dit, des présomptions, c'est-à-dire des soupçons juridiques, des commencements de conviction, basés sur je ne sais quelles inductions louches et bâtardes, qui forment la logique des cours judiciaires. Ce matin j'ai vu tous les juges appelés à siéger dans cet étrange procès, tous m'ont répondu par des hochements de tête silencieux, ou par des phrases évasives ; sur leur figure j'ai lu quelque chose de semblable à l'expression du médecin qui dit tout haut à un malade : Dans huit jours vous serez guéri, et tout bas : Dans trois jours, il sera mort. Le

président La Reynie s'est expliqué plus clairement ; il a rendu un arrêt motivé, et de quelle façon motivé ! Il m'a cité, à moi pauvre artiste, un axiome du droit romain, qui signifie pour tout le monde que celui-là est coupable à qui le crime a pu servir, et qui signifiait pour moi : Ton pauvre Philibert sera condamné. Celui-là est coupable à qui le crime a pu servir ! ... Comprenez-vous cela ? Comme si la justice était dans le secret de Dieu, comme si un juge sur son siége pouvait découvrir tous les ressorts qui font mouvoir la machine humaine ; comme si ces mille retours de la passion qui se concentre et se reploie sur elle-même était appréciable par des procédés certains ; comme si les caprices de la haine, les fantaisies du crime, les bizarreries de la vengeance, étaient soumis à des principes d'évaluation certains ! L'intérêt d'un crime ! Est-on sûr de ne pas le déplacer ? de le voir là où il n'est pas, et de ne pas le voir là où il est ? Vous êtes femme, vous, madame,

dites-moi donc un peu s'il est possible de discerner toutes les causes secrètes qui font agir une femme, de démêler en quoi tel événement la touche, en quoi telle action la sert, quel est le motif qui la dirige, quel est le but où elle tend ; et quand il s'agit du plus grave des devoirs, la justice, on applique et on reconnaît comme certain un principe que les juges eux-mêmes repoussent dans leur vie privée... C'est absurde et odieux! mais n'importe! il y a présomption ! ... J'ai vu ce mot fatal gravé dans les rides de nos juges, dans les saillies de leur col, dans les ondulations de leur perruque ; avant de faire la cour à la mère, Philibert avait fait la cour à la fille : présomption ! Il était gai, étourdi, bavard ; moyen de mieux cacher son jeu et d'endormir les soupçons : présomption !... Au moment où on l'a arrêté, il a plaisanté sur la singulière nuit de noces que messieurs du parlement lui octroyaient, il n'y a qu'un scélérat qui puisse traiter aussi légèrement les choses sacrées, et rire de la

justice : présomption ! présomption ! et mon pauvre Philibert sera condamné : il le sera, madame, si la seule personne qui puisse le sauver s'y refuse ; et cette personne, c'est vous.

Mme Talon n'essaya pas une fois d'interrompre Descoteaux, mais pendant qu'il parlait, avec cette adresse qui résulte de l'instinct de la conservation dans son sens le plus absolu, instinct de l'honneur, instinct de la vie, du bien-être, du repos, elle avait résumé sa position et préparé ses moyens. Elle comprit tout d'abord que son état maladif était une forteresse imprenable, un asile inviolable comme une église du moyen âge, si elle savait s'y renfermer et s'y couvrir. Elle résolut donc de rester enveloppée dans cette espèce de nuage des femmes malades, qui masque souvent leurs projets les plus audacieux, leur réticences les plus obstinées : force négative, puissance d'inertie, qui leur sert comme leurs bouches à émousser les traits qu'on leur lance. Par suite de ce raisonnement, elle

se tint hermétiquement close, ne laissant passage à aucun jour, et rassemblant les plis du voile qui la couvrait. Aussi, quand Descoteaux eux cessé de parler, penchant le cou sur le derrière de son fauteuil, et prenant un de ces air de tête languissants qui ressemblent au léger balancement d'un oiseau frappé à mort, se contenta-t-elle de répondre :

— Je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre, dit Descoteaux. Il y a quinze mois, le 17 janvier, vous étiez chez la Voisin emprisonnée entre deux portes, cela est-il vrai ? Vous avez été, là, témoin auriculaire de la scène principale qui fait le fond de l'affaire dont je vous entretiens; vous avez assisté au marché conclu entre la Voisin d'une part, et la veuve Brunet de l'autre. Vous connaissez les termes de ce marché, vous savez si dans la conversation qui l'a précédé, le nom de Philibert a été prononcé : donc vous êtes moralement sûre de l'innocence de mon ami; car, dans un cas pareil, le

silence absout, le défaut de preuve innocente l'accusé. Si Philibert eût été d'intelligence avec la veuve Brunet, celle-ci n'aurait-elle pas trahi son complice? On aime assez à partager les charges du crime avec qui doit en partager les bénéfices. La Voisin elle-même, qui savait tout d'avance, qui racontait à la veuve Brunet l'histoire secrète de ses pensées, avec une si merveilleuse précision, aurait-elle manqué de lui nommer ou de lui indiquer au moins son associé, son copartageant? Donc, si ni la veuve Brunet, ni la Voisin n'ont parlé de Philibert, c'est que Philibert n'est pour rien en tout ce qui s'est passé. Maintenant, madame, refuserez-vous de dire ce que vous avez entendu, ce que vous seule pouvez dire, de faire une déclaration qui renvoie nécessairement Philibert de l'accusation portée contre lui?

Ce récit était tellement clair, tellement circonstancié, qu'il fallut à madame Talon toute l'énergie de résolution qu'elle s'était inoculée

avec tant d'effort, pour que son trouble ne la trahît pas.

— Je ne peux pas déclarer ce qui est faux, dit-elle.

— Vous niez avoir été chez la Voisin ! répliqua Descoteaux.

Madame Talon, d'après son système de langueur calculée, était décidée à faire le moins possible usage de la parole ; elle ne répondit pas à cette interpellation.

— Vous niez ! répéta Descoteaux ; mais songez, madame, que si je parle ainsi, c'est qu'assurément j'ai des preuves.

— Lesquelles ?.....

— Le témoignage de la veuve Brunet qui, en m'avouant son crime, m'a garanti l'innocence de Philibert, et se résigne à mourir pourvu qu'il soit sauvé : la veuve Brunet, que j'ai vue ce matin, dans sa prison, moi-même !......

— La veuve Brunet a menti.

— Mais si elle avoue en plein parlement ce qu'elle a avoué devant moi !

— Je répéterai en plein parlement ce que je dis devant vous, que la veuve Brunet a menti; et entre le témoignage d'une empoisonneuse et celui de la femme du procureur-général, j'aime à croire que le parlement n'aura pas de peine à prononcer.

La réplique était bien posée, il n'y avait pas moyen pour Descoteaux de contester ce dénouement probable d'une confrontation judiciaire. La surprise et la douleur se peignirent sur sa figure, il venait d'essuyer un échec.

— Mais enfin, madame, quel intérêt la veuve Brunet peut-elle avoir à mentir ?

Madame Talon saisit l'ouverture que son antagoniste lui offrait avec l'avidité et l'adresse d'une chatte qui soutire une lampée de lait à travers le grillage d'un garde-feu; elle se rappela les arguments dont Descoteaux s'était servi pour saper l'autorité de la présomption

légale, et se jeta avec audace dans le champ de l'argumentation.

— Monsieur, dit-elle, vous me permettrez de vous faire observer que vous êtes en contradiction avec vous-même, et la thèse que vous souteniez si éloquemment tout à-l'heure pourra me servir de réponse. Admettez-vous qu'on ne puisse pas mentir sans intérêt ? alors je vous demanderai si, plus que les juges dont vous parliez, vous avez un procédé sûr pour apprécier les motifs secrets qui font agir la passion, parler la haine, siffler la calomnie ? Si celui-là n'est pas nécessairement coupable, à qui le crime a pu servir, vous conviendrez que celui-là peut l'être, dont on ne peut constater rigoureusement l'intention, expliquer le but, démêler le principe d'action ; vous savez très bien que l'inverse se prouve par l'inverse : si votre raisonnement est juste, le mien ne peut pas être faux ; et vous me pardonnerez si je m'appuie de votre logique pour consacrer la mienne.

Battu par ses propres armes, Descoteaux

n'avait plus d'autre ressource que celle des hommes convaincus auxquels les bonnes raisons manquent.

— Et cependant, reprit-il, ce que j'ai dit est vrai ; pourquoi le niez-vous ? avoir été chez la Voisin est-ce donc une chose qu'on ne peut avouer ? Le but de votre démarche était-il coupable ? avez-vous un crime à cacher ?

Cet argument *ad personam* tomba émoussé en rencontrant le bouclier de langueur et d'apathie maladive, sous lequel madame Talon s'était de nouveau mise à couvert comme une tortue frileuse sous sa carapace.

— J'ai une calomnie à démentir, dit-elle froidement.

— Une vérité à cacher, répliqua Descoteaux échauffé par la lutte. Madame ! madame ! par votre obstination à vous taire, vous avez permis un empoisonnement ; voulez-vous, par une semblable obstination, autoriser un assassinat juridique ? Oui, madame, ils le condamneront, ils le tueront ! il y a présomption, je

vous l'ai dit; et quand il ne faut qu'un mot de votre bouche, une simple déclaration, vous me refuserez ce mot que je vous demande, vous laisserez périr un innocent, mon ami, le vôtre, madame; car enfin vous l'aimiez, ce pauvre Philibert, votre maître de clavecin! un brave artiste si réjouissant, qui vous a tant de fois sauvée de la mélancolie par sa gaîté, qui vous contait toutes les nouvelles, vous apprenait toutes les ariettes à la mode, et vous faisait rire en dépit de vous-même. Un homme qui fait rire, c'est précieux; vous le sauverez, n'est-il pas vrai?

Il y avait quelque chose de profondément touchant dans ce détour que prenait Descoteaux pour intéresser madame Talon au sort de son ami, dans ce contraste du pathétique, quant au but, et du bouffon, quant aux moyens; quelque chose de semblable à ces paroles du pauvre saltimbanque condamné à mort, et qui disait aux bourreaux: Ne me tuez pas, messieurs, je vous ferai le saut périlleux!

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je ne vous demande plus une déclaration publique, solennelle; je conçois tout ce qu'une pareille démarche aurait d'humiliant pour une femme comme vous. Mais votre mari, madame (mouvement presque imperceptible de madame Talon), est puissant et habile; il pourra s'il le veut nous tirer facilement des griffes de la justice. Parlez à votre mari; le promettez-vous? est-ce trop demander?

— Je ne peux pas reconnaître pour vrai ce qui est faux, dit madame Talon simplement et sans emphase.

Descoteaux parut quelque temps abattu; cette dénégation perpétuelle que madame Talon lui opposait avait brisé ses forces. Mais tout à coup un éclair passa sur sa figure, comme une illumination d'espoir; il raffermit sa contenance, et se rapprochant de madame Talon avec le sang-froid d'un maître qui s'apprête à corriger un enfant rebelle.

— Madame, dit-il, puisque vous repoussez

également mes raisons et mes prières, écoutez l'exposé que je vais vous présenter. Vous aviez fait à la Voisin le serment de vous taire, et peut-être est-ce la religion du serment qui vous retient.

— D'où tenez-vous encore cela ? demanda madame Talon.

— De la Voisin même, dit intrépidement Descoteaux, et voici ce que la Voisin m'a chargé de vous rapporter, (la Voisin, entendez-vous, madame !) Ce sont ses propres paroles que je vous rends :

« Je ne veux pas que Philibert meure, et comme mon témoignage ne serait pas admis en justice pour le sauver, je délie madame Talon de son serment ; comme autrefois je lui ai ordonné de se taire, je lui ordonne maintenant de parler ; le même châtiment qui devait punir son indiscrétion punira son silence ; quoique emprisonnée je suis puissante encore, et je laisse des exécuteurs de mes vengeances. Dites-lui donc que je lui donne huit jours pour

se décider : si dans huit jours l'aveu que j'exige n'est pas fait, elle sait comme la Voisin se venge. Si elle doute de l'efficacité de mes menaces pendant les huit jours que je lui ai accordés, j'aurai soin de lui faire voir des signes certains de leur infaillibilité. »

Quand Descoteaux eut fini cette espèce de conjuration menaçante, il regarda fixement madame Talon. Au nom de la Voisin, celle-ci s'était sentie faiblir, comme à l'aspect d'une évocation dont elle avait appris à connaître la réalité et à redouter la puissance.

— Eh bien! demanda Descoteaux.

— Voulez-vous tuer une femme qui a déjà bien de la peine à vivre? demanda madame Talon d'une voix brisée et se retranchant, mais cette fois comme un trainard blessé qui rentre après la bataille, dans cette forteresse qu'elle s'était élevée de ses mains dès le début de cet entretien.

Descoteaux se leva, s'inclina devant cette pauvre petite femme sans souffle et presque

sans vie, qui n'avait que juste assez de force pour laisser mourir un innocent, et il tenait déjà le bouton de la porte, lorsqu'il ajouta ces mots :

— Huit jours, madame, dans huit jours je viendrai chercher votre réponse !

VI

L'intervention de la Voisin était la seule chose qui pût lutter avec avantage contre l'opiniâtreté gigantesque de la petite madame Talon ; mais il fallait qu'elle y crût. Or quelques instants après la sortie de Descoteaux et son premier mouvement d'effroi calmé, elle

réfléchit avec la sagacité ordinaire des femmes, que quiconque possède un moyen infaillible de mener une affaire à bien, ne s'amuse jamais aux expédients incertains et vulnérables, et d'induction en induction, elle arriva à cette conclusion rassurante que l'intervention de la célèbre empoisonneuse n'était de la part de Descoteaux qu'un stratagème comminatoire. D'ailleurs, dans la série d'arguments invoqués par lui, il avait oublié le plus décisif. Peu versée dans la connaissance des lois et actes du parlement, madame Talon établissait une parité complète entre le délit de non révélation et le crime de complicité. Avouer qu'elle avait eu connaissance d'un projet d'empoisonnement et ne l'avoir pas prévenu par une déclaration, c'était à son sens se livrer à la justice et se reconnaître coupable; elle ignorait que les peines portées contre la non révélation n'étaient applicables qu'en matière de complots contre la sûreté intérieure de l'état, ou de fabrication de fausse monnaie. Descoteaux

avait oublié de la rassurer sur ce point.

Quoi qu'il en soit, la série des douleurs de la petite madame Talon n'était pas encore à son terme. Le procureur-général revint tard du parlement avec un énorme dossier sous le bras; il se rendit droit à la chambre à coucher de la malade, et s'assit auprès d'elle, la couvant du regard; il y avait dans sa physionomie, ou une tendresse ardente, ou une curiosité ombrageuse, sans qu'on pût démêler distinctement à laquelle de ces deux inspirations il obéissait. Il la questionna d'abord avec tout l'intérêt d'un père ou d'un amant sur sa santé, lui fit reproche d'être restée debout au lieu de se reposer : elle devait, disait-il, bien prendre soin de sa personne; ses nerfs étaient d'une délicatesse si grande, qu'il fallait les ménager avec le plus grand soin; le choc qu'elle avait éprouvé la veille pouvait avoir des conséquences dangereuses. Dans son enthousiasme médicalement conjugal, il prit lui-même un coussin, le plaça sous la tête de sa femme, et l'entortilla

doucement dans une vaste pelisse en fourrure, crainte du froid, comme on eût fait pour un enfant, lui présenta de sa main un verre de tisanne adoucissante préparée dès le matin, et à laquelle jusque-là madame Talon n'avait pas songé. Puis il rapprocha son fauteuil, bien en face d'elle, et se mit à feuilleter d'un air grave la liasse de papier qu'il avait apportée; puis, comme absorbé dans sa lecture et acharné à la recherche de la vérité, il lança de temps en temps sans lever la tête, comme un à-parte dramatique, une exclamation brève, un mot qui semblaient ne s'adresser à personne: Etrange procès! affaire scandaleuse!... monstre!... Peu à peu ses exclamations s'allongèrent et se changèrent en véritables phrases; il parla des plus beaux noms compromis, des personnages les plus haut placés, entachés de suspicion, d'intrigues impénétrables, de secrets dont il était impossible de démêler tous les fils. Madame Talon ne bougea pas; seulement, à chaque exclamation de son mari, elle répon-

dait par un soupir maladif, fiévreux, heurté.

— Vous ne croiriez pas, madame, dit enfin le procureur-général en relevant la tète, quel trouble le procès de la Voisin peut susciter dans les familles et dans l'état; en vérité, je sens pour la première fois combien ma charge est pesante : livrer à la publicité et à la plus ignominieuse de toutes, la publicité judiciaire, des noms comme ceux-ci : duchesse de Bouillon! comtesse de Soissons! maréchal de Luxembourg! deux nièces du cardinal Mazarin, du premier ministre!

— Le maréchal de Luxembourg, la duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons, mère du prince Eugène, répéta madame Talon.

— Seront cités à comparaître pardevant la chambre ardente pour y ester criminellement et rendre compte de leurs relations avec une empoisonneuse.

— Mais qui les accuse? demanda madame Talon avec plus d'anxiété qu'elle n'aurait voulu

en montrer, y a-t-il des preuves de connivence, de complicité?

— Il y a de fortes présomptions!

— Présomptions!.... murmura la petite femme, se rappelant le sens terrible qui s'attachait à ce mot.

— Oui, des charges même, reprit le procureur général. On a trouvé (il découpa chaque syllable de ces trois mots et de la phrase qui va suivre) dans les papiers de la Voisin une longue liste qui contient les noms de toutes les personnes qui lui ont fait visite.

Madame Talon détourna la tête et mordit le velours du coussin. Le procureur-général recommença à feuilleter ses papiers.

—Et vous croyez le témoignage d'une femme comme la Voisin, demanda madame Talon qui plongeait de l'œil dans un abîme ouvert sous ses pas.

— Dans quelle intention mentirait-elle?

— Dans quelle intention! vous me demandez cela; dans l'intention apparemment d'in-

téresser à son sort, en cas de malheur, le plus grand nombre de personnes possible, et les personnes les plus influentes; et vous ajouterez foi à une liste de proscription dressée par une femme comme la Voisin !

— Le parlement décidera, dit froidement le magistrat.

Il se fit un silence interrompu seulement par le bruit des feuilles de papier que remuait le procureur-général, le dossier du procès représentait pour ainsi dire un troisième personnage, semblable à ces inconnus qui occupent le fond de la scène dans les drames espagnols, et cachent le mystère du dénouement dans les plis de leur manteau.

— Vous n'avez jamais eu envie, vous, dit le procureur-général d'une voix artistement notée, de connaître cette célébrité de l'empoisonnement, la Voisin ?

— Pourquoi me demandez-vous cela? dit madame Talon.

— Tout simplement parce que votre nom est sur la liste.

— Je l'aurais parié, dit madame Talon avec un accent de vérité qui eût fait la réputation d'une comédienne ; voyez-vous, monsieur le procureur-général, que les femmes ont une perspicacité qui vaut bien la vôtre ; que vous faisais-je observer tout à l'heure ? Elle aura voulu lier toute la ville à sa destinée, et prévenir sa chute par la crainte du scandale. Et vous ne m'aviez pas dit cela tout d'abord, vous jouiez donc au fin avec moi, vous me tendiez un piége, vous me traitiez comme une accusée, vous siégiez dans la chambre à coucher de votre femme : laissez-moi, votre vue me fait mal. Ah! que je souffre!...

En entendant prononcer ces derniers mots d'une voix brève, saccadée, en voyant cette tête de femme s'affaisser mollement comme ce beau lis de Virgile touché par la charrue, tout un parterre de nos jours eût éclaté en applaudissements ; c'était une admirable comédie de

cour d'assises. Le procureur-général comprit que dans un pareil moment la vérité devait lui échapper en dépit de tous ses efforts ; mais il résolut d'étudier l'affaire à fond, pas à pas, par tous les moyens que la justice emploie pour arriver à la connaissance d'un délit ; il dressa une instruction particulière sur l'instruction générale dont il était chargé, un procès privé sur un procès public.

Dès le lendemain, madame Talon se trouva serrée, entre un double danger également à craindre. D'un côté le système d'espionnage et d'induction du mari ; de l'autre la réalisation des menaces vraies ou fausses faites par Descoteaux au nom de la Voisin. D'un côté, le procureur-général roda autour d'elle avec la persévérance d'un loup qui cerne un parc de moutons ; de l'autre, voici ce qui arriva :

Madame Talon ayant voulu mettre une fontange, la première qui tomba sous sa main se trouva tachée de sang ; elle en prit une autre, la tache de sang y était imprimée à la même place.

Elle visita toutes celles qu'elle possédait dans sa garde-robe, toutes étaient ensanglantées.

Elle questionna sa caméristc qui lui répondit avec un accent de vérité convainquant, qu'elle ignorait comment cela s'était pû faire, et que les fontanges lui avaient été remises par Madelon Friquet, la blanchisseuse, blanches comme du lait. Alors madame Talon se prit pour la première fois à considérer les paroles de Descoteaux sous leur aspect sérieux, et à se rappeler le terme du délai qui lui avait été assigné : huit jours! N'était-il pas possible en effet que la Voisin, soit caprice, soit par un motif ignoré, eût voulu intervenir dans cette étrange affaire, et une fois l'intervention de la Voisin admise, quel faux fuyant à espérer?

Un chat angora, doux, charmant, que madame Talon caressait toute la journée, l'égratigna jusqu'au sang.

Un chien épagneul, de la race de ceux qu'on appelait carlins, sous le prétexte de leur prétendue ressemblance avec le célèbre arlequin

de la comédie-Italienne, vint mourir à ses pieds subitement sans pousser un cri, seulement en tournant vers elle un regard suppliant. Madame Talon essaya de rechercher la cause de cette mort si imprévue, elle n'apprit rien. Ce dernier accident fit crouler l'échafaudage d'incrédulité qu'elle avait élevé avec tant de peine; sa logique se troubla, elle ne s'avisa pas même de songer que le grand domestique normand, au regard louche, pouvait bien être dans le secret de ce bouleversement intérieur. Enfin le septième jour, pendant que, troublée par la pensée de cette série d'infortunes qui présageaient une catastrophe, elle se tenait assise sur son lit les yeux fixes, elle vit paraître un spectre qui vomissait du feu par la bouche, et qui, après avoir traversé sa chambre, disparut sans bruit en laissant derrière lui une odeur de soufre et de fumée.

Pour le coup c'en était trop : la petite madame Talon se crut inévitablement dévouée à la mort. Elle se leva le huitième jour résolue

à mourir, mais avec son secret et en se drapant, comme la jeune fille antique, dans les plis de sa robe sans tache. Malgré sa faiblesse, elle se para comme aux jours de fête, revêtit une robe de satin lamée d'argent, chaussa ses plus belles mules, se fit apporter des fleurs, et attendit bravement dans son grand fauteuil l'accomplissement des menaces de la Voisin.

Ce jour-là, le procureur-général rentra plus tôt que de coutume du parlement, et il vint s'asseoir auprès de sa femme. Etonné de la toilette qu'elle avait faite, et cherchant à rattacher par quelque fil détourné cette reprise de coquetterie inexplicable à son plan d'information maritale, il tourna autour d'elle, comme toujours, étudiant les mouvements de sa physionomie, commentant les modulations de sa voix, flairant ses pensées. Il y avait dans son manége quelque chose de semblable à ces préliminaires de l'escrime qui consistent en fausses attaques, en dégagements brusques qui ont pour objet de ne pas lier trop tôt le fer et

d'attendre *sa belle*. Madame Talon, renfermée dans sa supériorité stoïque, ne daignait pas s'apercevoir de toutes ces contremarches dont elle était l'objet ; l'œil fixé sur son but mystérieux, elle faisait en son cœur le dernier adieu à la vie ; comme Marion Delorme, et avec plus de fondement, elle semblait assister au spectacle de son enterrement. A trois heures sonnant, le domestique normand vint annoncer M. Descoteaux.

— Quel est cet homme? demanda le procureur-général.

— Le maître de clavecin de madame, dit celui-ci en se présentant bravement et sans hésiter ; c'est madame la comtesse de Macé qui m'a recommandé auprès de madame, et je lui ai donné la première leçon (il appuya sur ce mot) ; me permettez-vous de lui donner la seconde?

Le procureur-général se leva et dit :

— Faites.

Quand il fut sorti, Descoteaux regarda quel-

que temps madame Talon en silence; puis il se dirigea sur la pointe des pieds, et sans faire crier le cuir de ses souliers, vers la porte du cabinet de toilette qui communiquait à la chambre à coucher, et revint en disant à voix basse : Il est là !...

— Mettez-vous à votre clavecin, madame, continua-t-il à haute voix, et il ajouta dans l'oreille de madame Talon : Frappez fort, afin que les sons couvrent ma voix, et que votre mari n'entende pas ce que j'ai à vous dire. Il y va de votre intérêt.

Madame Talon obéit, et se mit à frapper à contre-mesure les touches du clavier.

— Bien, disait Descoteaux; maintenant, écoutez-moi. (A voix basse.) Les menaces dont je vous ai épouvantée au nom de la Voisin n'étaient pas fondées, je n'avais pas vu l'empoisonneuse.... Frappez donc plus fort. (A voix haute.) Le doigté est raide, madame, les articulations ne plient pas assez vite, il faudra exécuter des chromatiques pour acquérir du

moelleux dans l'exécution. (A voix basse.) J'avais pris sur moi de faire parler la Voisin dans l'intérêt de mon pauvre Philibert, et c'est à l'aide de votre valet, séduit par moi, que j'ai pu leur donner une apparence de réalité ; c'est lui qui, au moyen d'une bougie dans la bouche, a exécuté la scène du spectre vomissant des flammes. (A haute voix.) Recommencez-moi ce morceau, s'il vous plaît, madame, vous ne l'avez pas assez étudié ; il y a des doubles croches que vous ne détachez pas : vous glissez sur le clavecin, vous n'appuyez pas. (A voix basse.) Ainsi vous voilà tranquille, vous ne mourrez pas. Mais vous pensez bien que si je renonce à mon stratagème, c'est que j'ai un moyen infaillible de vous faire parler. (A haute voix.) Ferme, madame, attaquons vigoureusement la note ; Dieu me pardonne ! est-ce là un mouvement de strette, ferme donc ! si-si, ré-sol !

Madame Talon obéissait nonchalamment à ce mouvement rapide que la voix pressante de

Descoteaux imprimait à ses doigts, chacune de ses paroles à voix basse soulevait en elle une tempête d'impressions diverses. Lorsqu'elle entendit cette phrase : *J'ai un moyen sûr de vous faire parler!* elle laissa tomber sa main tout entière sur une touche qui remplit l'appartement d'un son discordant.

Descoteaux continua (à voix haute) : Je vous ai apporté une ariette nouvelle que je vais chanter d'abord, pendant que vous y plaquerez un accompagnement, et vous la répéterez après moi.

Il tira alors de sa poche un petit papier qu'il étala sur le pupitre adhérent au clavecin en disant (à haute voix) : Attention! (à voix basse) : Lisez. Et il se mit à chanter d'une grosse voix de lutrin :

Belle Climène,
Qui vois ma peine
Sans t'affliger;
Bientôt peut-être
L'amour mon maître
Va t'engager.

Tu crains les larmes,
Et les alarmes
Que cause amour.
Chimère vaine !
Il faut, Climène,
Aimer un jour.

(S'interrompant à voix basse) : — Avez-vous lu ?

— Oui, dit madame Talon. Reprenez avec moi :

Belle Climène,
Qui vois ma peine.
Sans t'affliger, etc..

Le billet que madame Talon venait de lire contenait ces mots : « Je déclare que madame Talon, femme du procureur-général au parlement de Paris, est venue chez moi pour me demander un élixir à l'effet de lui faire venir de l'embonpoint, parce que le comte de Milly, son amant, avait dit dans un bal qu'elle était plate comme une planche de sapin sans nœuds.

» Signé : femme VOISIN.

« A la Bastille, ce 22 février 1679. »

— Continuez donc à frapper, reprit Descoteaux à voix basse, je n'ai pas fini ; (à voix haute) voici le second couplet :

En vain craintive,
La sensitive
Recule et fuit ;
Nonne discrète
Dans sa retraite
Amour la suit.
Voyez la rose,
A peine éclose.
Qui des zéphirs
Compte et recueille
Pour chaque feuille
Mille soupirs.

— Allégro ! madame, allégro ! une jolie petite ritournelle pour tout cela, il n'y a que la ritournelle qui puisse faire passer les couplets. Ferme ! frappez ! frappez ! (à voix basse) vous pourriez encore espérer, madame, un faux-fuyant ; vous pourriez croire que ce billet est supposé comme les paroles d'il y a huit jours ; mais votre mari a dans ses mains des pièces notoirement écrites par la Voisin, et je peux lui remettre ce billet pour qu'il com-

pare les écritures. (A haute voix) Votre ritournelle manque d'haleine; piquez donc la note et finissons par le crescendo obligé. (A voix basse) D'ailleurs, madame, je ne suis pas exigeant; je vous demande seulement d'avouer à votre mari ce qui concerne Philibert, en vous laissant la liberté d'arranger à votre guise tout ce qui vous concerne. Me le promettez-vous?

— Oui, dit encore une fois madame Talon.

— Voilà, j'espère, une bonne leçon que vous venez de prendre, ajouta-t-il alors, en exécutant sur le piano et dans les notes aiguës une sorte de triolet railleur qui semblait donner un accent à ses paroles.

Un bruit venant du cabinet, et semblable au son d'un verre heurté contre un autre verre, suivit presque immédiatement le triolet persifleur et triomphant du prétendu maître de clavecin :

— Ah ! dit Descoteaux, à demi voix, voici votre mari qui se met de la partie ; mais j'a-

voue que je ne m'attendais pas à un accompagnement de verres cassés.

En effet, le procureur-général rentra et dit :

— La leçon a duré assez long-temps.

— C'est juste, dit gaîment Descoteaux en se retirant, le mari a cédé une première fois la place au maître de clavecin, il est juste que le maître de clavecin cède la place au mari.

— Promettez-moi, madame, reprit le procureur-général, de ne me faire aucune question sur la proposition que je vais vous adresser, ou plutôt sur les conditions que je veux vous imposer. A dater d'aujourd'hui, madame, de ce moment, nous ne pouvons vivre ensemble. Vous aurez donc pour agréable de partir demain, de quitter Paris, et de vous retirer en Bourgogne auprès de votre peré. Je vous constituerai par chaque année une rente de douze mille livres, car je ne veux pas qu'une femme, qui a porté le nom du procureur-général Talon, vive dans un état voisin de la gêne. Jamais, madame, ni dans un an,

ni dans vingt, vous ne me questionnerez sur le motif qui me détermine à la séparation que je vous annonce ; de mon côté, je m'engage à ne jamais parler de vous d'une façon désavantageuse. Pour le monde, il sera convenu seulement que nos caractères n'ont pu s'accorder, nos humeurs sympathiser, nous aurons l'un pour l'autre l'estime qu'un honnête homme doit avoir pour sa femme et une honnête femme pour son mari. Vous me comprenez?

— Pas le moins du monde, dit madame Talon au comble de la surprise.

— Faites alors comme si vous me compreniez ; ma résolution est immuable.

Madame Talon eut un instant envie d'accepter la proposition de son mari, de quitter Paris, d'aller chercher chez son père un refuge contre les inextricables embarras qui de moment en moment semblaient s'amonceler de plus en plus comme des vagues, et menaçaient de l'engloutir. Mais fuir n'était pas se sauver : elle partie, Descoteaux restait avec l'arme ter-

rible que lui avait fournie la Voisin ; et il fallait fuir vaincue, craignant tout, à la merci de cet homme qui s'était constitué d'office et avant le jour de l'audience l'inexorable défenseur de Philibert ; la fuite n'avançait à rien, et perdait tout. Elle prit donc le parti de se jeter tête baissée dans le gouffre, dût-elle y périr ; elle avait assez de tant d'incertitudes et de tiraillements, ses moyens dilatoires étaient à bout, Descoteaux avait forcé ses derniers retranchements, une sortie désespérée pouvait seule la sauver.

— Non, monsieur, dit-elle avec énergie, je ne fuirai pas, je ne quitterai pas Paris, je ne me réfugierai pas chez mon père avant d'avoir obtenu de vous une explication ; il ne sera pas dit que vous aurez chassé votre femme, la fille d'un président à mortier, monsieur, votre égale, comme on chasse une servante infidèle, en lui payant ses gages. Je désire, monsieur, je réclame, j'exige que vous m'appreniez vos griefs, que vous me disiez com-

ment j'ai mérité l'injure que je reçois. S'il le faut, monsieur, pour connaître les motifs de votre conduite, je ferai du scandale, je m'adresserai aux juges, au parlement.

— Au parlement! madame, dit le procureur-général avec fureur; en effet, madame, vous y seriez à votre place, à côté de la Voisin, à titre d'empoisonneuse comme elle!

A ce terrible mot, que le magistrat avait prononcé avec emphase, la petite madame Talon montra plus d'étonnement encore que de frayeur. Son esprit était trop loin d'une pareille idée, pour qu'au premier moment et sans préparation elle dût la prendre au sérieux. Dans tout autre moment elle aurait ri du rôle de ce mari qui croyait bravement avoir été sous le coup d'un empoisonnement, et drapait son infortune conjugale dans un manteau de victime; en ce moment elle n'en eut pas la force.

Le procureur-général tira solennellement de sa poche une petite fiole qui contenait une liqueur noire, et ressemblait fort à celle que

la Voisin avait remise autrefois à madame Talon.

— Si je vous ordonnais de boire ceci, dit-il, le feriez-vous sans pâlir, sans trembler?

— Donnez, dit vivement madame Talon, en lui arrachant des mains la fiole, qu'elle vida d'un trait : vous voyez bien que je ne suis pas une empoisonneuse.

La scène, par le seul fait de cet incident, tournait au profit de la petite femme. Mais un hasard, un piége tendu par le mari vint lui enlever cet avantage. Le domestique annonça qu'un homme demandait à parler à madame Talon, et que cet homme s'appelait Desgrées; ce Desgrées était l'exempt qui avait arrêté la veuve Brunet.

A ce nom, le courage de madame Talon, déjà ébranlé par tant d'assauts successifs, s'évanouit soudainement; elle se retira au bout de l'appartement, pâle et effrayée, en criant :

— Sauvez-moi!.... sauvez-moi!.... empêchez-le de m'arrêter.

— Vous avouez donc avoir été chez la Voisin? demanda le magistrat.

— Je l'avoue, dit-elle; je vous raconterai tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu; mais sauvez-moi, au nom du ciel!

Desgrées ne se présentait pas; peu à peu la raison de madame Talon se raffermit. Elle avança à petits pas vers son mari, et tombant à ses genoux :

— Pardonnez-moi, dit-elle; il est vrai que j'ai été chez la Voisin, mais je vous jure que je n'ai aucune faute à me reprocher.

La raison lui était tout-à-fait revenue, car elle mentait parfaitement.

— Mais dans quel but avez-vous été chez cette femme?

— Je vous le dirai plus tard.

— Pourquoi pas tout de suite?

Madame Talon se releva, se dressa sur la pointe des pieds pour atteindre à la bouche de son mari; et, semblable à une perruche qui extrait un bonbon enveloppé dans une coquille

de noix, elle entortilla entre deux baisers ces deux mots si féminins, et si admirablement en situation :

— Ce soir.

En effet, madame Talon remplit sa promesse, et fit à son mari le récit complet de sa visite chez la Voisin, en le dégageant toutefois de certains accessoires qui concernaient le comte de Milly et très inutiles à dire. Le procureur-général ne jugea pas à propos d'étayer publiquement l'innocence de Philibert du témoignage de sa femme ; mais il promit secrètement à Descoteaux de sauver à tout prix son ami.

La Voisin fut condamnée à la peine capitale, et exécutée le 22 février 1680, en compagnie d'une femme nommée la Vigoureux et d'un ecclésiastique nommé Lesage, convaincus d'avoir formé une association avec elle pour l'exploitation des poisons composés par un Italien nommé Exili.

La veuve Brunet fut également condamnée à mort et exécutée.

Le maréchal de Luxembourg se tira d'affaire, mais non sans peine. La Voisin, qui peut-être avait encore à cœur l'aventure du faux diable, l'accusait d'avoir fait un pacte avec l'esprit infernal, afin de pouvoir marier son fils à la fille du marquis de Louvois.

La comtesse de Soissons se sauva à Bruxelles, soit qu'elle se sentît réellement coupable, soit qu'elle fût effrayée de la nécessité de comparaître en justice, et de subir un interrogatoire.

Celui que subit la duchesse de Bouillon fut remarquable par la réponse qu'elle fit au président de La Reynie, qui lui demanda si elle avait vu le diable.

— Monsieur, dit-elle, je le vois en ce moment; il est fort laid, fort bête, et déguisé en conseiller-d'état.

Elle fut aussi acquittée.

Le pauvre Philibert, par suite de *présomptions* existant contre lui, fut condamné à mort. Mais, à la sollicitation d'un grand nombre de personnages de marque, et notamment du pro-

cureur-général au parlement, la peine de mort fut commuée en celle du bannissement perpétuel.

Descoteaux voulut accompagner son ami dans l'exil.

Pour madame Talon, elle passa le reste de sa vie dans les pratiques de la plus fervente piété.

Que si maintenant quelque jeune provincial, ignorant la susceptibilité excessive de ce sentiment tout féminin, que nous nommerons la pudeur de la vanité, s'étonnait du silence obstiné de madame Talon (quoique motivé déjà suffisamment par la terrible menace de la Voisin) et du second motif que nous lui avons assigné, pour toute réponse, nous le pririons d'attendre quelque temps encore : en vivant, il apprendra qu'il y a certains secrets dont nous rions, et qu'une femme ne révèlera jamais, dût un homme en mourir.

FIN.





